

# Chaudes Saturnales

PAR

Georges de Lesbos.

VL



ALGER  
CHEZ LA BELLE FATHMA

1893

# Chaudes saturnales

Georges de Lesbos alias Alphonse Momas



Chez la belle Fathma, Alger, 1893

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

# TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

---

[Première partie](#)

[Deuxième partie](#)

[Troisième partie](#)

# CHAUDES SATURNALES

PAR

GEORGES DE LESBOS.



## Première Partie.

Ils se promenaient au bord de la mer, les bras enlacés, et Maurice avait des paroles très douces. Peu à peu, l'adroit sergent-major avait amené la conversation sur les sujets scabreux et Mme de Rieuse, rougissante, déroba le sourire heureux de sa divine bouche, dans l'ombre protectrice de l'éventail...

Seuls, sur cette plage déserte, avec cet éternel murmure méditerranéen qui leur semblait une mélodie berceuse, ils allaient, droit devant eux, dans l'ignorance des chemins parcourus, l'âme ravie, et très impressionnés par l'intimité où les hasards d'une conversation maligne venaient de les jeter...

Maurice était spirituel et beau garçon...

Il portait gracieusement ses trente ans bien sonnés et les fatigues énormes de ses douze années de service n'avaient nullement flétri ses traits...

De bonne famille, instruit, intelligent, Maurice n'eût certes pas dû végéter dans les grades subalternes ; mais les femmes avaient littéralement bouleversé les résolutions du jeune homme... Saint-Maixent disparaissait maintenant pour jamais et les horizons jadis si tendrement contemplés s'évanouissaient dans les pensées de l'absinthe et l'éclatant mensonge du sourire des femmes...

Il finirait son congé et, ses quinze ans terminés, il irait crever dans quelque coin obscur, entre une bouteille d'absinthe et une putain quelconque...

Ah ! ces putains !...

Le *Français*, l'*Espagnol*, les maisons maures elles-mêmes n'avaient plus de bijoux qui lui fussent inconnus...

Les voluptés ? Maurice les avait toutes savourées...

Il s'était endormi tour à tour dans les bras câlins des Françaises rieuses ; Morphée l'avait trouvé entre les seins puissants de l'Espagnole inassouvie ; et le dégoût avait pénétré dans son cœur une nuit d'orgie où, entouré de moukères passionnées, il avait pu contempler ces matrices fatiguées, dépourvues de poils, présentant leurs lèvres jaunies, retournées en rebord de pot de chambre, et où le sperme, en se coagulant, mettait sur les cuisses nues comme des chancres repoussants...

Et Maurice était sans cesse hanté de cette vision désespérante... Les femmes lui semblaient des êtres haïssables.

La vie, alors, commença à perdre de ses couleurs...

Mais un jour que le sergent-major crut devoir aller communiquer le rapport au domicile de son nouveau capitaine, la femme de ce dernier vint lui ouvrir elle-même ; la bonne, sans doute, était partie au marché...

Maurice fut ébloui...

Fernande de Rieuse était fort belle...

De grands yeux noirs, des sourcils franchement accusés, tirés comme au crayon, un front haut, fier, à porter un diadème, un nez à la grecque, une bouche superbe, sensuelle, aux lèvres rouges, composaient bien le plus attrayant visage que l'on pût rêver...

Avec cela, grande, large d'épaules et mince de taille, ce qui faisait valoir la richesse de son buste et la voluptueuse ampleur de ses hanches magnifiques...

Maurice demeura donc frappé d'admiration et, bouche bée, sa serviette sous le bras et la main droite à la hauteur de la chéchia, crânement posée sur l'oreille il restait là, balbutiant, confus de son embarras...

Fernande souriait, car quelle est la femme qui ne se sentira pas flattée de l'émotion que sa seule vue peut produire chez un homme vraiment beau ?...

Mais hélas ! le capitaine arriva...

Très froid, sans un mot, il prit le cahier de rapports et lut, sans ouvrir la bouche...

Quelques jours après, Maurice, des fenêtres de son bureau, vit Mme de Rieuse qui se promenait lentement sur la route du Sahel...

Les yeux de la jeune femme rencontrèrent son regard et tous deux se comprirent...

Maurice sauta sur son sabre qu'il accrocha rapidement, et, sans prendre le temps de plisser réglementairement sa ceinture, il sortit fiévreusement du quartier, ne remarquant point le sourire narquois du sergent de garde...

À cette heure la route du Sahel était déserte et le calme le plus profond régnait dans la casbah... Maurice croisa Mme de Rieuse et la salua poliment...

Fernande lui répondit par un sourire et ce fut tout...

Les jours suivants, à la même heure, la capitaine revenait là, irrésistiblement entraînée... Et non moins irrésistiblement, à la même heure, Maurice terminait sa sieste et, après avoir, pour la forme, grogné quelque peu, de ci, de là, sur le dos de ses malheureux scribes, éprouvait le besoin de prendre l'air à sa fenêtre...

Et toujours la même comédie se reproduisait...

Cependant, maintenant, Mme de Rieuse s'enfonçait dans les eucalyptus qui bordaient la route, et c'est là que Maurice allait la retrouver...

On y passait des heures charmantes...

Mais jamais leurs entretiens n'avaient dépassé les limites de la plus confiante amitié...

C'est à peine si, quand ils se séparaient, leurs mains se rencontraient et, dans cette dernière et chaste étreinte, ils mettaient toute l'ardeur de leur cœur, tout le trouble de leurs sens depuis longtemps éveillés...

Cet innocent flirtage datait depuis deux mois déjà...

Maurice était littéralement affolé...

Cette femme qu'il voyait là, chaque jour, dans ce bois obscur et solitaire, il n'avait qu'un mot à dire, un geste à faire pour la posséder tout entière...

Et ce mot, il ne le disait pas ; ce geste, il ne pouvait s'y résoudre !...

Une crainte vulgaire le retenait...

Si le capitaine allait savoir...

Au fond de ce bois, voisin de la caserne, ne pouvait-on rencontrer quelque Zouave venant, comme eux, en compagnie de quelque moukère chercher le calme et la solitude ?...

Cependant, cette existence ne pouvait plus être poursuivie par de pareil sentiers...

Et un samedi soir, au moment où leurs mains se rencontraient ; où, poitrine contre poitrine, ils pouvaient entendre à l'unisson palpiter leurs deux cœurs, Maurice eut quelques paroles brèves, auxquelles la jeune femme ne répondit qu'en offrant un baiser de ses lèvres sensuelles...

Et ils restèrent ainsi, la bouche collée à la bouche, si tendrement impressionnés que des larmes de bonheur roulaient dans leurs yeux noyés et qu'ils ne trouvaient pas un mot pour exprimer le bonheur, l'ivresse auxquels ils étaient en proie...

Le lendemain, ils se retrouvaient à Saint-Eugène, et nous les avons vus aller, les bras liés, marcher à petits pas sur la grève sablonneuse, tandis que le murmure méditerranéen les berçait de sa mélodie sourde.

Maurice l'avait saisie à la taille et, tandis qu'il disait mille choses exquises sa main caressait les seins splendides de la jeune femme...

Ah ! bien malheureux est celui qui ne connaît point les sensations heureuses d'une pareille promenade... Le ciel paraît plus bleu ; la nature

plus belle... Il semble que tout sourit autour de soi...

Et quels frémissements divins parcourent tout l'être, quand cette main s'égare sur les rondeurs de la gorge raide, dure comme un marbre, et que, cessant d'être craintive, elle devient, peu à peu, tatillonnante, emportée par un besoin de palper, de se rendre compte, de sentir enfin la tiédeur bénie du téton bondissant !...

Fernande se laissait faire, très rouge... Elle jetait, de temps à autres, des regards scrutateurs vers certain endroit du large pantalon...

Ah ! ces pantalons flottants, de quelles terribles indiscretions ne se rendent-ils pas coupables !...

Les attouchements auxquels Maurice ne craignait pas de se livrer, ainsi que le voisinage de cette femme dont chaque pas lui posait, pour ainsi dire, les hanches sur le ventre, produisaient naturellement sur son individu tout l'effet qu'on était en droit d'attendre...

Une longue raie coupait le pantalon...

Fernande se sentit des envies de palper ce quelque chose qui frémissait sous cet abri...

Maurice, lui, très en chaleur, et rassuré par la solitude, s'amusait à faire danser son membre, tandis que, le visage près du visage de Fernande, il lui disait, baisant les frisons de la nuque dorée...

— Comme je serais ridicule, tout de même, en tout autre circonstance !...

— Et pourquoi cela ? fit-elle...

— Dame ! répliqua Maurice, croyez-vous que ce serait décent de se promener en ville avec ce que j'ai en ce moment-ci, devant moi ?...

Fernande fut secouée d'un petit rire nerveux, et, sans discontinuer sa marche, elle renversa le buste en arrière, mettant, par ce mouvement savamment étudié, ses seins tout entiers dans les deux mains du zouave qui l'embrassait et la palpait avec passion...

Son doigt cherchait la place des boutons roses, déjà dressés, trouant le corsage, et il les chatouillait ainsi, heureux de les sentir se redresser...

— Oh ! vous me chatouillez ! fit-elle...

— Tant mieux !... C'est si bon...

— Oui, mais pas là...

— Où donc, alors ?...

— Ah !...

— Dame !...

— Laissez mes seins ou je vais vous pincer !

— Pincez-moi !...

Elle lui mit la main aux cuisses, tout près de l'intersection...

Mais lui, crânement, lui posa la main sur son membre qu'elle se mit à chatouiller avec des petits rires fous...

— Fernande, fit-il, vous allez faire un malheur...

Quoi donc ?...

— Vous devez bien comprendre...

— Non...

— Je suis fou, voyez-vous !...

— Eh bien ?...

— Votre main me produit une sensation !...

— Oh !...

— Très douce et je crains, si ce jeu continue...

— Que craignez-vous ?...

Qu'il arrive un accident... que je déplorerais... Tous deux se mirent à rire, très remués...

— Vous êtes aussi chaud que cela ? fit-elle au bout de quelques instants...

— Vous devez bien vous apercevoir que je ne vous mens pas puisque vous avez les preuves en main...

Fernande aurait bien continué ce jeu cruel, mais ses chatouillements eurent pour inévitable résultat d'amener le bouillant sergent-major à ce point précis où les attouchements ne suffirent plus !...

Il la saisit voluptueusement, collant son membre contre le ventre rebondi et sa main s'égara sous la jupe de la jeune femme...

Mais celle-ci serra les cuisses, disant :

— Oh ! cessez, mon ami, on pourrait nous voir !...

— Nous voir !... Il n'y a personne !...

— Qui sait ?...

— Regardez... Vous voyez bien que nous sommes seuls...

— C'est vrai... mais enfin... Oh ! cessez !...

— Laissez-moi poursuivre mon œuvre, au contraire... Déjà je vous sens toute humide...

— C'est vrai !...

Oh ! jouissez, Fernande !...

— Non ! retirez votre main ou je me fâche !...

— Vous n'en auriez pas le courage...

— Si !...

— Alors, fâchez-vous ; mais j'agite !...

Elle ne répondit pas ; mais ses cuisses s'écartaient, laissant maintenant le doigt du jeune homme chatouiller son petit con brûlant !

Bientôt, ce doigt fut amplement mouillé d'une décharge salutaire...

Le Zouave bandait furieusement...

— Ma Fernande, disait-il, laisse moi te prendre... Là-bas, à l'abri des dunes... On ne nous verra pas...

— Non... fit-elle... Je suis lasse et je voudrais pouvoir me reposer quelques instants...

À quelque cent pas de là, surgissant, derrière les sables amoncelés, le toit d'un petit chalet, montrait ses découpures bizarres...

Les promeneurs, du dimanche, épris de villégiature et d'air pur, le connaissaient bien pour y venir chercher la fraîcheur et la solitude la plus aimable...

Maurice y entraîna la jeune femme, demanda un cabinet où l'on pût être tranquille, et bientôt les deux jeunes gens se trouvaient dans le plus galant tête-à-tête...

Le sergent-major, habitué depuis beau temps aux mœurs particulières des garçons de restaurant, fit, à celui qui servit nos deux tourtereaux, certain signe d'intelligence qui valait plus qu'un discours, et qui invitait le garçon à ne pas être plus curieux qu'il ne convenait...

On dîna joyeusement, mangeant d'affreuses fritures dont la gaillonnante saveur leur semblait exquise ; et les pieds se rencontraient, sous la table, et les genoux se frôlaient, s'enfonçant dans les chairs...

L'heure du dessert était arrivée...

Sur le sofa, Maurice avait attiré sa maîtresse...

Lentement, il déboutonnait le corsage de la belle, mettant à l'air les seins puissants, ronds et durs dont les mamelons roses se dressaient orgueilleusement...

La langue du jeune homme se promenait sur leurs marmoréennes rondeurs, tandis que la jolie capitaine très remuée par ses démonstrations du plus voluptueux amour, relevait insensiblement sa jupe, laissant les mains du Zouave s'égarer sur le bas de son ventre très dur...

Elle lui avait sorti le membre du pantalon et l'agitait savamment...

Mais le bouillant Maurice, dans son impatience, déchira *l'inexpressible* de la jeune femme, dévoilant le ventre et les cuisses qui s'écartaient complaisamment...

Alors, suçant tour à tour les bouts roses des seins puissants qu'elle abandonnait volontiers à ses caresses, le zouave la prit ainsi, sur le rebord du sofa, et bientôt tous deux étaient en proie aux jouissances les plus absolument exquisées...

Après avoir fait exécuter à sa maîtresse les postures les plus agréables de l'Arétin, la lassitude s'empara des deux jeunes gens et lorsque, pour la troisième ou quatrième fois, Maurice eut sacrifié sur l'autel de l'amour, il se laissa tomber, de tout son poids, entre les seins de la capitaine, et, le nez enfoncé dans l'entre deux de ces sphéricités uniques, il goûta enfin un repos bien mérité...

Oh ! les rêves charmants que la bonne Morphée nous donne entre les seins des femmes aimées !... Les sens satisfaits ne tourmentent plus le cerveau et c'est alors quelque chose de très doux, d'immatériel, qui vient

s'emparer de notre cœur et nous rappeler les exploits dont on n'est plus capable, les baisers chéris posés sur les lèvres humides, seule chose dont l'être ne puisse se rassasier !...

Quand ils se réveillèrent, la nuit, depuis longtemps déjà, avait étendu ses voiles...

Fernande poussa un cri... Qu'allait dire son mari ?...

Bah ! elle saurait bien trouver quelque chose ! En pareilles circonstances les femmes ne sont jamais embarrassées et elles font de la dissimulation une manière d'art à leur usage spécial dont les malheureux époux ne connaissent jamais exactement l'envahissante étendue...

On prit une voiture et, à la place Bresson, force fut de se séparer...

Le capitaine de Rieuse attendait sa femme avec une impatience qui, dans le cas, ne peut nous paraître que très justifiée...

D'où venait-elle, à cette heure de la nuit ?...

De chez sa tante ? Allons donc ! Il en arrivait à l'instant même !...

Il était donc inutile de mentir...

L'embarras croissant de Fernande, l'ébouriffement de ses cheveux, la roseur inaccoutumée de son teint étaient autant de preuves de sa coupable trahison !...

Oh ! Madame avait un amant !...

Un joli garçon, sans doute, car elle avait bon goût...

Le capitaine était un fort bel homme et il ne fallait assurément rien moins que quelque Antinoüs ou autre Apollon du Belvédère pour le supplanter ainsi dans le cœur... et même ailleurs, d'une femme qui était légitimement son bien...

Le capitaine remarqua cela, ironique, sans éclats et sans colère, dardant sur la jeune femme son regard fiévreux...

Ainsi, il ne s'était pas trompé !...

Ses suppositions se transformaient en réalités...

Et Fernande, confuse, les yeux baissés, n'osait répliquer, redoutant la fureur de son mari...

Mais celui ci, loin de s'emporter, souriait, au contraire, l'air béat...

— Madame, fit-il, je veux connaître votre amant...

La jeune femme ne répondit que par un léger haussement d'épaules...

— Oui, reprit le capitaine, je comprends que vous ne teniez pas très précisément à me livrer son nom... Vous redoutez, pour cet être cher, les effets de ma juste vengeance... Ne redoutez rien, madame, car je n'ai nullement l'intention d'aller demander à cet homme ce qu'il a fait de mon honneur... Je n'appartiens heureusement pas à cette étrange catégorie de bons cocus qui, ne se contentant pas d'avoir été ridiculisés aux yeux du monde, vont encore exposer leur poitrine aux coups de celui qui les a bafoués... Être cocu ; cela se voit tous les jours ; mais recevoir un bon coup d'épée sous prétexte qu'on vous a gratifié d'un titre et d'une qualité de plus, ce serait bête !...

— Pourquoi voulez-vous donc connaître mon amant, monsieur ? interrogea la jeune femme qui se sentait déchargée d'un grand poids...

— Oh ! le connaître ! fit le capitaine avec nonchalance, c'était une manière de parler ; car je n'ignore en aucune façon en quelle compagnie vous avez passé la journée... Beau garçon, nom de Dieu !... Traits superbes !... Épaules de taureau !... Il doit avoir des fesses magnifiques !... Ah ! Fernande, vous devez, à cette heure, n'avoir plus rien à désirer !...

— Ainsi, vous savez que Maurice...

— Oui je sais que mon sergent-major m'a fait cocu et bien cocu...

— Paul !...

— Oh ! vous êtes toute pardonnée, madame... Je possède encore assez d'intelligence pour comprendre combien une femme de votre âge a dû trouver cruel l'abandon où je la tenais... J'ai bien mes passions, moi ; pourquoi n'auriez-vous pas les vôtres et ne mettriez-vous pas tout en œuvre pour les satisfaire ?... Vous voyez que je suis très coulant sur ce délicat chapitre... Et je pousse la bonhomie plus loin, encore... Désormais, le rapport ne me sera communiqué qu'ici... Vous pourrez voir votre amant tous les jours et comme je suis affligé d'une myopie désespérante, il est certain que je ne pourrai voir les coquetteries que vous lui ferez !...

— Mon ami...

— Inutile, vous dis-je, de vous abaisser à me demander pardon... En me faisant cocu, vous m'avez rendu service.

— Service ! Que dites-vous ?...

— Tu me comprends...

Quinze jours se passent...

Maurice, chaque matin, venait communiquer les ordres au capitaine...

Et celui-ci, près de la fenêtre, lisait lentement, très absorbé, tandis que Mme de Rieuse et le sergent-major se dévoraient du regard...

Parfois, M. de Rieuse avait une sourire énigmatique, mais les deux amants étaient trop absorbés dans leur muette contemplation pour s'en apercevoir...

Dans la journée, M. de Rieuse allait à la caserne. Il n'assistait jamais aux exercices de sa compagnie et ne s'occupait absolument que de la comptabilité de cette dernière...

Seulement, il y apportait un soin, une minutie !...

Et c'étaient des heures entières qu'il restait, en tête-à-tête avec son sergent-major...

Un jour, M. de Rieuse eut une exclamation ; Maurice lui présentait, libellée sur un de ces inénarrables bouts de papier dont nous garderons longtemps le souvenir, une punition de l'adjudant, vieux cancre habitué à ne rien pardonner...

— Eh ! quoi, le petit Lory !... lui aussi ! s'écria le capitaine avec une stupéfaction qui n'était pas feinte ! Sacredieu ! mais c'est tout bonnement la discipline qui attend ce gaillard-là !...

Allez me chercher l'adjudant, Maurice ; il faut absolument que cette punition n'ait point de suite ; que dirait la famille !... Sacré Lory ! Se faire enculer, comme ça !... Ah ! nom de Dieu ! sale pays !...

Une heure après, l'affaire était arrangée. Lory ne serait point puni...

Le soir même, Maurice, en rôdant aux environs de la demeure du capitaine, se heurta à ce dernier, lequel, en civil, se promenait, rue Bab-Azoun, en compagnie d'un jeune Zouave pas barbu du tout...

— Nom de Dieu ! se dit Maurice, le capitaine en pince donc pour la cartouche ?... M'étonne plus s'il se moque que je couche avec sa femme !...

M. de Rieuse, en passant, avait souri...

Il n'y avait donc plus moyen de douter...

Certain de trouver Fernande seule, Maurice se rendit chez cette dernière, laquelle fut agréablement surprise de pouvoir causer librement avec son amant à une heure où les conversations de ce genre prennent une tournure friponne...

Caché dans les plis des larges portières, on aurait pu entendre les soupirs et les cris des deux jeunes gens...

Pensez donc ! Après vingt jours d'un jeûne forcé, d'une abstinence absolue !...

Et quand les désirs assouvis laissèrent à leurs nerfs détendus quelque loisir joyeusement gagné, Maurice renseigna amplement Fernande sur les passions étranges de son mari...

Mme de Rieuse n'en pouvait croire ses oreilles...

Il lui semblait être en proie à quelque horrible cauchemar...

Jamais elle n'aurait soupçonné qu'un homme fût capable de pareilles turpitudes...

Certes, elle n'ignorait pas que certaines femmes, appartenant à la meilleure société entretenaient entre elles des relations coupables, mais jamais elle n'avait eu idée qu'il pût en être ainsi chez les hommes...

Quel effet cela pouvait-il bien produire de sentir ce machin-là pénétrer dans cet endroit extra-intime ?... Évidemment, cette pénétration devait produire une sensation quelconque, bizarre, certainement, mais non point exempte d'une souffrance qui devait être terrible...

Oh ! l'ignoble régiment, que c'était là !...

Les Zouaves se faisaient donc tous ça...

Diable ! comme elle y allait !...

Ce vice n'était heureusement pas aussi répandu qu'elle voulait bien se le persuader... Il n'était guère le partage que de quelques incorrigibles drôles,

piliers de prison, privés de femmes et qui recherchaient ainsi une jouissance qu'ils ne pouvaient espérer trouver ailleurs...

Ah ! ceux qui se laissaient faire par exemple, c'était une autre paire de manches... Des ratés, des déséquilibrés, désespérantes fausses couches qui eussent assurément mieux fait de ne point voir le jour... Les uns y passaient, terrorisés par les menaces, redoutant les coups qu'on ne leur marchandait pas jusqu'à ce qu'ils aient consenti à se laisser faire ; d'autres, plus francs y allaient carrément, sollicitant même les infâmes caresses, se faisant flanquer en prison dans le seul espoir d'y pouvoir assouvir leurs bestiales passions...

D'ailleurs, il ne fallait pas faire à l'Afrique l'injure de lui donner la spécialité de la pédéastie, en Europe, la chose n'était-elle pas assez répandue ?... Dans les régiments de France, n'avait-on pas vu des cavaliers se livrer, sur leurs animaux, à des manœuvres inouïes de dépravation ?...

— Était-ce donc plus propre ?...

Assurément non...

Et puis, en fin de compte, chacun prenait son plaisir où il le trouvait... La vie, pour être bonne, avait besoin de philosophie et si M. de Rieuse était heureux de pouvoir satisfaire sa passion comme il l'entendait, ce n'était pas la peine de lui en faire un crime, eux, surtout, qui n'avaient au contraire, qu'à s'en féliciter...

Et Fernande souriait, demandant, du bout des lèvres, s'il avait des raisons particulières pour prendre avec tant de feu une défense semblable !...

Est-ce qu'il aurait essayé lui aussi, de se rendre compte des sensations étranges dont elle avait parlé ?... Oh ! ce n'était pas la peine de rougir ainsi, elle ne lui en faisait point un crime... Et puis, il y a des moments, dans la vie, où il vaut peut-être mieux sacrifier ainsi au dieu d'amour...

Elle le savait bien... toutes les femmes ne sont pas sûres... et, dans le Sud, la syphilis est aussi à redouter que dans le Nord...

Et Maurice, sa maîtresse sur les genoux, avouait tout ce que l'on voulait...

Sa main caressait les cuisses rondes de la jeune femme, et ses doigts allaient se perdre dans la plus belle toison de blonde qui ait jamais protégé

le temple des voluptés...

Il avouait, et, très remuée par les tableaux qu'invoquait son amant, la capitaine se renversait, livrant ses seins durs qui passaient, tout nus, par l'entre-bâillement du corsage dégrafé, s'excitant, peu à peu, sous les baisers dont il les couvrait...

Et Maurice contait toujours...

Oh ! ça s'était passé bien tranquillement...

Le Zouave s'appelait Blondel... Un joli petit gars normand, frais et rose comme une fille, avec des yeux ! oh ! des yeux... Avec cela, pas un poil de barbe !... Il l'avait dit : Une vraie fille !...

On était à Laghouat...

C'était la sieste...

Au dehors, le ciel formé d'un immense saphir, une chaleur torride asphyxiante, donnant la sensation à peu près exacte de la vie qui se retire lentement chez l'être qui la subit...

Blondel était adjoint au fourrier et, pendant la sieste, le sommeil le prit, sa plume s'échappa de ses doigts et il allait évidemment se livrer à la tranquille Morphée, lorsque Maurice entra, nu comme un ver, suant et soufflant...

Quelle température, nom de Dieu ! on allait crever sûr !...

Et avec ça, des idées ! Oh ! des idées !...

On bande toujours dans ce sale pays !... Les moukères se foutent de vous et si, parfois, elles vous montrent un petit coin de leur chair, pas moyen, non, pas moyen de s'en envoyer une !... Sales Bicots ! toujours aux trouses de leurs femmes ! Comme si ça les détériorerait qu'on y passe un peu !... Ah ! l'enfer ! Il n'était que tôt qu'on en fiche le camp. À Médéa, on rigolerait, bien sûr, un peu mieux qu'à Laghouat...

Et le sergent-major s'était jeté sur son lit, enfonçant rageusement sa tête dans l'oreiller qu'il labourait de coups de poings...

Blondel, lui avait mis bas son pantalon de toile et, quelques instants après, avec cette absence de la plus élémentaire pudeur caractérisant assez

bien l'insouciant troupier, sa chemise et sa ceinture allaient rejoindre ses autres vêtements...

Maurice ne put s'empêcher de le regarder...

Blondel, ah ! ce Blondel ! une vraie femme, avec des fesses roses, grosses et fermes à plaisir !...

Loin d'être calmé par cet étalage voluptueux, le sergent-major sentit pénétrer dans son cœur je ne sais quel indéfinissable sentiment...

Et comme Blondel se remettait à travailler, il lui cria de lâcher ses écritures et de venir faire la sieste à côté de lui...

— Ferme la porte à clef, ajouta Maurice... Si on nous voyait, à poils, nous deux, sur le même plumard, on pourrait croire, des fois... Tu comprends ?...

Blondel se mit à rire, mais n'en obéit pas moins à l'ordre de son supérieur...

Quelques instants après, il était couché aux côtés de ce dernier, lequel bandait plus que jamais...

Blondel lui faisait des compliments sur son exécute chaleur... Nom de Dieu !...

Une femme ne devait pas être à plaindre, avec un machin comme ça !...

Mais le scribe se retourna, voulant profiter des deux heures de calme qu'on lui laissait...

Ses fesses touchaient presque le ventre de Maurice...

Celui-ci, de plus en plus agité, incapable d'analyser l'émotion à laquelle il était en proie, se laissait aller au charme puissant qui se dégageait de cette intimité étrange...

Ces fesses-là le tentaient... et, sans prendre le temps de la réflexion, il s'assit par le ventre et lui empoigna les testicules, chatouillant sa petite verge de rate...

Étonné de ces amoureux pelotages, Blondel fit volte-face et, voyant la figure apoplectisée du sergent-major, son dard tout gonflé de désir, il le lui prit et se l'enfonça dans le cul, sans mot dire...

— » Ce fut très bon, disait Maurice à sa maîtresse... J'avais fermé les yeux, et, grâce à l'ardeur de mon imagination surchauffée, je m'imaginai reposer entre les seins de quelque superbe femme, j'avais la conviction d'enfoncer mon membre au plus profond de quelque matrice étroite...

Certes, jusqu'à cette époque, je n'avais point encore ressenti de jouissances semblables...

Ce n'était pas là le charme particulier des choses nouvelles...

Ce qui se passait en moi était évidemment l'inévitable résultat d'un état d'âme que j'étais, je le répète, incapable d'analyser...

Comment ai-je voulu, à mon tour, ressentir cette volupté affreuse, je ne saurais le dire.

J'y fus insensiblement amené et durant le restant de l'année, j'en ai donné à Blondel autant qu'il m'en a rendu !... »

Fernande, à demi pâmée, souriait béatement...

Elle n'eut pas un mot de reproche, pas un seul geste qui put trahir son dégoût...

D'ailleurs, fût-elle dégoûtée ?...

Nous ne croyons pas qu'une femme puisse l'être sincèrement...

Au fond du cœur féminin, il y a d'incroyables putasseries...

Fernande ne répondit donc rien...

Durant quelques instants, les yeux mi-clos, elle demeura pensive, livrée à ses réflexions...

Puis elle entourra le cou de son amant de ses beaux bras et, collant ses lèvres sur sa bouche, elle lui glissa sa langue tiède, savoureuse et douce comme un beau fruit...

Lentement, Maurice déboutonnait la robe de chambre de Fernande... Elle était toute nue et toute vibrante sous le léger tissu...

Le sergent-major laissa tomber son large pantalon et, relevant sa ceinture, il étala aux yeux de sa maîtresse l'instrument avec lequel on plante les pommes... Alors, ils se roulèrent sur le canapé, se baisant partout, se pelotant partout, tapotant leurs fesses, s'appliquant aux cuisses des claques sonores et quand les hasards de ce grouillement ineffable amenaient leurs

ventres l'un contre l'autre, ils demeuraient ainsi, n'osant plus remuer, heureux de sentir leurs sexes tressaillir de plaisir...

Maurice plaça sa maîtresse sur ses genoux, tandis qu'elle lui enlaçait le dos de ses cuisses grosses. Le dard pénétra en entier dans l'endroit charmant, et la jouissance fut pour ainsi dire doublée par la vue de leurs deux corps se reflétant intégralement dans la haute psyché !...

Puis, il posa Fernande sur la chaise longue et la prit de nouveau...

Mais, tout à coup, les portières furent soulevées et M. de Rieuse fit son apparition...

Il était nu et les tableaux lascifs et voluptueux qu'il lui avait été donné de contempler avaient produit sur certaine partie de son individu tout l'effet désirable...

Maurice et Fernande avaient poussé un cri et leur stupéfaction était tellement profonde qu'ils ne songeaient nullement à s'éloigner l'un de l'autre...

Le ventre contre le ventre et les mains encore chercheuses, ils demeuraient là, bouches bées, incapables d'un mot et d'un mouvement...

— Fort bien, mes amis, fit M. de Rieuse, poursuivez votre amoureux travail... Maurice sait aussi bien que vous, ma chère, que je ne suis nullement homme à me formaliser pour si peu de choses... Poussez donc gaiement et jouissez aussi bien que je vais le faire moi-même...

Ce disant, il s'approchait de Maurice dont les fesses complètement nues étaient toujours exposées aux luxurieux regards du capitaine, et il se mit à les palper avec amour...

Le membre de M. de Rieuse se dressait orgueilleusement vers la fente intime, et tout son être paraissait en proie à une surexcitation extraordinaire...

Or çà, mon cher, dit-il à Maurice, tu as des fesses superbes, sais-tu ?... Allons, je ne m'étais point trompé : Fernande est décidément une femme de bon goût... Pendant que tu lui mettras cela au bas du ventre, mon petit Maurice, laisse-moi te le mettre par derrière... Nous jouirons probablement ensemble et tout sera pour le mieux dans le meilleur des ménages à trois...

— Êtes-vous fou ! s'écria Fernande ; vous oseriez faire cela devant moi !...

— Bah ! je crois que vous ne vous gênez pas beaucoup avec moi, répliqua le capitaine, et votre exclamation est au moins ridicule !... D'ailleurs, j'aime à me persuader qu'aucun de nous n'ira s'amuser à raconter les excès auxquels nous devons être tous trois disposés à nous livrer. Donc, rien à craindre...

Et, sans perdre son temps en d'autres discours superflus, le capitaine s'apprêta à... socratiser son sergent-major...

L'accès du temple jaune fut quelque peu difficile, mais après quelques inévitables douleurs, le dard du capitaine opéra le plus agréablement du monde une fouille intéressante...

Nos trois personnages arrivèrent à leur but en même temps... Le foutre généreux coula à longs flots brûlants, inondant les temples différents où l'amour avait eu la fantaisie d'aller porter ses sources...

Et l'on demeura ainsi dans la plus exquise et la moins banale des intimités...

Nos trois personnages, complètement nus, s'étaient étalés sur le sofa moelleux, se palpant amoureusement et se prodiguant les plus tendres caresses...

— Mon cher Maurice, dit alors le capitaine à son excellent ami, je voudrais bien que tu me racontes par le menu cette jolie petite histoire de viol et de meurtre, à laquelle, plus que certainement, tu as pris part, à ton retour de Laghouat. Les autorités civiles et militaires n'en ont jamais su le fin mot et je demeure convaincu que Fernande serait heureuse d'en entendre le récit de ta bouche même...

— Le viol, le meurtre ! s'écria la jeune femme subitement intéressée... Oui, racontez-moi cela, Maurice ; vous seul avez le secret des mots échauffants et des tableaux luxurieux, et nous avons quelque peu besoin de ces stimulants pour raviver nos ardeurs chancelantes...

L'absinthe brilla dans les verres et nos trois personnages, réchauffés par sa bienfaisante influence se rapprochèrent dans un cercle étroit où les cuisses et les sexes se trouvaient mêlés...

— C'était à notre retour de Laghouat, commença Maurice, tandis que Fernande, toujours câline, s'amusait avec son membre amolli ; depuis longtemps nous étions privés des énervantes câlineries des françaises et, pour parler franc, nous avons quelque peu oublié leurs suprêmes jouissances dans des voluptés au goût du capitaine... Nous étions tous, gradés ou simples zouaves, quelque peu abrutis, avec cela...

À Laghouat, le vin atteignait des cours extraordinaires, on en est réduit à avaler une affreuse absinthe fabriquée dans la province, dont les pernicioeux effets ne tardent pas à se faire ressentir... L'intelligence s'atrophie, la parole perd peu à peu de sa précision ; on balbutie des mots incohérents, sans suite aucune, et, le poison vert poursuivant son œuvre fatale, on en arrive insensiblement à vivre dans une sorte de rêve où les objets perdent de leur forme, où l'idéal se pare de sombres couleurs avant de disparaître complètement dans les vapeurs âcres et repoussantes de la boisson maudite...

C'est alors qu'on se livre à la pédérasie...

Agirait-on inconsciemment ?...

Je ne saurais dire...

Ce qu'il y a de certain c'est que, sous l'influence alcoolique, l'être a besoin de voluptés étranges et que la pédérasie est un dérivatif trouvé à cet excessif énervement...

Il y avait cinq ans bientôt que nous avons quitté Alger, notre garnison première... et nous y revenions fous avec des appétits de jeunes coqs qui se verraient lâchés au milieu de quelque complaisant poulailler...

Le soir même, nous dégringolions la casbah en gueulant je ne sais quelles chansons obscènes...

Les maisons de tolérance regorgeaient de visiteurs peu commodes...

Ceux qui avaient de l'argent ne refusaient point absolument de payer le prix des faveurs qu'on leur marchandait, mais ils entamaient partout d'interminables discussions qui se terminaient, naturellement, par des engueulades dont il serait assez difficile de donner une juste idée...

Ceux qui n'avaient pas d'argent se contentaient de prendre les filles partout où ils les trouvaient, sur une table, sur une chaise, et jusqu'au fond

des latrines où elles s'étaient réfugiées...

La plume est insuffisante à retracer l'odieuse des scènes dont la casbah fut le théâtre, cette nuit-là !...

Dans les ruelles étroites, c'était pire, encore !...

Les moukères, à moitié nues, sur le seuil de leurs gourbis, faisaient l'article, étalant leurs charmes, soulevant leurs jupes, dansant avec des roulements lascifs de leur hanches voluptueuses...

Nos Zouaves n'avaient, en aucune façon, besoin de ces irrésistibles excitations...

Aussi les moukères furent-elles littéralement prises d'assaut...

Effrayées, elles se réfugièrent dans la cour intérieure de leurs maisons, fermant leurs portes, se verrouillant et se barricadant...

Vaines précautions...

La soldatesque en rut se précipita comme un torrent renversant tous les obstacles, anéantissant tout ce qui tentait de s'opposer à son passage...

Grimpés sur les terrasses, les Arabes faisaient pleuvoir sur nos Zouaves tout ce qui se trouvait à leur portée et pouvait leur servir de projectile...

Les briques, les pierres, les tessons de bouteilles pleuvaient, drus comme grêle...

Un spahi fut blessé à la tête...

Trois zouaves gisaient à terre, baignés dans leur sang...

Alors, un cri immense, terrible, s'éleva du sein des ruelles...

— À nous, les zouaves !!...

Et le refrain du régiment, hurlé par deux cents êtres ivres d'absinthe et de colère, se fit entendre :

Papa l'Arbi  
Les chacals sont par ici  
Les chacals et les vitriers  
N'ont jamais laissé les colons sur pieds,  
Tout est payé.

Tout fut payé en effet...

Baïonnettes au poing, la soldatesque s'empara des femmes, rossa les Arabes, en tua quelques-uns et se livra ensuite, au milieu des débris de toute nature, à l'orgie la plus extraordinaire qu'on puisse imaginer...

Les femmes culbutées, complètement nues, gisaient, inertes, sur le carreau, les cuisses écartées...

Et quand l'un avait fini, c'était au tour de l'autre...

Celui qui n'avait pas la patience d'attendre, après une lutte de quelques secondes où la baïonnette jouait quelque peu, se retirait dans un coin où il socratisait à son aise quelque jeune Arabe habitué, du reste, à ce commerce...

Dussé-je vivre cent ans, je me souviendrai toujours de cette incroyable nuit...

Le lendemain, tous les zouaves, alignés comme au jour de parade, étaient réunis dans la cour de la Caserne...

Les Arabes défilèrent devant eux, désignant, de ci, de là, quelques pauvres diables qu'ils croyaient reconnaître pour des acteurs de la veille...

Et les demandes de trente de pleuvoir...

Quelques-uns de ces zouaves sacrifiés ont terminé leur congé en prison... D'autres, révoltés de subir une punition qu'ils n'avaient point méritée en ont tellement fait voir de cruelles au sous-officier chargé du peloton, qu'on a cru devoir les renvoyer dans des compagnies de discipline...

Hélas ! j'en sais plus d'un qui, à l'heure actuelle gémit dans les ateliers de Tèxès et de Cherchell brûlés, dégoûtés, n'ayant plus rien dans le cœur qui puisse rappeler qu'ils ont appartenu à un régiment d'élite !... »

Ce récit produisit sur Fernande une douloureuse impression...

Elle reprocha à son amant de lui avoir conté ces atrocités vulgaires...

La jeune femme s'assombrit, demeurant indifférente aux caresses passionnées des deux hommes, les repoussant même, avec une sorte de dégoût et d'insurmontable lassitude...

— Au diable tes histoires lugubres, s'écria le joyeux capitaine... Voilà que notre Fernande a complétement perdu sa mirifique chaleur !...

Son petit con est aussi flasque que celui des moukères dont tu viens de nous entretenir.

Allons, c'est donc moi qui vais être obligé de l'entr'ouvrir, ce joli petit chat rose dont la froideur me désespère !...

— C'est cela, capitaine, fit Maurice, c'est à votre tour de nous faire part de quelques-uns de vos souvenirs... Choisissez bien, surtout et n'allez pas commettre ma bévue...

— Je vous écoute, dit Fernande, en venant s'asseoir sur les genoux de Maurice, lequel au contact satiné des grosses fesses de la capitaine, se mit à bander merveilleusement...

M. de Rieuse commença ainsi :

— » Je vous conteras bien quelques-unes de mes aventures militaires, mais je craindrais que, malgré tout l'intérêt dont elles sont remplies, elles ne soient pas un aphrodisiaque assez puissant dans la circonstance actuelle... Je choisirai donc dans mes souvenirs, l'aventure la plus absolument affriolante qui me soit advenue... Fernande ne m'en voudra pas, j'espère, d'avoir exploré certaines contrées inconnues, la chose ayant eu lieu bien avant qu'il fût question de nous marier...

C'était il y a quelque vingt-cinq ans de cela... À cette époque, j'étais gentil et frais comme une fille...

La bonne de maman, une forte paysanne aux mamelles superbement rebondies, m'avait appris certains secrets que, au reste, je soupçonnais depuis longtemps...

Un jour, en me promenant par la campagne, la rusée commère fut soudainement prise d'une irrésistible envie d'uriner...

Elle troussa ses jupes, défit son pantalon et s'accroupit dans l'herbe, laissant couler dans cette dernière ce qu'elle prétendait ne pouvoir retenir plus longtemps...

Je ne sais comment cela se fit, mais, au même instant, j'éprouvai le même besoin ; si bien que je me mis en posture pour le satisfaire...

Je sortis donc ma petite verge rose et m'apprêtais à me soulager, lorsque Mathurine se saisit de mon petit instrument et se le mit dans la bouche...

Cette succion ne tarda pas à produire son effet, et j'avoue que mon joli dard relevait fort agréablement sa tête rouge...

Mathurine me fit asseoir dans l'herbe, relevant ses jupes par dessus ses genoux, et, face à face, tous deux, nous nous chatouillions voluptueusement...

Mais, tout à coup, Mathurine se retourna, et à quatre pattes, les fesses nues exposées à ma vue, elle me cria de mettre mon affaire dans le trou rouge que je pouvais voir sous son fessier...

— Tiens ! remarquai-je, il paraît que les femmes n'ont pas le trou du cul de la même couleur que celui des hommes...

Mathurine, sans me désabuser, se prit à rire et m'invita à me dépêcher...

— Oh ! faisais-je, en accomplissant l'exploration agréable et nouvelle que vous devinez, c'est étonnant comme les femmes ont du poil, dans cet endroit-là...

Et, ma foi, nous jouîmes fort bien, tous deux...

Depuis ce temps là, je fus toujours fourré dans les jupes de Mathurine...

Dès que mes parents étaient dehors nous nous livrions aux plus joyeux ébats...

Un an se passa de la sorte...

J'accomplissais alors ma dix-septième année...

Un jour, mon père me surprit avec Mathurine, dans une position qui ne devait rien lui laisser à deviner de nos communes occupations...

Mathurine fut chassée, honteusement...

J'en conçus un violent chagrin car je m'étais habitué aux quotidiennes et robustes caresses de la paysanne...

Mais je m'en consolai assez facilement, étant allé visiter certain oncle que je ne me connaissais pas et dont la fille était vraiment charmante...

Suzanne avait un peu plus que mon âge ; mais le développement précoce de ses formes en faisaient presque une femme déjà...

Je t'ai souvent entretenu de cet oncle, ma chère Fernande. Quoique aveugle, c'était un musicien de talent, un compositeur d'un réel mérite...

Et, le soir, au salon, quand il nous berçait de ses mélodies suaves, nous nous contemplions, Suzanne et moi, avec des yeux, des regards qui disaient assez tous les désirs auxquels nous étions en proie...

Ma cousine venait alors s'asseoir près de moi, sur le canapé et, tout en causant à haute voix de choses indifférentes, afin de ne point donner de soupçon au mélomane aveugle, nos mains s'enhardissaient, se promenant par les endroits intimes...

Et, chaque soir, nous revenions là, tous deux, très émus agréablement impressionnés, au point que nous eussions désiré rester là la nuit entière, enveloppés par le flot montant de cette voluptueuse mélodie, magique et énervante, qui parlait plus à nos sens qu'à notre cœur...

Un soir que je me sentais plus énervé que de coutume, j'avais relevé la jupe de ma cousine et mes mains, en s'égarant sous ses dessous, furent toutes surprises de découvrir les chairs nues quand elles s'attendaient à les trouver à l'abri de quelque malencontreux pantalon...

D'abord, Suzanne ne souffla mot...

Mais quand mon doigt pénétra dans sa matrice rose, je devinai qu'elle retint un cri ; et elle se dressa d'un bond, comme si elle eût été secouée par quelque commotion électrique...

Je la retins, lui enlaçant le ventre de mes deux bras...

Ses fesses rondes et dures se trouvaient au niveau de mon visage et je couvrais leur voluptueuse surface de baisers et de caresses folles...

Elle se laissa faire, n'osant parler craignant d'éveiller l'attention de l'aveugle...

Alors je compris que je pouvais la prendre...

Je sortis mon membre et, me dressant derrière Suzanne collant mon ventre à ses fesses dodues, je tentai de lui enfoncer mon dard dans le trou du cul...

Ce fut, pour elle, une souffrance inouïe...

Ses lèvres saignaient, ne voulant point laisser passer les cris de douleur qu'elle retenait avec un véritable héroïsme...

Et l'oncle tapotait toujours le bienheureux piano !...

J'avais la verge très peu forte, heureusement ; aussi, au bout de trois au quatre minutes d'un inqualifiable supplice, je pus arriver à mon but et pénétrer enfin dans le temple du plaisir...

Je remarquai que ma cousine, poussant les fesses en arrière, semblait éprouver une jouissance extraordinaire...

Elle m'avait retiré les bras de dessus son ventre et je comprenais vaguement, qu'elle se remuait quelque chose entre les cuisses...

Bientôt, elle s'agita autant que moi, soufflant du feu...

Je sentis que j'allais arriver au terme de mon voyage...

Et, inconsciemment, malgré l'empêchement qu'elle tenta d'y mettre, je l'empoignai entre les cuisses collant énergiquement à mon ventre ses deux belles fesses où mon dard pénétrait tout entier...

Je fus tout surpris de trouver ses cuisses humides...

Comme moi, il était évident qu'elle déchargeait...

Ah ! ça elle avait donc deux trous ?...

Il n'y avait plus à douter car j'avais un doigt enfoncé dans ses cuisses et autre chose de plus gros emplissait son derrière...

Je ne pus lui faire part de ma surprise, car l'oncle cessa de jouer, fermant le clavecin, annonçant qu'on allait prendre le thé et s'aller reposer...

La nuit, je ne pus dormir...

Je me levai, en chemise, dans l'intention d'aller heurter à la porte de Suzanne...

Comme j'ouvrais la mienne, j'eus peine à retenir un cri en apercevant Suzanne, laquelle, en chemise, comme moi, avait eu l'idée que je me proposais de mettre à exécution et, plus prompte que moi dans la réalisation du projet formé, — comme toutes les femmes, au reste, qui agissent d'instinct et sans le loisir de la réflexion, — n'avait pu résister à la tentation de l'accomplir.

Je la saisis dans mes bras, troussant sa chemise haut, et la portai sur mon lit...

Là, voluptueusement couché entre ses cuisses très blanches dont elle m'enserrait le derrière, je lui dis mon étonnement de lui avoir trouvé deux

trous...

Elle se mit à rire et me pria amoureusement d'effectuer une visite...

Ma cousine se coucha sur le dos et je pus admirer son petit con rose, souriant dans sa toison brune, ainsi que le joli trou de son cul qui me semblait être un précipice au milieu d'un charmant sentier...

Je compris alors ma bévue, ainsi que l'hilarité de Mathurine, lorsque, un an plus tôt, je croyais mettre mon dard dans le trou de ses fesses...

Au reste, ma cousine me fit, à ce sujet, des théories fort instructives et que j'écoutai avec attention, quoique je n'aurais pas voulu paraître moins bien instruit qu'elle...

Elle me dit l'emploi qu'on pouvait faire de son petit chat rose ; mais elle n'oublia point de me faire comprendre toutes les difficultés qui pouvaient naître du coït vaginal... Elle ne se souciait point d'être déflorée et de courir le risque de se voir enceinte... Elle m'avoua que c'était la seule chose qui, jusqu'ici, l'avait empêché de répondre agréablement à mes muettes demandes... Mais je l'avais si délicieusement surprise en lui procurant un plaisir auquel elle ne pouvait s'attendre qu'elle ne demandait pas mieux que de recommencer dans les mêmes conditions...

J'enculai bel et bien ma cousine pendant toute la durée de mes vacances...

Et la belle Suzanne y prît un goût tellement violent qu'elle m'a avoué, depuis, que, dût-elle en mourir, elle ne saurait se passer de cette jouissance...

Suzanne s'est mariée, tu le sais, ma chère Fernande : et, pour n'être pas cocu, je suis convaincu que son mari la baise autant de fois par derrière que par devant »...

Après une pause, le capitaine de Rieuse reprit :

— La vie est une chose bien bizarre... Il est certain que si mon père n'avait eu l'idée de prendre Mathurine à son service, je n'aurais jamais eu la passion que vous savez...

J'ai connu bien des femmes ; j'ai fait l'amour de diverses manières ; mais je n'éprouve de la satisfaction que lorsqu'il m'est donné de trouver sous

mes mains peloteuses deux belles fesses bien joufflues »...

La capitaine, dont ce récit avait réveillé les ardeurs, postaient les siennes contre le ventre de Maurice dont le membre se dressait orgueilleusement entre ses cuisses... Tout en caressant le satin rose du gland, elle faisait part à M. de Rieuse des impressions que son histoire avait produites sur son tempérament fougueux...

— C'est incroyable ! disait Fernande : Eh ! quoi ! notre cousine, Suzanne de Bréval se fait enculer par son mari ?... C'est fabuleux, je le répète, et j'ai grand peine à croire que cette pénétration postérieure puisse produire les sensations dont vous vous plaisez à m'entretenir !...

— Ma pauvre chère ! fit le capitaine d'un air de dédain ; demandez donc plutôt à Maurice l'opinion qu'il a de Socrate...

Fernande interrogea le jeune homme du regard...

— Ma foi ! répliqua Maurice, j'ai toujours pensé que Socrate était un grand esprit et que s'il a été chercher les sources du divin plaisir dans les endroits que vous savez, c'est qu'évidemment elles ne devaient se découvrir qu'en ces endroits... charmants, en vérité, ces endroits !... Regardez plutôt dans la glace, ma chère Fernande, et rendez-vous compte de l'idéale splendeur de vos neigeuses fesses...

— Je ne dis pas que mes fesses soient horribles et d'une contemplation ennuyeuse, fit Fernande ; mais je ne crois pas que leur seule vue soit de nature à éveiller, chez l'homme, la fatale passion qui fait l'objet de nos discours...

— Détrompez-vous, répliqua le capitaine... Je ne puis voir votre cul si blanc, si ferme, sans redresser de façon splendide... Voyez plutôt l'effet irrésistible qu'il produit sur mon être...

Et, de fait, le capitaine était dans un état d'érection plus que suffisant...

— Ainsi, fit Fernande, vous seriez tous deux au comble de vos vœux si vous pouviez me mettre votre affaire au fond du derrière ?...

— C'est vrai, dit Maurice...

— Il serait absurde de le dissimuler, avoua M. de Rieuse...

— Et si je voulais tenter l'aventure ? demanda Fernande en souriant à la glace qui lui renvoyait l'image de son beau corps nu...

Les deux hommes ne répondirent qu'en la caressant voluptueusement... frétilant de plaisir, enivrés par cette proposition soudaine qui réveillait en eux leurs passions favorites...

Maurice a le membre moins gros que vous, remarqua Fernande qui tenait dans ses mains les deux dards dressés... Il est juste que se soit lui qui commence et m'initie à ces voluptés inconnues... qu'en dites-vous, mon ami ?...

— Je dis, que tu raisonnes fort bien, ma belle petite femme, et il est juste que, pour une semblable opération, tu sois libre de choisir l'instrument qui te semble le plus accommodant...

— Mettez-vous sur le bord du sofa, ma Fernande, fit le sergent-major en y plaçant lui-même sa maîtresse... Là, comme cela, les batteries sont braquées...

— Surtout, ne faites pas feu, remarqua le capitaine...

Maurice s'approcha de la jeune femme et, promenant ses mains sur sa croupe rebondie :

— Voyons, ne serrez pas ainsi les fesses... Je vois déjà l'anus qui se contracte... Laissez-moi l'examiner, ce charmant petit trou... Oh ! fit-il tout à coup avec une satisfaction évidente... Il est plus large que je ne l'aurais cru... Tenez, j'y enfonce mon doigt..., Est-ce que cela vous chatouille ?

— Oui, répondit Fernande... C'est inouï l'effet que ce chatouillement me produit au bas du ventre... Je suis toute ouverte... Jamais je n'ai désiré si violemment !...

— Voyez, j'enfonce presque entièrement mon doigt et vous ne ressentez aucune douleur... C'est bon signe !...

— Mille diables ! fit M. de Rieuse, que de discours ! Finissez-en ; je brûle d'y passer, à mon tour...

— Qu'à cela ne tienne, répondit Maurice... Pendant que je ferais mon affaire, mettez-le moi par derrière... Nous renouvellerons ainsi une chaîne très agréable !...

Et le fougueux capitaine se saisit de son sergent-major, voulant l'enfourcher à la façon dont, dans le désert, dit Boccace, les chevaux sauvages enfourchent les juments impétueuses...

— Un instant, fit Maurice. Comme vous y allez ! Vous oubliez que j'ai une opération très délicate à accomplir !...

— C'est juste, dit M. de Rieuse ; accomplis-la donc... Maurice déposa le gland à la porte du temple, écartant, de ses deux mains, les fesses de Fernande ; celle-ci poussa bientôt un petit cri ; elles se sentait pénétrée et l'anus se contractait... Maurice poussait doucement, écartant les obstacles, la conjurant de ne mettre aucune opposition...

— Attendez, dit le capitaine, je sais un moyen d'accélérer la pénétration en rendant le sacrifice moins pénible... Retire-toi, mon cher Maurice...

Ce dernier se rendit au désir de son obligé ami, et M. de Rieuse, à genoux, sous les fesses de sa femme, écarte le trou du cul, à l'aide de deux doigts, et y plongea sa langue humide qui lécha les parvis de ce petit trou dont l'odeur *sui generis*, loin de lui paraître repoussante, le grisait, au contraire plus sûrement qu'un aphrodisiaque...

Fernande, en se sentant ainsi voluptueusement léchée, devint littéralement folle... elle attira un coussin entre ses bras et se mit à le baiser...

Voyant cela, Maurice se glissa sous elle, de manière à ce que sa bouche effleurât les seins puissants de la capitaine...

Ainsi léchée de tous les côtés, Fernande délira, assurant que Maurice, maintenant, entrerait entre ses fesses sans lui causer la moindre douleur...

Et, de fait, le zouave ayant repris sa place, son dard pénétra presque sans difficulté !...

Alors M. de Rieuse jugea le moment venu de faire maillon dans cette chaîne d'un nouveau genre...

Et tout trois, jouirent ainsi, en file voluptueuse...

Fernande était en extase...

Elle l'avouait, c'était meilleur que par devant...

Et si un membre complaisant se pouvait glisser entre ses cuisses, la jouissance deviendrait véritablement paradisiaque avec cet idéal chatouillement...

— Ton envie est facile à contenter, fit le capitaine lorsque Fernande eut terminé ses aveux... Maurice te contentera pendant que je jouirai, à mon tour, des splendeurs de ton fessier...

Maurice s'assit dans un fauteuil, les cuisses largement écartées et Fernande vint s'asseoir sur le membre dressé, se l'enfonçant au plus profond du ventre, laissant sa brune tête échevelée reposer sur l'épaule de son amant...

La prenant par les hanches et la soulevant un peu, M. de Rieuse lui introduisit son dard entre les fesses...

Ils allaient jouir encore, tous les trois...

Fernande se trémoussait diaboliquement, et chacun de ses mouvements désordonnés porta à son comble la jouissance des deux hommes...

Enfin, las, épuisés, mais non pas repus, ils se laissèrent choir sur la sofa, les yeux languissants, le front moite, les membres harassés...

En ce moment, la pendule sonna deux heures du matin...

Le sergent-major bondit, tout d'un coup, tandis que ses deux compagnons se demandaient avec une inquiétude non dissimulée si le pauvre garçon n'était pas soudainement devenu fou !...

— Qu'est-ce que tu as donc ? demanda le premier, M. de Rieuse...

Nom de Dieu ! exclama Maurice, j'ai qu'il est deux heures du matin ; et qu'à trois heures nous devons partir en marche militaire...

Ravin de la femme sauvage ; retour par Hussein-Dey !! Nom de Dieu ! sale métier !...

— Sacredieu ! moi qui n'y pensais plus, fit le capitaine, abruti par ce rappel à la réalité... Et en effet, il était temps d'y songer... C'est une marche de bataillon et c'est mon tour de la conduire... Bah ! j'en ai vu bien d'autres !... Et puis, j'ai le bonheur de faire la route à cheval !... Mais toi, mon pauvre Maurice, après une nuit aussi bien employée que la nôtre, tu ne pourrais jamais faire les quarante kilomètres prescrits par le colonel... Je te porte malade d'office...

Le capitaine de Rieuse se saisit « de tout ce qu'il faut pour écrire » et traça quelques mots sur une feuille qu'il remit à son sergent-major...

Celui-ci s'habillait en hâte et, son sabre en main, il baisait une dernière fois Fernande, lui promettant de revenir bientôt...

Puis, il sortit...

L'air frais du matin l'étourdit...

Il flageola sur ses jambes et se demanda s'il aurait la force de remonter jusqu'à la caserne...

Réunissant tout son courage, appelant à son aide tout ce qui lui restait de force, le sergent-major s'engagea dans la rampe Rongo, rasant les maisons que le petit jour commençait à éclairer de ses reflets bleuâtres...

C'était justement sa compagnie qui était de garde...

Le zouave en faction reconnut son sergent-major et appela doucement le caporal de garde qui vint discrètement ouvrir la grille...

Nom de Dieu, fit-il à Maurice, vous arrivez à temps, chef. On va rappeler dans dix minutes...

— Bien ! je m'en fous, répondit Maurice, surtout n'allez pas me porter sur le cahier des rentrants... Suis pas permissionnaire !...

Compris !...

Dix minutes après, comme l'avait annoncé le caporal de la Police, le clairon faisait entendre ses notes criardes, déchirant l'air de son cuivre implacable...

Et le sergent-major, vautré sur son lit tout vêtu, ne répondait qu'en grognant aux observations que lui fit son fourrier...

— Malade ! fit Maurice... Plus souvent que je vais me crever !... Si Bidel se figure me voir à la marche, il a compté sans son homme !...

---

## Deuxième Partie.

---

Un mois s'est écoulé depuis l'époque où nous avons eu l'occasion d'entretenir le lecteur des ébats de ce nouveau ménage à trois...

Le capitaine vivait en fort bonne intelligence avec son sergent-major et si, maintenant on pouvait le voir demeurer de longues heures en compagnie de ce dernier, nous pouvons affirmer, sans crainte d'être démenti, que la comptabilité ne faisait pas très précisément le sujet de leurs conversations...

Grâce à l'amitié que M. de Rieuse lui portait, nous devrions dire à l'amour, le sergent-major avait tout le loisir d'opérer certaine gymnastique avec les chiffres désespérants du cahier d'ordinaire...

Il n'eût suffi que du contrôle intelligent du lieutenant pour amener la découverte des fraudes et des grattages auxquels Maurice se livrait...

Mais le lieutenant, sevré de plaisirs et de femmes pendant cinq années consécutives, avait bien d'autres chiens à fouetter qu'à s'abrutir de longues heures sur le contrôle des interminables colonnes de chiffres...

Quant au capitaine, s'en fût-il aperçu, qu'il n'eût pas cru devoir payer trop cher les formes du jeune homme...

Les soirs où, pour des causes indépendantes de la volonté des deux époux, le sergent-major ne pouvait aller les rejoindre, c'étaient des ripailles insensées dans le bureau de la 4<sup>me</sup> du 2.

La petite femme du fourrier, Rosa, et ses deux amies, — deux petites blanchisseuses, Maltaises au teint mat et au derrière enflammé — jouissaient de leur libre circulation au quartier...

Elles venaient chercher le linge des sergents-majors et des adjudants et, vraiment, on aurait eu mauvaise grâce à leur refuser ce qu'elles pouvaient

demander...

Dame ! Elles avaient bien couché un peu avec tout le monde ! Mais on n'est pas si fier que cela, au régiment, et on peut bien pardonner quelques petites infidélités à des femmes qui, non seulement vous blanchissent à l'œil, mais ne se font pas prier pour vous prêter leurs fesses, *gratis*, mais *pro Deo* ? je ne sais pas...

On la menait donc joyeuse et Maurice voyait ses soirées s'écouler dans l'abrutissement de l'absinthe et de l'alcool frelaté...

Il vivait dans un rêve...

Quand il ne devait point voir, le soir, M. de Rieuse et sa jolie femme, il dormait, incapable d'aucun effort intellectuel ou bien il se saoulait abominablement, en compagnie de ses subordonnés, lesquels se trouvaient très heureux des largesses de leur chef et de son inaccoutumée bonne humeur...

Un soir qu'on godaillait joyeusement dans le bureau de la 4<sup>e</sup> du 2, le brosseur de Maurice vint heurter à la porte et, malgré les jolies et très polies engueulades qui répondirent à son inopportune entremise, continua de frapper avec énergie...

Qu'y a-t-il ? dit Maurice qui, à ce moment, se trouvait précisément sur le ventre de l'une des Maltaises...

Et il ouvrit la porte...

— Chef ! le capitaine, fit le brosseur...

— Nom de Dieu ! exclamèrent-ils tous !...

— Il va monter, reprit le brosseur... En ce moment il fait un tour aux cuisines...

— Que faire ?...

Maurice eut une inspiration...

— Prends-moi ces trois femmes, dit-il à son brosseur, et conduis-les où tu voudras...

— Compris, chef, répondit le brosseur qui entraîna immédiatement les trois femmes dans l'une des chambres de la compagnie...

Grand émoi dans la chambrée...

— Foutre ! les belles grenouilles, dit un parisien...

— Pas de couillonnades, hein ? s'écria le Brosseur en faisant asseoir les trois mignonnes sur les minces plumards des Zouaves... C'est les femmes du chef !... Pas d'blagues ! Pas envie de m'faire foutre en prison !... Le bal est dégoûtant, de c'temps-là... Et c'est Peson qui dirige la danse !...

Mais les Maltaises, échauffées par le petit travail auquel elles étaient en train de se livrer, lequel travail avait été si malheureusement interrompu, ne paraissaient pas du tout être de l'avis du Brosseur ; elles répondirent donc sans peur aux œillades enflammées que leur décochait le Parisien ainsi que beaucoup d'autres zouaves...

Deux minutes après, elles étaient culbutées, troussées, baisées avant qu'elles aient eu le temps de se reconnaître ; alors, toute la chambrée reniflant la chair fraîche, alléchée par les cuisses et les fesses nues qu'on leur exhibait, en rut, se disputa, en vint aux coups, potin formidable qui s'entendait de la cour et faisait lever le nez aux bleus en corvée...

Attirés par le bruit, le fourrier, suivi de tous ses scribes, fit son apparition, tapant ferme, se livrant passage dans la meute en rut, délivrant les femmes, jurant que la compagnie n'avait pas fini de barder, qu'il toucherait deux mots au chef de ce scandale et qu'on verrait bien dans tout cela ceux qui seraient les plus baisés...

Ébouriffées, dégrafées, en lambeaux, les trois femmes repassèrent le poste du quartier, indifférentes aux quolibets des zouaves de garde, qui leur demandaient des choses à faire dresser les cheveux sur le crâne poli d'un carme !...

Pendant ce temps, M. de Rieuse était enfermé, en compagnie de son sergent-major, dans la chambre de ce dernier...

— Mon cher Maurice, disait M. de Rieuse, voilà déjà plusieurs soirées consécutives qu'il nous a été impossible, de te recevoir... Tu ne t'es pas demandé de quelle nature pouvaient être ces empêchements à ta visite quotidienne ?

— Ma foi, répondit le sergent-major, j'ai pensé que vous receviez et que ma présence chez vous eût pu paraître déplacée...

Dame ! l'infériorité de mon grade...

— Niais !...

— Hein ?...

— Oui, niais... N'es-tu pas le meilleur des amis, le plus charmant compagnon ? Je sais bien que ton langage se ressent parfois des milieux où tu es forcé de vivre : mais tu es un garçon intelligent, de bonne famille, spirituel, ce qui vaut mieux, dans un certain monde... Tu vois donc bien, par l'opinion que j'ai de toi et que je ne crains pas de formuler, combien tu t'étais étrangement abusé en t'imaginant que nous t'éloignons de nous !...

— Oh ! je ne vous en veux pas ! »...

— Et tu aurais grand tort... Fernande brûle de te voir ; moi-même, privé de joyeux ébats, ai donné cent fois au diable les visiteuses qui nous sont arrivées !...

— Quelles visiteuses !...

— Ma cousine, Suzanne de Bréval, une femme inouïe, mon cher ! l'héroïne de cette histoire que je vous ai contée, il y a un mois ou deux ; et sa nièce, Gabrielle, une fillette de dix-sept ans, maligne, jolie, un amour ! avec des reins et des petites fesses qui commencent joliment à se développer !...

— Alors, je comprends tout ; vous avez craint...

— Pas du tout ; quoique je te sache, assez Lovelace pour leur faire la cour... Oh ! pas jaloux, du tout, tu dois bien le savoir !...

— Parbleu ! Mais alors, je ne comprends plus !...

— Tu vas comprendre... Mme de Bréval est veuve... Son pauvre mari n'a pu résister longtemps aux rudes assauts qu'il était obligé de livrer plusieurs fois par jour à cette inexpugnable citadelle...

Alors, elle est venue nous retrouver, en compagnie de sa nièce Gabrielle, à laquelle elle a déjà appris pas mal de choses que la mignonne devrait encore ignorer... Crois-tu qu'elles se chatouillent, toutes deux ! Ma femme les a surprises, hier soir, dans le jardin de notre petite villa de Mustapha-supérieur...

Suzanne et Gabrielle s'étaient enfermées dans les cabinets... Et comme les occupations auxquelles elle se livraient rendaient dans ce lieu étroit, l'air absolument irrespirable, elles avaient ouvert la porte et, certaines de ne

point être espionnées, à cette heure tardive, elles se livraient aux plus tendres ébats...

Jupes troussées, ventre et cuisses nus, la petite Gaby était assise sur le siège, les jambes écartées... Et Mme de Bréval, agenouillée devant elle, lui faisait minette en promenant ses mains sur son joli petit corps rose... Stupéfaite, ma femme vint me prévenir, me proposant d'assister, cachés dans les bosquets avoisinants, aux putasseries de mes deux parentes... Je ne pus résister et, en compagnie de Fernande, j'allai prendre place dans les herbes hautes, d'où je pouvais tout voir sans être deviné... Ce qui se passa dans ces cabinets est inénarrable...

Tour à tour, les deux femmes prirent les postures les plus agréables et je te jure que les panoramas qui se déroulaient ainsi sous mes yeux, me produisaient un effet ! Oh ! un effet !... Je mis mes mains sous les jupes de la capitaine, l'invitant à se laisser baiser ainsi, debout... Elle ne voulut pas, disant que nous pouvions faire du bruit attirer l'attention de nos parentes, ce qui serait assurément très désagréable... Je n'insistai pas mais, n'y pouvant tenir davantage, sentant en moi gronder une fureur que je me sentais impuissant à maîtriser... je me masturbai deux ou trois fois de suite sans pouvoir arriver à éteindre cette chaleur excessive qui me consumait...

Je quittai, à regret, l'endroit où nous étions cachés, me promettant bien, le lendemain matin, d'aller trouver Suzanne et de lui rappeler le temps où je faisais ma philosophie...

Le lendemain, je trouvai Mme de Bréval étendue dans une causeuse, les yeux cernés, la mine lasse, abattue, avachie...

Elle portait une délicieuse matinée dont la transparence me laissait deviner ses charmes les plus secrets...

Elle était bien toujours la même ; ou plutôt non : elle avait encore embelli, s'il se peut ; ses seins s'étaient puissamment développés et se dressaient hardis, sans le soutien du corset idiot... Et ses fesses que je palpais en lui parlant de nos anciennes heures d'ivresse et de bonheur ! Ah ! quelles fesses ! Inouïes et grosses et dodues ! et fermes !... Un rêve ! Le mien...

Je me précipitai à ses genoux, lui jurant, non pas que je l'adorai ; — je n'ai jamais lâché de pareilles fadaïses — mais lui assurant que je serais

l'homme le plus heureux de la terre, si elle voulait renouer nos anciennes relations...

Madame de Bréval se mit à rire joyeusement et, m'attirant entre ses cuisses, elle me garda longtemps ainsi, tendrement pressé sur ses beaux seins que je sentais bondir et se gonfler...

Ah ! mon cher Maurice, j'ai vu, tout un passé renaître !... J'éprouvais alors l'inexplicable joie de cet être qui, après avoir cru disparu pour jamais, enseveli, décomposé même, fini, un amour sans qualificatif idéal, le voyait sortir de terre, plus fou, plus fort que jamais !...

Et, dame ! l'homme le plus absolument infatué de sa personne est toujours satisfait de voir revivre ses jeunes années, plus vivaces que jamais !...

— Ainsi, vous aimez Mme de Bréval ? fit le sergent-major avec un sourire narquois... Vrai ! capitaine, vous m'étonnez !...

M. de Rieuse se mit à rire bruyamment...

— Voyons, Maurice, fit-il quand son hilarité se fut un peu calmée, j'aime à croire que tu as voulu me plaisanter... Aimer une femme moi !... d'amour, d'amour, entends-tu bien ? Me crois-tu sincèrement capable à mon âge et avec les passions que je me plais moi-même à me reconnaître, d'une pareille folie... absurdité devrais-je dire ?... Vois-tu ? Je fais partie, je l'avoue, de cette catégorie de bons blasés qui reconnaît pour un axiome ce qui peut paraître vérité plus que contestable à la mièvre tribu des idéalistes... *L'amour nous vient des sens* a écrit un profond, très profond philosophe... et c'est vrai... Aime qui tu voudras il viendra, un moment dans la vie où tu seras forcé de reconnaître la vérité désespérante de ce que je te pose en axiome indiscutable... Le platonisme n'a jamais existé que sur le papier... si seulement il existe, ce que je nie, il est un fait certain, c'est qu'il se transforme peu à peu en un sentiment plus matériel où le cœur n'a plus rien à voir... Je n'aime pas Mme de Bréval, non ; ce serait ridicule ; mais je la désire follement, sincèrement et je suis prêt à lui sacrifier mes intérêts les plus chers !... Que veux-tu ? Cette femme fait naître en mon esprit tant d'exquis souvenirs !... Et puis, n'a-t-elle pas les mêmes goûts, les mêmes tendances ?... n'est-ce pas elle qui a planté dans mon cœur ce

désir de fesses nues, tendrement caressées, voluptueusement baisées, pour lesquelles mon être souffre et vit ?...

— Je vous comprends, fit Maurice... Je vois pourquoi mon éloignement a été jugé nécessaire...

— Que dis-tu ?...

— Dame ! écoutez donc ! Il est tout simple que vous ne teniez en aucune façon à ce que j'aie satisfait les fulgurantes envies de votre cousine...

Vous avez déjà sacrifié votre femme... Mais la cousine, joyeux souvenir, perle de jeunesse, rire des vingt ans, n'y touchons pas !...

— Combien tu me fais de la peine, dit le capitaine, d'une voix brisée... Je t'ai déjà dit que je n'étais pas jaloux et t'ai ajouté que je t'avais à cet endroit donné de bonnes et excellentes preuves... Peine inutile, à ce que je vois... Je vais faire mieux. Demain soir, tu viendras nous visiter...

— Oh ! si je vous dois gêner !...

— Maurice !... Viendras-tu ?...

— Pour Fernande, oui...

— Et pour moi ?...

— Parbleu !...

— Mme de Bréval et sa nièce seront là... Nous serons donc cinq... Zuze un peu, mon bon ! comme dit le Marseillais !... Je t'assure que nous nous amuserons !...

— Mme de Bréval et sa nièce entreraient... ?

— Dans nos vues ?... Pas encore ; mais il ne suffit que d'un incident, d'une étincelle... et alors, la villa de Mustapha deviendra assez exactement la copie de cet idéal paradis de Mahomet... L'influence du pays ! que veux-tu !...

— Je vous avouerai que vous me tentez, fit Maurice, très échauffé... De pareilles perspectives, en vérité, sont bien faites pour vous tourner la tête !...

— Demain soir, tu viendras dîner à la villa, reprit M. de Rieuse et comme je sais assez du caractère de mes deux mignonnes, il est permis de supposer que le dessert ne se prendra pas très précisément sur la table !...

Le capitaine parlait toujours, très prolix, s'étendant sur des détails, disant, un à un, avec des mouvements peloteurs, tous les charmes secrets de ses deux parentes...

Jamais Maurice n'avait vu M. de Rieuse dans un pareil état...

Il flambait, littéralement...

— Un peu saoûl, se dit Maurice... Je ne voudrais pas avoir dans le ventre l'absinthe qu'il a dû avaler !...

Et tout haut, il ajouta :

— Je vais vous reconduire, si vous voulez bien...

— Comment donc ! s'écria M. de Rieuse...

Les deux hommes sortirent de la caserne, à quelques minutes d'intervalle...

En passant dans la rue Cataroudgi, le capitaine eut l'idée d'entrer dans une maison maure où l'on faisait une infernale musique...

Il y avait là toutes les beautés de la Casbah. La vieille *Garibaldi* — nous n'avons jamais su ce qui lui valu l'honneur d'un pareil surnom — avait recruté là un troupeau de jolies filles vraiment dignes d'attention...

Dans la première salle, ou plutôt dans l'inévitable cour à colonnades de toute bonne maison maure, il y avait cinq ou six de ces moukères dans le déshabillé tout oriental qu'on leur connaît...

Quand les deux hommes entrèrent, les femmes les regardèrent curieusement mais ne prirent point la peine d'arracher leurs voluptueuses mais molles personnes des empilements de coussins où elles les avaient enfouies...

Dans un coin, le pantalon baissé, exposant avec une impudeur de femelle son ventre brun et gras, une femme se laissait épiler par sa compagne...

Et c'était très drôle de l'entendre crier à chaque poil qu'on enlevait aux bords jaunis de son large trou...

Maurice et M. de Rieuse prirent place sur les coussins et la matrone apporta un *Cavoua* fabriqué avec je ne sais quelle incroyable mixture...

Et *Garibaldi*, la vieille, l'inénarrable *Garibaldi*, jadis si belle et si fêtée des Zouaves, avec un sourire qui découvrait le dénuement de sa bouche

démeublée, demanda aux deux amis s'ils n'avaient pas l'intention de s'offrir les apparitions paradisiaques qu'elle réservait dans l'autre salle...

Oh ! ça ne coûtait pas cher. Avec trois francs et le *cavouadji* pour les femmes, on en voyait la farce...

Ce n'était vraiment pas la peine de se priver d'un pareil plaisir...

Maurice et M. de Rieuse passèrent donc dans la salle des Apparitions...

Rien d'absolument splendide, cette salle...

Les murs ornés de bizarres et naïves sculptures apposées là on n'a jamais su pourquoi ; une natte à terre ; et le long des murs, seul luxe de cet étrange *buen retiro*, de larges sofas, jadis neufs maintenant éraillés, sales, graisseux et souillés d'ignobles éjaculations, qui trahissaient assez l'emploi voluptueux auxquels ils étaient habitués de servir...

Mais si délicat qu'on fût, on ne prenait garde aux détails de l'ameublement primitif...

Au milieu de la pièce, couchées nonchalamment en attendant l'arrivée problématique de quelque bambocheur nocturne, quatre belles jeunes femmes, dont deux étaient complètement nues, lançaient vers le plafond les spirales bleuâtres de leurs narghilés...

Deux ou trois Arabes, dans le fond, enfouis dans leurs burnous, la tête écrasée sous l'amoncellement des chéchias tapaient, sans discontinuer, sur des tambours en chantant une de ces mélodies bizarres dont on ne saurait donner une juste idée...

Quelques spectateurs, gommeux en bordée, à moitié ivres, vautrés dans les coussins, regardaient d'un œil vitreux, s'embêtant ferme...

Les deux femmes nues commencèrent à danser... Danse voluptueuse inouïe, qui enflamme les sens au profit de la maternelle Garibaldi...

Les membres se dressent, si fourbus qu'ils soient, et les bras se tendent, dans un désir de chair, vers les danseuses souriantes ; elles roulent leurs hanches, remuent du ventre et des fesses, pivotant lascivement, les bras levés dans un perpétuel balancement, sans presse, pour bien donner le temps de détailler leurs charmes...

Puis c'est le tour des deux autres...

Sans grand talent, elles miment pourtant assez convenablement des scènes d'amour...

Prétextes à se découvrir peu à peu, jusqu'au moment où elles jaillissent, toutes nues...

Alors, elles s'embrassent, se pressent voluptueusement, caquettent, font la roue, et, l'une en face de l'autre, les bras pliés en deux, les poings à hauteur des mamelles, imitent les mouvements du coït...

Seulement, avec leurs lèvres, et à chaque fois qu'elles s'imaginent être pénétrées par le membre viril, elles font entendre un petit bruit sec : Prout ! prout ! qui désillusionne quelque peu par sa trivialité repoussante...

Après quoi, si l'on veut coucher avec ses moukères, Garibaldi n'y met jamais d'opposition...

Quand ils sortirent de ce spectacle trop vieux pour les avoir distraits, le capitaine et Maurice n'en étaient pas moins fort échauffés...

— Sacredieu ! fit M. de Rieuse, si ces garces-la n'avaient pas le cul pourri, on aurait du plaisir à coucher avec... Des artistes du vice, ces bougresses ! des virtuoses !... Avec cela, pas fières, tu sais... Si le devant ne te plaît pas, il y a l'autre façade ; pas cher : dix sous !! Sacré pays !... Maurice se prit à rire...

— Gageons, fit-il, que, si vous aviez été seul, vous en grimpez une ?...

— Pas fou ?... Pourquoi faire ?...

— Dame !...

— Pas envie d'attraper la vérole, mon fils... !

— Ça n'empêche pas qu'elles me produisent rudement de l'effet !

Le capitaine s'en assura...

— Nom de Dieu ! fit-il, mes compliments, mon cher, tu as du feu dans les veines !...

— Heu !...

— Ma parole !... Moi, je me démolis !...

— Allons donc !

— Hélas !... j'en suis parfois réduit à me cantharider !...

— Pauvre ami !...

— Tandis que toi, toujours ferme et solide ! je t'admire !

— Gardez vos admirations pour demain soir...

— C'est vrai, je n'y pensais plus !...

— Qu'avez-vous donc bu, ce soir ?...

— Pas même une absinthe... Je t'assure... C'est la joie qui me tourne la tête !...

Tout en causant ainsi, les deux hommes avaient descendus la périlleuse et sombre casbah...

Place du gouvernement, le capitaine serra la main de son sergent-major, et, très brusque, après avoir interrogé la pendule de la grande Mosquée, il lui cria adieu, se dirigeant vers Bab-el-Oued...

Maurice resta planté au milieu de la place, bouche bée, stupéfait de ce brusque départ que rien ne motivait et qui était si peu dans les habitudes de M. de Rieuse...

Où diable va-t-il ainsi ? se demanda Maurice. Voilà qu'il est onze heures et il prend précisément la direction opposée à sa demeure...

Un moment, curieux, il eut l'idée de se lancer sur les traces du capitaine...

Mais lorsqu'il eût pris cette résolution, il était déjà trop tard pour la mettre à exécution...

M. de Rieuse avait disparu sous les arcades de la rue Bab-el-Oued et, du train où il y allait, ouvrant démesurément le compas de ses jambes, il devait être loin...

— Mille diables, murmura Maurice en s'engageant dans la rue Bad-Azoun, mon bon cocu doit être timbré !... Si seulement je pouvais voir Fernande ?... Oui, mais,... ce serait tout au moins de l'indiscrétion... Attendons donc à demain soir...

À cette heure, la rue Bab-Azoun est vraiment curieuse et on y peut faire de très utiles études de mœurs...

Il y a là, comme partout ailleurs, des courtisanes de haut et bas étage sollicitant d'une œillade enflammée quelque productif *coucher*. C'est

toujours le même spectacle de la rue, les propositions louches, les offres narquoises, les trompeuses promesses auxquelles le naïf badaud énamouré se laisse toujours prendre...

— Mon petit chat, je te fera ça, oh ! tu verras !... ou bien...

— Mon petit chéri, je serai bien cochonne...

D'autres ne craignent pas, au bout de deux ou trois minutes d'une inutile poursuite de détailler leurs charmes, avec des inflexions doucereuses, enveloppantes, de commis-voyageur qui connaît le métier et sait empoigner son monde...

— C'est pas du faux, tu sais, tu peux tâter...

Et tout les vingt pas, on les rencontre, courbées en point d'interrogation, se redressant à l'approche d'une bonne face prometteuse... C'est la chasse au miché dans tout ce qu'elle a de plus absolument ignoble...

Mais ce n'est pas là le seul commerce nocturne. Il en est un autre beaucoup plus intéressant et point banal du tout...

Nous nous souvenons avoir croisé sous les arcades, des jeunes gens peu barbues, aux lèvres rougies par l'emploi de quelque onguent, et dont les vêtements très clairs, le mouchoir sortant de la poche, attirent tout particulièrement l'attention...

Ces jeunes gens vont et viennent, très lents, s'arrêtant aux devantures plus spécialement bien éclairées, les mains derrière le dos, l'air fatigué et dégoûté des gens qui vont sans but, avec des efféminements, des roulements de hanches !...

Ce sont des *chattes* !...

Alger en possède une assez jolie collection, comme toutes les grandes villes, du reste, mais les amateurs sont toujours certains d'y trouver un choix plus considérable que partout ailleurs !...

Maurice surveillait leur manège, le cœur soulevé, se répétant pour la centième fois, peut-être, depuis sa défaite de Laghouat, qu'il ne comprenait pas qu'un homme pût trafiquer ainsi de son derrière !...

Le jeune homme, pour relatives qu'elles fussent, professait d'immuables théories sur ce sujet...

Lui aussi, comme tant d'autres, avait succombé, à la tentation. Mais il eût préféré mille morts que de descendre ainsi sur le trottoir, vraie femme, plus vile que la plus vile catin ?...

Arrivé à la hauteur du café des Trois Avenues, il s'arrêta, distingua, à travers les vitres de la devanture, deux ou trois *chefs*, vautrés sur les banquettes, le crâne fumant dans la chaleur intense...

Maurice se joignit à eux et l'on retourna dans la casbah, visitant tous les établissements où l'on débite l'amour à raison de tant par heure et par fraction d'heure...

Nous quitterons les sous-officiers, leur nocturne promenade ne présentant rien de particulièrement attrayant et nous rejoindrons M. de Rieuse...

Le capitaine était un habitué de la rue Bab-Azoun. Il était connu de la gent masculine pour un gaillard auquel il ne suffit pas d'en promettre... D'ailleurs très généreux, il récompensait royalement ces hermaphrodites du trottoir et de la volupté bizarre...

M. de Rieuse était de complexion fort amoureuse...

Plusieurs aventures, dans une même nuit, ne savaient point l'effrayer et le trouvaient toujours inassouvi...

Il lui fallait du nouveau, n'en fût-il plus au monde...

Il estimait beaucoup Maurice, mais il avait eu le soin de ne point parler de fidélité...

Et, ma foi, le capitaine ne l'était guère, fidèle...

Loris, un Zouave de sa compagnie, avait été libéré, quelques jours auparavant... Il était resté à Alger où il avait trouvé un emploi dans une administration quelconque où, grâce aux recommandations influentes de M. de Rieuse, bien apparenté, on l'avait admis sans retard...

Et dame ! le capitaine comptait sur la reconnaissance du joli Loris...

Déjà, on le sait, il s'était montré très empressé, à l'endroit — ou à l'envers ? — de ce dernier, lui avait même rendu un de ces services qu'on ne saurait déceimment oublier, dans la partie.

Loris et le capitaine s'étaient donc revus...

Le jeune homme ne gagnait pas très précisément d'énormes appointements, aussi avait-il recours à la faculté qu'on lui connaît pour boucher les quelques trous faits à son maigre budget. Et le capitaine le secourait très largement... l'entretenant comme on entretient une maîtresse aimée...

Ce soir-là, Loris et M. de Rieuse devaient se retrouver...

On a vu que le capitaine n'avait point oublié « l'heure du rendez-vous » et nous avons pu voir avec quelle précipitation il quitta son sergent-major...

M. de Prives, un jeune lieutenant, en compagnie de sa maîtresse, une fort gentille petite femme bien dodue, bien en chair, attendraient le capitaine dans un cabinet particulier du *Rocher de Cancale*, où une table de quatre couverts avait été préalablement dressée...

» Je suis en retard, fit M. de Rieuse en entrant... Des notes que mon sergent-major vient encore de me communiquer... Foutu métier... Mais ma « femme » n'est pas venue ?...

— Nous croyions vous voir arriver ensemble, répondit Camélia, la petite dodue...

Vous poserait-on un lapin, capitaine ? fit de Prives avec un sourire qu'il ne put réprimer...

— Manquerait plus que ça, grogna de Rieuse, déconfit... Les femmes aiment à se faire attendre, vous savez... On ne les aime que davantage !... Pas de ce bois-là, moi !... Mettons-nous à table et soupçons... Elle arrivera assez tôt pour m'offrir le dessert...

Les trois viveurs se mirent à table et se préparèrent à faire honneur au menu convenablement épicé et cantharidé...

Une voiture venait de s'arrêter, et, quelques instants après, la porte du cabinet s'ouvrait et le jeune Loris apparut...

Il était impossible de ne pas le prendre pour une femme...

Sans un poil de barbe, son visage, convenablement maquillé, était la beauté même... Habillé à la dernière mode, un corset enserrant sa taille mince la poitrine donnant l'illusion de tétons absents, les mains blanches, potelées, aux ongles roses, c'était bien la une femme très suggestive...

Et la marche, les manières, les moindres gestes avaient été étudiés avec tant de soin que M. de Prives et sa maîtresse n'eurent même pas le soupçon de la vérité...

On se remit à table et l'on soupa gaiement...

Les têtes s'échauffaient sous l'action des vins généreux... et Camélia déclara ne plus pouvoir supporter son corset...

La cocotte, sans plus de façon se dégrafa, retirant le gêneur et, sous les dentelles de la chemise de baptiste fine, ses gros tétons de bonne vache à plaisir, bondissaient, nus...

De Prives, très intéressé par cette plantureuse exhibition, ne mangeait plus, palpat et tâtait ferme, les mains sous la table, chercheuses...

— Mettez-vous donc à l'aise, ma belle, dit de Prives à Loris : que diable ! nous sommes en famille et je sais bien ce qu'est une belle paire de tétons !...

Loris, très ennuyé, refusait, naturellement... et ce refus agaça le lieutenant...

— En voilà une bougresse ! se disait-il *in petto*...

Où la pudeur va-t-elle se nicher...

De son côté, M. de Rieuse ne restait point inactif...

Sous la table, il avait déboutonné sa braguette et son dard, nu, se dressait dans la main de Loris qui l'agitait doucement... — Pas habituée à se foutre à poils, voyez-vous, lieutenant, expliquait de Rieuse... C'est encore jeune dans le métier et ça vous a des effarouchements !... Quand nous sommes seuls, même, je ne puis pas la décider à retirer sa chemise... Non, je ne l'ai jamais vu, toute nue cette sacrée matrice ! Pas vrai, Bichette ?...

Bichette rougissait comme une demoiselle, baisant les yeux... mais sa main, sous la table, travaillait supérieurement...

— Pas dans mes goûts, ça, fit de Prives... Camélia se fiche toujours toute nue pour faire l'amour... C'est meilleur !...

Et puis, ça ne salit pas de chemises, dit la prosaïque Camélia ; mais quand même, j'aime mieux me montrer toute nue... ça le fait redresser tout de suite et ça m'évite du pelotage...

— Camélia, tu mériterais d'être Anglaise !...

— Ma mère l'était...

— Ça ne m'étonne plus !...

On continua de boire... De Prives était quelque peu ivre... Il ne pouvait pas redresser, prétendait-il... Et pourtant, c'était du feu qu'il avait dans le membre !... N'importe, il allait faire minette à Camélia... Ce serait très bon... mais il voulait qu'elle lui déchargeât sur la langue...

La cocotte, saouïe de champagne et repue de victuailles, se troussait, montrait ses cuisses, son ventre... Elle prit une assiette et mit les fesses dedans, voulant que « toute la société » les embrassât...

— Oh ! bégayait de Prives, pour une muffée, t'en as une !...

De Rieuse fut obligé de lui embrasser les fesses pour avoir la paix..., ce qu'il fit, du reste, sans se faire prier, car elle les avait très grosses... ce qu'il aimait...

Le lieutenant avait couché sa maîtresse sur le canapé, les jupes par dessus la tête, et, très grave, son mouchoir trempé de champagne, lavait la matrice de Camélia...

Celle-ci se tordait, riant follement, toute secouée...

— J'en fais pipi, déclara-t-elle... Donne-moi la bouteille que je flanque ça dedans !...

Elle s'introduisit le goulot dans le vagin et pissa, inondant le parquet, riant toujours, pendant que de Prives disait que « ç'était embêtant parce que ça n'allait plus *sentir* bon ! »

Il recommença soigneusement son lavage...

Puis, à genoux devant Camélia qui lui entourait le cou de ses cuisses nues, il lui fit minette... enfonçant sa langue très profond...

Et de Rieuse, agacé par les chatouillements de « la femme » retroussait les jupes de Loris et, lui ayant mis les fesses à nu, il l'assit sur ses genoux, lui enfonçant le dard dans le derrière...

Mais la position était gênante, plus même, fatigante... Complètement assis sur le membre, qui l'empalait, Loris causait au capitaine une certaine souffrance...

Ivre de volupté, il cria aux deux amants...

— Ne vous gênez plus !... Puisque c'est ça, je vais en faire autant ; mais je suis, plus décent que vous moi, je me mets à l'abri de la table...

Loris se mit à quatre pattes, les jupes levées et M. de Rieuse vint le prendre ainsi...

Camélia avait joui et, debout, avec son amant, elle regardai le couple...

— En levrette ! il la prend en levrette ! s'écria le lieutenant...

— C'est épatant ! répliqua de Rieuse en continuant son opération... Vous n'avez jamais baisé Camélia de cette manière ?...

— Allons donc ! fit le lieutenant... Et en tétons, donc ! et en aisselles ! et en bouche !... On en fait du propre, tous les deux !...

Bientôt, le capitaine eut terminé son hardi voyage d'exploration...

Il n'y avait plus guère que de Prives complètement gris... La jouissance avait produit un salubre effet sur l'ivresse des trois autres soupeurs...

On parla de se séparer...

Mais de Prives voulait toujours boire...

Il fallut que sa maîtresse fit apporter deux bouteilles de champagne pour qu'il consentît à monter en voiture...

En y montant, il mâchonnait des mots, entre ses dents...

— Dégoûtant, parole !... pas moyen de bander...

Suis t'y soûl, bon dieu, suis t'y soûl... Si elle voulait... nom de Dieu ! belle femme, foutre ! lui foutrais ça au cul mou comme une corne de bœuf...

De Prives voulut absolument que Loris vint l'accompagner jusque chez lui...

— Dis donc, faisait Camélia, aurais tu envie de me faire des queues ?...

— À boire, répliqua de Prives...

— Bonsoir, je vous quitte, fit le capitaine... Pas permissionnaire de la nuit, vous savez, lieutenant...

— Per... permi... quoi ?...

— Sacré lieutenant ! Est-il soûl Bonsoir... Et pas de bêtises, hein ? ajouta-t-il en s'adressant à Loris qui lui fit un signe d'intelligence...

Dans l'ombre favorable du fiacre, de Prives palpait les faux appas du jeune homme, lesquels il trouvait naturellement très durs...

Loris, un peu gris, amusé, se laissait faire...

Camélia s'était endormie, après avoir, à deux ou trois reprises différentes, lancé par la portière ce que son estomac se refusait à conserver plus longtemps...

Et de Prives tâtait les fesses de Loris...

— Pas toucher faisait-il...

— Pourquoi ?...

— Parce que !...

— Elle dort, l'autre ; laisse-toi faire... Voyons, je te donnerai deux louis... Veux-tu ?...

— Eh bien ! alors, dépêche-toi...

Et Loris, se jetant sur la banquette, releva ses jupes, tenant son membre et ses testicules dans les paumes de ses mains...

L'ivrogne fourrageait, le ventre sur les fesses du jeune homme, cherchant à enfoncer et ne trouvant rien...

— Est-il soûl, exclama Loris, incapable de retenir son rire...

Et passant ses deux bras en arrière, il prit le dard du lieutenant et se l'enfonça dans les fesses...

— Nom de Dieu ! fit de Prives... tu as le con diablement étroit, la belle...

Et il répétait, avec cette obstination particulière aux ivrognes...

— Très étroit... très étroit... chouette ! Elle en pince pour la levrette... Connaisseuse, nom de Dieu ! ça rentre comme dans du beurre...

— Une demi-heure après, le fiacre s'arrêtait à la porte de la demeure du lieutenant. Celui-ci demanda un rendez-vous à Loris qui lui accorda tout ce qu'il voulut et l'on se sépara, chacun fort satisfait de sa soirée...



C'était une toute mignonne villa, ouvrée comme un objet d'art. L'année précédente, M. de Rieuse l'avait achetée un prix dérisoire à un Anglais qui au bout de six ans de séjour, découvrait que l'Algérie n'était pas le pays de ses rêves...

Entr'autres avantages la villa était complètement isolée. L'anglais avait même fait remarquer qu'on y pouvait tuer quelqu'un sans qu'il fût possible à la victime d'être entendue...

Et M. de Rieuse l'avait immédiatement acquise, en cachette de sa femme...

C'est dans cette villa que le jeune Loris avait habité, à sa sortie du régiment...

Il est vrai que le jeune homme n'en avait pas eu l'étreinte...

Il serait fastidieux d'entretenir le lecteur des incroyables noces dont la villa et son jardin furent le théâtre...

Le capitaine de Rieuse faisait alors partie d'une manière de club, exclusivement composé de pédérastes avérés...

Et c'était à la ville que ces messieurs, très gros bonnets, pour la plupart, avaient amené leurs faciles conquêtes...

Ç'avaient été des soupers, des réceptions abracadabrantes...

On se baladait à poils, dans le jardin et si quelque curieux eût envie d'appliquer son œil à la serrure de la principale porte, il eût pu assister à des scènes de débauches à faire pâlir le « Maître des Plaisirs » lui-même...

Mais maintenant la villa ne recevait plus les coutumières visites de ces messieurs...

Avec l'inconstante étourderie qui est un des points caractéristiques de tout tempérament de jouisseur, M. de Rieuse, éprouvait le besoin de varier ses plaisirs et de modifier ses sensations...

Sa cousine était si belle !... Elle était si bien développé, postérieurement parlant !... Avec cela, Maurice, beau garçon, solide jouisseur, et amateur des exercices contre la nature... Et puis, enfin, il y avait du raffinement, de

l'étrangeté, du bizarre, dans cette singulière conception d'un esprit déséquilibré... Et nous ne saurions trop répéter que, pour certains blasés, la recherche de l'anormal peut constituer l'idéal...

M. de Rieuse avait donc conduit sa femme et ses parentes à sa villa de Mustapha...

Il venait justement de l'acquérir, prétendait-il...

« Comme cela se trouvait bien ! s'écriait Suzanne de Bréval !... Avec la température toute saharienne que l'on subissait, on serait à merveille, sur ces hauteurs à l'ombre de ces étranges plantes qui ont quelque chose de fantastique ! »

Et, de fait, on était très bien, sous la tonnelle, le soir, lorsque l'air de la mer, en passant sur les flots tout scintillants encore de paillettes sous les derniers reflets du soleil couchant, venait apporter dans l'atmosphère un peu de son humidité bienfaisante...

Ce soir-là, M. et Mme de Rieuse, en compagnie de leur charmante cousine, savouraient un délicieux café ; on avait pris place sous la tonnelle et l'on devisait agréablement...

— Mais pourquoi, capitaine, avez-vous éloigné ma charmante Gaby ?... demanda Mme de Bréval...

— Écoutez donc, répliqua M. de Rieuse, j'ai cru qu'il était superflu de la faire assister à notre entretien...

— Nous ne disons pourtant rien qui ne soit susceptible d'être entendu des oreilles les plus absolument chastes...

— C'est vrai, remarqua Fernande, mais vous connaissez assez mon mari, ma chère Suzanne, pour ne pas trouver étrange qu'il se tienne sur une pareille réserve...

En effet, fit Suzanne ; Paul ne m'a pas habituée à de pareils entretiens !... Quand il faisait sa philosophie si vous saviez, ma chère !... Oh ! les amours de tous les cousins... C'est dans les lois de la nature... Mais je dois cependant avouer qu'il ne se trouvait jamais seul avec moi sans qu'il ne fût tenté de me tâter dans des endroits... Oh ! dans des endroits !...

— J'admire votre franchise, dit Fernande... Je ne suis point jalouse !...

— Je le sais...

— Ah !

— Oui ; Paul m’a raconté... Oh ! de pareilles conceptions ne sauraient m’étonner... Paul a toujours été très pratique...

— Ma principale qualité, avoua le capitaine...

— Et je ne puis que lui adresser mes plus sincères félicitations pour la façon dont il a su tirer parti de ce qu’on est convenu d’appeler un « irréparable malheur !... » Ce cher Paul !... Je n’aurais jamais cru qu’il pût être cocu...

— Oui, fit Fernande ; mais trouvez-vous souvent des cocus aussi parfaitement heureux ?

— Le fait est que je n’ai pas à me plaindre, remarqua le capitaine avec un petit sourire qui décelait assez sa satisfaction réelle... Pourvu qu’on me baille de belles fesses, je ferme les yeux sur toutes les fredaines !...

— Ah ! voilà les fesses qui entrent en scène, dit Mme de Bréval en se roulant dans sa causeuse, les deux mains entre les cuisses... Est-il sale, tout de même !...

— Je suis comme cela !...

— Je ne vous comprends pas !...

— Est-il possible !... Souvenez-vous donc, Suzanne !... Vraiment, mon oncle avait bien raison d’être aveugle car, sans cette infirmité, je n’eusse très probablement jamais été à même d’apprécier la généreuse ampleur de votre royal fessier...

— Oh ! Paul ! je vous en prie, s’écria Mme de Bréval en rougissant très fort...

— Fernande se prit à rire joyeusement...

— Bah ! fit-elle, ne rougissez pas ainsi ma chère et belle cousine... Je connais votre petit défaut... Il est bien pardonnable,... c’est si bon !...

— Vous avez essayé ?...

— Vous savez bien qu’on ne peut rien refuser à son mari et à son amant !...

— Et c’est bon, n’est-ce pas ?...

— Plus que ça !...

— Peste, ma chère Fernande, quel enthousiasme !...

— Ô ! ce n'est point une feinte ! Jamais je n'ai si bien joui que la première fois où le membre de Maurice m'est entré dans les fesses !...

Mme de Bréval s'était levée et était venue s'asseoir près de sa cousine dont elle entourait amoureusement la fine taille...

Les deux femmes s'embrassaient et se palpaient, cherchant déjà sous les jupes, et bientôt leurs lèvres s'unirent dans ce voluptueux baiser dont les dames florentines ont découvert l'ineffable saveur...

— Par le diable ! fit le capitaine, ne vous gênez plus, mes belles ; savez-vous que vous me mettez dans une pitoyable situation... Je redresse affreusement...

— Ce n'est pas possible, fit Fernande... car tantôt, Monsieur a voulu faire l'amour et ne pouvait arriver à redresser...

— Et comme notre chair ne se dévoile point... encore, dit Mme de Bréval, je demeure convaincue qu'il se joue abominablement de nous !...

— Je vous assure, protesta de Rieuse.

— Vous mentez !...

— Horriblement !...

— Parions que non !...

— Parions que si !...

— Et que, parions-nous ?...

— Dame !... murmuraient les deux cousines...

— Je parie un baiser...

— Où le prendrez vous ? demanda Suzanne...

— Vous me le demandez !...

— Je devine !...

— Quel cochon ! fit Fernande... Je suis sûre que vos fesses seront encore mises à contribution...

— Et dans quel endroit plus agréable pourrais-je aller le savourer, ce délicieux baiser !

— Voyons, dit Suzanne, la preuve, la preuve !...

— Oui, nous voulons voir, appuya Fernande...

Preste, le capitaine déboutonna sa braguette et étala sous les yeux des deux femmes, une verge mi-bandante, en cou de cygne avec des testicules démesurément allongés par la tropicale chaleur...

Les deux femmes, très excitées par la vue de cet instrument que le capitaine se complaisait à faire danser, riaient aux éclats, se mettant les mains aux seins secoués par l'hilarité...

Mais M. de Rieuse s'approchait, empoignant les deux femmes par la taille, et les baisant tour à tour, à pleine bouche...

Suzanne avait saisi le membre et le pinçait, disant qu'il avait grossi et que ça serait très difficile de le faire désormais rentrer dans ses anciens appartements...

— Le capitaine relevait les jupes de sa femme, mettant cuisses et ventre nus, disant qu'il voulait lui baiser les fesses...

Mais Fernande, quelque peu honteuse, ne voulait pas se laisser faire...

— Suzanne riait trop... disait-elle...

— Et pourquoi ?...

— Parce que j'ai le derrière trop petit !...

— Si l'on peut dire de pareilles choses ! exclama Suzanne qui le lui tâtait amoureusement... Voyons, cousine, ne nous celez plus vos belles et dures fesses... Le capitaine a gagné son pari... Il bande... Regardez plutôt... Je vais vous donner l'exemple !...

Elle se troussa, rapide, défit son pantalon qu'elle jeta sur un siège ; puis, souriante, très simple, elle présenta au capitaine son ravissant derrière de blonde grasse !...

Le capitaine ne fit qu'un bond...

Follement, il embrassait cette croupe unique, calme, en ce moment...

Suzanne, elle riait, lui criant qu'il la chatouillait et qu'il fallait cesser ce jeu...

Mais de Rieuse n'en continuait pas moins son amoureux travail, pelotant ferme avec délices, et des éclairs dans les yeux...

— Ça ! c'est autour de Fernande, fit Mme de Bréval en se dégageant...

À son tour, Mme de Rieuse exhiba le gros sournois ; mais comme son mari allait lui rendre un hommage mérité, il se sentit violemment repoussé et une voix ironique s'écria :

— Chacun son tour d'arriver à point, mon cher !...

Et le nouveau venu posa deux retentissants baisers sur les délicieuses hémisphères.

— Maurice ! s'écria de Rieuse en éclatant d'un large rire...

— Eh ! madame, fit le sergent-major en s'inclinant cavalièrement devant Mme de Bréval, que d'excuses je vous dois... Je ne vous avais point vu et...

— Laisse donc, fit de Rieuse ; ma cousine n'a que faire de tes excuses !...

Et se tournant vers Suzanne, il ajouta :

— Je crois qu'il sait se présenter lui-même...

— En effet, répliqua Mme de Bréval ; mais j'ai toujours entendu parler de la rondeur des zouaves et monsieur ne fera certainement pas mentir la bonne réputation qu'on a faite à ses camarades...

Maurice, sans plus de façon, embrassa Fernande qu'il attira sur ses genoux... De son côté, de Rieuse ne demeurait point inactif, et procédait de même à l'endroit (?) de sa cousine...

— Comment trouvez-vous mon petit Maurice ? lui demandait-il à l'oreille...

— Très beau garçon, répondit Suzanne... Des yeux qui en disent plus long que bien des discours...

— Et vous ne vous trompez pas !...

— Combien je suis heureuse de l'inspiration qui m'a conduite ici, fit Mme de Bréval en couvrant le sergent-major de regards et d'œillades enflammés...

— Ainsi, vous ne repousseriez point mon projet ?...

— Pourquoi le repousserais-je ?... Ne suis je pas assoiffée de voluptés ?...

— Chère Suzanne !...

— À quatre, il est certain que la jouissance doit être meilleure... N'a-t-on pas le plaisir de la vue ?...

Ne peut-on pas contempler deux autres êtres dont les ébats voluptueux portent l'ivresse à son paroxysme ?...

— Oh ! vous n'avez point changé, Suzanne, s'écria de Rieuse au comble de la joie... Combien vous devez être cochonne !...

Mme de Bréval avait ouvert sa robe de chambre. Elle n'avait que sa chemise ; le lacet défait du gorgeron permettait d'admirer la plantureuse ampleur de ses seins splendides...

D'une main, le capitaine en palpaït les chairs élastiques et, de l'autre, il taquinait le petit con de sa cousine...

Pendant un certain temps, sous la tonnelle, on n'entendit que des bruits de baisers...

Mais de Rieuse, toujours positif, trouvait que ces démonstrations platoniques devenaient agaçantes...

Il proposa donc de retourner à la villa où il avait pris la salutaire précaution de faire dresser un souper réconfortant...

Dans la salle du premier étage, nos quatre personnages s'étaient avec complaisance sur les sofas, bas et moelleux, véritables lits de plaisir...

Le capitaine avait proposé de se dévêtir, ce que l'on avait fait d'autant plus volontiers que la température était réellement insupportable !...

Et les quatre amoureux, complètement nus, pouvaient promener leurs regards sur les différentes parties de leurs corps, ce qu'ils faisaient avec ivresse...

— Évidemment, c'est là le paradis promis par Mahomet à ses sectaires, disait le capitaine... Jamais, dans ma longue carrière, je n'ai vu si beau et si plantureux défilé de fesses nues !... Ah ! jouissons, mes belles... que notre foutre inonde les grottes de l'amour et que nos membres nagent dans une mer de délices !...

Ah ! mesdames, faisait Maurice, tant de charmes en vérité, me rendent perplexe... Vos seins, vos cuisses, vos fesses sont d'un dessin si parfait ; il y a tant d'exquises promesses dans le sourire de vos bouches, tant d'ardeurs

au fond de vos prunelles que je ne sais vraiment pas celle de vous deux qui mérite le plus de voluptés...

— Flatteur ! dit Suzanne !...

— Que non pas !... Et pour vous prouver que je dis vrai, laissez-moi promener mes lèvres par votre corps chéri !...

— Oh ! le vilain ! fit Fernande ; il m'abandonne !...

— Qu'importe ! s'écria le capitaine, ne suis-je pas là pour le remplacer ?...

Sur le sofa, Maurice avait porté Mme de Bréval, laquelle, nonchalamment étendue, laissait le galant sergent-major la peloter partout...

Avec un art et une science véritables, Maurice avait commencé par lui baiser les yeux, les lèvres ; puis, lentement, il descendait sur les mamelles gonflées, passait au ventre, du ventre aux cuisses ; et Mme de Bréval, très en chaleur, amusée de ce badinage, s'étant retournée, le galant zouave posta ses lèvres sur les grosses fesses épanouies, sur le dos blanc, poli et dur comme un beau marbre...

Alors Suzanne lui saisit le membre et l'embrasse voluptueusement ; sa main le décalottait jusqu'à sa base, s'amusant des érections subites de ce beau gland satiné qui surgissait comme le diable de sa boîte...

Puis elle s'assit sur les genoux du zouave qui, brutalement, lui fourra son dard dans la fente des fesses...

— Oh ! fit Mme de Bréval, vous aimez cela, vous aussi ?...

— J'adore tout ce qui se rattache à la volupté !...

— N'est-ce pas que cela produit une sensation délicieuse ?...

— C'est vrai...

— Surtout quand un charitable doigt agite le petit trou du ventre !...

— Jouissons, voulez-vous ?...

— Méchant !... Non, ne m'enfoncez pas encore cela dans la matrice, ajouta-t-elle en voyant que le jeune homme s'apprêtait à la baiser ?... L'autre trou est bien plus étroit, vous jouirez mieux...

Elle s'étendit tout de son long sur le sofa...

Et, à crochets, la tête tournée vers sa tête, elle vint se poser au-dessus de lui, dans la position d'une femme qui satisfait un besoin naturel...

Et, passant ses deux mains sous ses cuisses, Suzanne s'introduisit le dard dans le derrière...

— Dites donc, fit de Rieuse, vous êtes excessivement pressés, savez-vous... N'oublions pas nos conventions, n'est-ce pas ?... Nous devons jouir, ensemble...

— Fernande, ma belle Fernande, dit le sergent-major en tendant les bras vers la jeune femme... Venez, que je puisse embrasser votre joli con rose...

— Mais vous ne pourrez pas me faire minette en ce moment, répliqua Mme de Rieuse ; n'avez-vous pas déjà votre dard dans le derrière de ma cousine ?...

— Qu'est-ce que cela fait, expliqua cette dernière qui, impatiente, commençait déjà à manœuvrer...

— Allons, Fernande, posez votre con sur les lèvres de Maurice, fit de Rieuse, très ennuyé de ces discussions...

Fernande obéit et vint se mettre à cheval sur les lèvres de Maurice...

De Rieuse la saisit par derrière et lui introduisit son dard dans le temple jaune...

Bientôt nos quatre personnages ressentirent les premiers effets de la plus folle jouissance...

— Oh ! je jouis ! s'écria Fernande, dont les mouvements désordonnés ne laissaient aucun doute sur cette affirmation...

— Un moment, dit de Rieuse, qui lui retira son membre du derrière... changeons, s'il vous plaît ; mon cher Maurice, viens prendre ma place ; je t'assure qu'elle est fort tiède...

— Vous trouverez la mienne brûlante, capitaine, répondit le zouave...

Et on effectua le changement...

— Comme cela, personne n'est jaloux, remarqua de Rieuse, lorsqu'ils eurent terminé leur amoureux travail...

Pendant un certain temps, bien nécessaire à nos personnages pour recouvrer toutes leurs forces et toutes leurs ardeurs le capitaine entretint ses

compagnons de ses joyeuses et inénarrables aventures... Ayant beaucoup vu, il connaissait beaucoup. Aussi expliquait-il à ses auditeurs les voluptés inconnues de certaines poses dont on pourrait faire l'essai...

Mme de Bréval et sa cousine étaient toutes disposées aux cochonneries les plus effroyablement lubriques...

Et comme Maurice déclarait que deux ou trois jours auparavant, sa Maltaise l'avait sucé, Fernande lui fit de doux reproches et assura que la Maltaise ne connaissait point toutes les ressources de l'Amour...

— Ah ! elle vous a sucé ! s'écria-t-elle... Et bien ! nous allons voir qui de nous deux suce le mieux...

— C'est du salpêtre qu'elle doit avoir dans les veines, fit le capitaine de son air bonasse... Je ne m'oppose pas à ce que tu sucas la queue de notre cher Maurice, mais je voudrais bien ne pas te voir oublier aussi facilement les conventions que nous avons adoptées... Si l'un de vous connaît des positions plus agréables que les miennes, je suis tout prêt à l'entendre ; sinon laissez-moi faire...

— C'est cela, fit Mme de Bréval, soyez le régisseur de nos communs plaisirs !...

— Et donc, ma mignonne, reprit de Rieuse en s'adressant à sa femme, mets-toi à quatre pattes sur le sofa... C'est cela... Maurice, debout, devant toi, a le membre précisément à la hauteur de ta bouche... Tu pourras donc le sucer tout à l'aise et lui chatouiller les testicules comme tu voudras... Tant qu'à moi, comme tu me présentes tes jolies fesses, ce serait vraiment absurde de n'en point profiter pour te prendre ainsi... Maintenant, ma chère Suzanne, laissez-moi vous saisir par la croupe et vous enlever...

— Que voulez-vous faire ?

— Vous allez voir...

— Oh ! j'ai confiance en votre savoir !...

— Passez les cuisses autour du cou de Maurice et poussez du ventre jusqu'à ce que votre con soit posé sur ses lèvres... Là... Eh ! bien, n'allons-nous pas jouir excellemment de cette façon ?...

Aucun ne crut en effet devoir se plaindre ; car la bizarrerie des postures enseignées par de Rieuse livrait aux intéressés trop de charmes pour qu'ils

puissent se montrer mécontents...

— Mon Dieu ! que c'est donc bon !... fit Mme de Bréval lorsqu'elle eut humecté la langue de Maurice : il n'y a que de Rieuse pour inventer de pareilles choses !...

— Ce n'est pas tout, encore, prononça le capitaine... Je sais beaucoup mieux que cela, en vérité... Cependant, je crois que quelques instants de repos ne seraient pas inutiles... Fernande en profitera pour me révéler ce qu'elle pouvait bien aller faire, chaque jour, il y a deux mois de cela, en certain bain maure du haut de la casbah...

— Vous dites ? interrogea Mme de Rieuse en rougissant...

— Ne faites point l'ignorante, ajouta le capitaine... Je précise : le bain en question se trouve placé immédiatement au bas de la rampe des zouaves...

— Comment savez-vous que j'allais là ?...

— Je vous y ai vu entrer plusieurs fois, ma mignonne, lorsque je revenais de la Caserne... Certain soir, je découvris dans un tiroir de votre table de nuit une boîte en laque sur le contenu de laquelle je vous prierais de vouloir bien nous renseigner...

— Oui ; que contenait-elle ? interrogea la curieuse Suzanne, flairant quelque anormalité...

Vous voulez le savoir ? demanda Fernande...

— Mais oui...

— Eh bien ! la boîte en laque contenait deux beaux godmichés !...

— Eh ! quoi, cousine, vous vous serviez de cela ?...

— Que voulez-vous ?... Au reste, ce n'est pas à moi qu'il faut en faire le reproche, mais bien plutôt à M. de Rieuse qui me tenait alors dans le plus coupable abandon !...

— Pouah, exclama Mme de Bréval, je n'eusse jamais cru mon cousin capable de pareille chose !... Et vous ne pouviez pas prendre un amant ?...

— J'étais si sotté ! J'avais peur, je l'avoue je ne connaissais pas encore les petits vices de mon mari !...

— Et qu'alliez-vous faire à ce bain maure ?...

— Vous ne devinez pas ?...

— Ma foi ! non !...

— Eh bien ! alors, écoutez-moi...

Et, sans se faire prier davantage, Mme de Rieuse fit les aveux que l'on va lire :

— Je savais, depuis beau temps, l'existence de ce bain maure... Je n'ignorais pas aussi les mœurs particulières de cette maison...

» Un jour, — c'était en plein été, — que, asphyxiée par la température qui nous tombait sur les épaules comme un manteau de plomb, je passais par la rampe des zouaves, allant au-devant de mon mari, j'éprouvai le besoin d'entrer dans ce bain maure... La façade blanche m'attirait... Il me semblait qu'à son abri on y trouvait le calme et le repos...

J'entrai donc... Une affreuse moukère me demanda, dans un mauvais français, si je désirais prendre le bain tel que les Arabes le comprennent ou si je ne venais que pour me plonger dans la piscine...

» J'avais assez entendu M. de Rieuse raconter l'horreur qu'il professait pour les bains à la mauresque et je répondis que je ne venais que pour me baigner...

» L'horrible vieille poussa alors une porte dissimulée par des tentures et je pénétrai dans une vaste salle circulaire, sans fenêtre, le jour provenant du plafond de verre où le soleil, dardant ses rayons enflammés apportait dans cette salle une intolérable chaleur...

» Sur des sofas, fumant nonchalamment leurs longues pipes, de riches Arabes étaient étendus, devisant à voix basse, ou lisant, — chose qui me parut digne d'être remarquée — des journaux français...

» Ces Arabes me regardèrent, souriants, mais quoiqu'ils inclinassent la tête en signe de respect, pas un d'eux ne se leva à mon entrée...

» Ma compagne me conduisit vers une autre petite salle, non peuplée, celle-là et bientôt elle poussait la porte du vaste hall où se trouvait la piscine...

» Je compris alors que les Arabes étaient les époux ou les amants des femmes que j'avais devant moi...

» Une dizaine de mauresques, complètement nues, étaient là, en cercle, et le sujet de leur conversation devait être, sans doute, fort intéressant, car

elles ne se gênaient nullement pour rire aux éclats lorsque l'une d'elles avait lâché quelque drolatique saillie...

» Dans la piscine, d'autres femmes s'ébattaient, complètement nues aussi, et je ne pus m'empêcher d'admirer la perfection des formes de quelques-unes d'entre elles...

» Cependant, la plupart était de bedonnantes fatmas, aux fesses et aux mamelles incroyablement grasses et mon étonnement s'augmenta lorsque je pus me rendre compte de l'extraordinaire largeur de leurs vagins, dépourvus de poils...

» D'autres, étendues sur des coussins, livraient leurs ventres à leurs femmes et se laissaient épiler...

» Singulière coutume, en vérité, qui dénature ainsi ce que la femme a de plus absolument charmant...

» J'avoue que j'étais quelque peu déconcertée, d'autant plus qu'à mon entrée toutes ces femmes me dévisagèrent...

» Mais elles souriaient, très gracieuses, ma foi ! et, comme leurs maris, elles inclinaient la tête en signe de bienvenue...

» Puis elles reprirent leurs occupations respectives et ne parurent plus s'occuper de moi...

» Allais-je me mettre nue, moi aussi, devant ces inconnues...

» Et pourquoi pas ?...

» Je n'en voyais pas une, autour de moi, qui pût lutter de beauté avec votre Fernande...

» Et j'étais intérieurement très flattée de pouvoir exhiber mes charmes et de prouver ainsi à ces infidèles que les Françaises n'ont jamais rien eu à leur envier...

» Je me déshabillai donc...

» Mais au moment où j'allais retirer ma chemise, je vis, de nouveau, tous les regards dirigés vers moi...

» Je compris qu'on s'intéressait à moi et que l'on attendait avec impatience l'instant où l'on pourrait faire quelques comparaisons...

» Sans hésiter, je retirai le dernier voile et, feignant d'arranger soigneusement mes vêtements sur les amoncellements de coussins, je me tournais et me retournais, donnant tout le temps à mes curieuses compagnes d'examiner mon devant et mon derrière...

» Puis, je me plongeai dans la piscine et, de nouveau, les regards cessèrent de se poser sur moi...

» J'avais de l'eau jusqu'à mi-ventre, et mon buste émergeait complètement...

» Cette eau fraîche, parfumée, avait des caresses très douces...

» Des chaleurs, cependant, me prenaient sous les fesses...

» Cette atmosphère saturée d'odeurs de femmes produisait son effet sur mon tempérament fougueux...

» J'avais envie de jouir...

» Soudain, je sentis entre mes cuisses s'introduire quelque chose...

» Étonnée de ce chatouillement, je me retournai et me trouvai en face d'une charmante jeune femme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, laquelle était bien le plus beau type que j'ai vu de la race espagnole...

» Elle me souriait doucement, entrouvrant le rouge écriin de sa bouche mignonne...

» — Vous êtes bien belle, madame, me dit-elle avec un accent étranger très prononcé...

» — Vous trouvez, lui répondis-je... Vous êtes vraiment trop indulgente...

» — Non, madame... Vous êtes la perfection et la grâce mêmes... Aussi n'ai-je pu résister au plaisir de vous toucher dans certain petit endroit que vous me montriez, à votre insu... Combien j'aimerais à y poser mes lèvres !...

» — Vraiment ! fis-je, mais ne vous gênez pas... Loin de m'offenser vous me procurerez, au contraire, un sensible plaisir...

» La belle Espagnole ne se le fit point répéter et, s'étant baissée, je crus devoir en faire autant, et bientôt je sentis ses lèvres brûlantes baiser avec ardeur mon joli petit con...

» — Avec quoi vous parfumez-vous donc cet endroit ? me demanda-t-elle naïvement... Votre trou est un vrai paradis !...

» Nous sortîmes de l'eau et la brune fille m'essuya, en promenant plutôt ses mains que le linge fin sur toutes les parties de mon corps nu...

» Je pus alors l'admirer tout à mon aise...

» Mira — c'est ainsi qu'elle se nommait, — était d'une beauté supérieure à la mienne ; ses traits étaient d'une régularité parfaite et je renonce à vous donner une idée quelconque de ses longs yeux où dormait languissamment une chaude flamme ainsi que de sa bouche divine, unique, si petite qu'on ne pouvait se lasser de la contempler...

» Son corps était un peu grêle, mais d'une délicatesse exquise, et ses jolis seins, ronds comme une orange, et très petits, pointaient gentiment, semblables à ceux des statues...

» Le capitaine eût été déçu s'il eût cru rencontrer en Mira l'idéal cherché...

» Mira avait de petites fesses ; elles tenaient tout entières dans mes mains ; mais jamais je n'ai rien senti de plus absolument dur et de plus ferme...

» Elle avait le corps tout rose...

» On eût juré quelque pastel de Boucher descendu de son cadre...

» Je lui fis part de mes impressions et, toutes deux enfoncées dans les moelleux coussins, je ne lui cachai pas mon étonnement de la trouver disposée aux amours contre nature...

» Alors, elle me fit un navrant tableau de son existence...

» Ses parents, pauvres émigrés espagnols, ne l'avaient guère rendue heureuse...

» Lorsqu'ils vinrent en Algérie, ils possédaient quelques petites choses et purent attendre l'emploi qu'ils étaient venus solliciter...

» Mais le père fit de mauvaises connaissances, s'adonna à l'alcool, à l'absinthe, si bien qu'il se fit remercier et que la famille se trouva bientôt plongée dans la plus noire misère...

» Dès que le père avait gagné quelques malheureux sous, il les buvait, en compagnie de sa femme, et, lorsqu'ils étaient saouls tous deux de misère et d'absinthe ils oubliaient la présence de la petite Mira et se livraient, devant elle, à de bestiales passions...

» De bonne heure, Mira n'eût plus rien à apprendre des accouplements sexuels...

» Un jour qu'elle revenait de la fontaine, un riche Arabe s'arrêta, la contemplant...

» Il suivit l'enfant, la vit entrer dans la plus misérable maison de la rue et, s'étant informé, apprit bientôt le dénuement absolu où se trouvaient les parents de cette charmante enfant...

» L'Arabe s'aboucha avec le père, offrant d'acheter Mira et de lui faire une enviable situation...

» L'Espagnol résistait... C'était sa chair, son sang qu'on allait lui arracher là... Mais il finit par céder et, contre mille douros, il consentit à se séparer de sa fille...

» Mira ne fut pas très précisément heureuse, quoiqu'on la considérât comme la favorite du maître...

» Mais c'étaient précisément les faveurs dont elle était comblée qui faisaient l'objet de son malheur...

» Son existence s'écoulait entre les murs dorés du Gynécée ; mais, pour dorés qu'ils fussent, ces murs n'en étaient pas moins ceux d'une prison...

» C'est à peine si, à de rares, très rares intervalles, on lui permettait de sortir...

» Mais elle était religieusement suivie par deux serviteurs qui ne la quittaient pas plus que son ombre...

» Et ces promenades étaient de vrais supplices, car elle devait surveiller ses moindres gestes et jusqu'à ses regards, si elle ne voulait point, à la rentrée, subir les reproches et la colère du maître qui, parfois, injuste et lâche, dans son aveugle et folle jalousie, descendait jusqu'à la menacer des plus terribles supplices...

» Ses souffrances ne s'arrêtaient pas là...

» Il en était d'autres, toutes physiques...

» Le maître avait le membre extraordinairement gros, — comme presque tous les Arabes, au reste — et lorsqu'il voulait profiter des faveurs qu'on n'avait pas le droit de lui refuser, la pauvre Mira sentait littéralement son ventre se déchirer ; mais, sans s'occuper du sang qu'il faisait jaillir à chaque coup de son membre, l'Arabe poursuivait son œuvre implacable, ne s'arrêtant que lorsque son but était enfin atteint...

» — Je n'ai jamais vu que cet homme, me disait Mira ; et je vous assure que je m'en serais bien passée... Mais ceci ne vous explique pas comment j'ai insensiblement été amené à préférer les caresses de mes semblables à celles des hommes... Hélas ! c'était inévitable et les lois et coutumes arabes en sont seules cause... La polygamie étant permise, et les femmes du maître étant soigneusement séquestrées, ce maître, quel qu'il soit, ne peut naturellement arriver à satisfaire ses femmes... Et, lorsqu'il possède une favorite, lorsqu'il s'est attaché à elle, ces dernières sont désormais vouées à l'abstinence... que font-elles, durant les longues heures de la journée, couchées sur les divans où elles fument leurs longs narghilés ?...

» Elles cherchent d'abord dans le sommeil des songes heureux et parfois elles les y trouvent...

» Alors, elles se masturbent et comme la salle est commune, elles le font devant leurs compagnes...

Un jour on s'offre de s'aider, les mains s'égarant, les têtes s'affolent et les pauvres femmes s'aiment entr'elles avec une véritable passion...

» Vous voyez bien, madame, me dit Mira, combien ce concours de circonstances devait m'être fatal...

» — Fatal, et pourquoi ? lui demandai-je...

» Elle ne me répondit qu'en me baisant les seins, et en promenant sa langue sur les boutons dressés...

» — Finissez, lui disais-je ; ces femmes pourraient nous voir et je ne veux pas être ridicule...

» — Rassurez-vous, me dit Mira, elles ne viennent guère au bain que pour s'affranchir de la lourde surveillance qui pèse sur elles, comme je le fais moi-même, au reste... Elles ne s'inquiéteront guère de ce que nous

pourrons faire et, en admettant qu'elles prennent de l'attention pour nous, je doute qu'elles ne trouvent la chose toute naturelle... Laissez moi donc poser mes lèvres sur votre jolie motte, oh ! ma chère dame ; vous me rendrez bien heureuse...

» Elle se glissa entre mes cuisses, me saisit les fesses de ses deux mains et, avant que j'aie pu faire un mouvement pour prévenir son dessein, je sentais sa langue s'enfoncer, brûlante, dans mon trou grand ouvert...

» Dame !... je n'avais jamais rien ressenti de pareil et cela me semblait si bon que je n'avais pas la force de repousser Mira...

» Bientôt, je mouillai abondamment les lèvres de la brune fille, laquelle, plus rose que jamais, le teint animé, les yeux brillants, me regardait avec amour, muette, semblant être en adoration...

» Et elle était si jolie, ainsi, à genoux, la tête inclinée que je compris sans peine le désir violent qu'elle n'osait formuler...

» Je la pris sur mes genoux et la branlai...

» Bientôt, son con fut plein de foutre... Je ne crois pas avoir jamais déchargé si amplement...

» Une heure après nous nous séparions, après qu'elle m'eût fait promettre toutefois, de la venir revoir au bain...

» Je m'étais juré de ne pas tenir ma promesse ; mais, le lendemain j'y fus irrésistiblement entraînée...

» Nous jouîmes ainsi un long mois, Mira et moi...

» Un jour je lui fis part de la nouvelle découverte que j'avais faite...

» M. de Rieuse avait laissé tomber, près de mon lit, en s'habillant, certain matin, un prospectus que j'avais ramassé et qui contenait des instructions très intéressantes pour les pauvres femmes en mal d'amour...

» Il s'agissait de godmichés, vous l'avez deviné...

» — Oh ! me disait Mira, apportez-en, je vous en prie... Le jour où vous satisferez à ce désir, je pourrai alors me dire la plus heureuse des femmes...

» Le soir-même, j'écrivis quelques mots et je les enfermai dans une enveloppe cachetée que je remis à l'ordonnance de mon mari...

» — Mon ami, lui dis-je, voici cent francs que vous remettrez à la personne dont vous voyez l'adresse sur cette enveloppe... En échange de ces cent francs, on vous remettra un petit paquet que vous me rapporterez...

» Une heure après j'avais mes godmichés, deux splendides godmichés imitant, à s'y méprendre, le membre masculin...

» Quelle ne fût pas la joie de Mira lorsque, le lendemain, je lui apportai triomphalement mon emplette...

» Et vous raconter la stupéfaction des mauresques lorsqu'elles nous virent la chose au bas du ventre !...

» Les pauvres femmes n'étaient guère au courant des nouvelles inventions et Mira eût beaucoup de peine à leur en faire comprendre l'ingénieux mécanisme...

» Certes, l'illusion est parfaite et la femme qui se sert de ces joujoux voluptueux peut facilement se croire pénétrée par un membre palpitant... Mira me déclarait n'avoir jamais été aussi heureuse... Elle jouissait follement, abandonnant les plus intimes parties de son joli corps nu à mes amoureuses caresses...

» Je ne sais vraiment quand et comment ces voluptés eussent pu avoir une fin si une rencontre inattendue que je fis n'était venue me renseigner d'une façon complète sur la honteuse exploitation dont le bain était l'objet...

» Certain soir que j'en sortais, je me trouvai en présence de Mme Montigny, la jolie femme du commandant, laquelle, comme vous le savez, passe pour coucher plus souvent avec sa bonne qu'avec son mari...

» — Bon Dieu ! ma chère, s'écria-t-elle lorsqu'elle fût arrivée près de moi... Vous entrez là, vous aussi, mais c'est affreux ! Que je suis heureuse de vous avoir rencontrée... je vais pouvoir vous dessiller les yeux et vous montrer sous son véritable aspect la maison que vous fréquentez...

» — Qu'a-t-elle donc d'extraordinaire ? interrogeai-je avec un aplomb superbe...

» — Vous êtes trop intelligente et vous savez trop bien voir pour ne pas être au courant des habitudes et des besoins de la généralité des mauresques de marque, me répondit Mme de Montigny... Mais ce que vous ne pouvez

savoir c'est que depuis cinq ans le bain appartient à un européen qui a songé à en tirer le parti le plus lucratif...

» — Et comment cela ? fis-je...

» — Oh ! c'est bien simple, poursuivit Mme Montigny... Vous connaissez la salle où les femmes prennent leurs bains, complètement nues, suivant les usages du pays... Elles sont entr'elles ; elles ont l'habitude de se voir presque chaque jour et leur pudeur n'a pas à s'effaroucher de cette nudité... Je crois qu'il en serait autrement si elles pouvaient, comme moi, se rendre compte de l'exploitation dont elles sont les objets à leur insu... Tout autour de la salle de bains sont percés, dans la muraille, de petits trous où de vieux messieurs viennent appliquer les yeux... Ah ! ma chère Fernande, vous ne vous doutiez peut-être point qu'à cette heure tout ce qu'Alger compte de vieux voluptueux a pu contempler vos charmes les plus secrets...

» Naturellement, je ne retournai plus au bain...

» Cette confiance m'avait singulièrement refroidie, comme vous devez bien le penser, et, honteuse de m'être laissée prendre à un aussi pitoyable piège, craignant de rencontrer, par les rues de la ville, quelque vieillard qui me connût trop bien, je demurai confinée chez moi jusqu'au moment où Maurice m'apparut et où mon pauvre cœur se mit à battre bien fort...

» Vous le voyez, mon cher Maurice, termine Fernande, nous étions faits pour nous comprendre...

» Vous aussi vous aviez soulevé le voile de voluptés bizarres et je venais moi-même d'examiner dans ses détails ce qu'il pouvait dévoiler aux regards des profanes...

» Et nous nous sommes aimés et nous nous aimerons encore longtemps, je veux l'espérer ».

— En famille, ajouta le capitaine avec son large rire de bon diable qui ne connaît point la tristesse...

— Je vous fais mes compliments, cousine, dit Mme de Bréval avec un sourire... Vous êtes vraiment femme de bon goût et je demeure convaincue que cette petite Mira devait être une bien voluptueuse maîtresse... Je vous

avouerais que je ne suis point ennemie de ces amours-là... J'ai eu souventes fois l'occasion de m'y livrer et jamais je n'ai eu la force de repousser la tentation... Ainsi, en ce moment, c'est incroyable comme la vue de votre corps nu me donne des idées coupables... Oh ! si vous aviez encore ses godmichés, je serais heureuse de vous sentir tressaillir entre mes bras...

Les godmichés existent encore, dit le capitaine, en bon ordonnateur de vos plaisirs, j'ai eu la précaution de les monter dans cette salle, et les voici, ajouta-t-il en tirant d'un petit meuble de Boule deux exemplaires de cette extraordinaire et bien moderne invention... [1]

Mme de Bréval s'en empara avec une joie toute démonstrative...

Elle s'en attacha un au bas de son ventre satiné et écartant les cuisses, pelotant les testicules arrondis et fermes, elle fit semblant de branler son membre factice, poussant de petits cris, les yeux en extase toute rose...

Les trois compagnons s'amusèrent beaucoup de cette grotesque simulation et comme Suzanne, s'excitant à vue d'œil, s'approchait déjà de sa cousine, M. de Rieuse déclara qu'il valait mieux faire honneur au souper et qu'on serait ensuite plus en état de poursuivre les aventures de cette inoubliable nuitée...

On se mit donc à table et l'on but joyeusement des vins généreux...

Une heure après les quatre amis étaient aussi violemment aiguillonnés par le démon de la chair que s'ils n'eussent pas déjà sacrifié sur les autels de l'Amour...

— Allons, Fernande, mettez votre godmiché, dit Maurice à la jeune femme... Vous voyez bien que votre excellent mari nous prépare quelque surprise...

— Attendez, fit de Rieuse : vous allez voir un peu si j'ai quelque génie !... Mais que Fernande se prive du plaisir de se servir, quant à présent, du godmiché... Nous n'en avons que faire pour l'instant...

Il fit placer Fernande sur le dos, la tête haute, reposant sur des coussins, lui disant de tenir, avec ses deux mains, ses seins opulents collés l'un contre l'autre... Maurice se mit à cheval sur la figure de la jeune et jolie femme et lui glissa son membre entre les tétons... Mme de Rieuse avait alors tout le loisir de lui embrasser les fesses, ce qu'elle fit avec une véritable ardeur,

glissant sa langue effilée et dure jusque sur le trou du cul du jeune homme...

Quant à Mme de Bréval, elle vint se placer, armée de son godmiché, entre les cuisses de sa cousine, laquelle lui passa ses deux belles colonnes sur les épaules... Suzanne fit alors pénétrer son instrument dans les profondeurs du joli con de Mme de Rieuse, tandis que le mari de celle-ci, toujours amateur de belles fesses, et tendrement sollicité par la voluptueuse exposition de ces dernières, glissait son membre dans le derrière de la jeune femme et se préparait à jouir ainsi le plus agréablement...

Pendant longtemps, ils demeurèrent ainsi, retardant le moment béni...

Mais de Rieuse fut d'avis qu'on changeât de place ; et Maurice ayant satisfait à son désir, il proposa, quelques instants après, de trouver la jouissance dans d'autres postures... Ses compagnons ne manifestèrent en aucune façon l'ennui qu'ils auraient pu concevoir de ces successifs changements et se préparèrent de la meilleure grâce à cette nouvelle initiation...

— Il y a déjà beau temps que je n'ai point visité les appartements ordinaires de ma femme, dit de Rieuse ; le moment me semble choisi, pour y effectuer une courte apparition... Ma chère Fernande n'a qu'à se retourner... J'aime mieux la contempler sur cette face, vous le savez...

Mme de Rieuse ne se fit pas prier et, s'étant retournée, elle présenta son joli derrière, écartant largement les cuisses... Alors, le capitaine s'attacha le godmiché en sens inverse, en fixant la base dans la fente de ses propres fesses... Ayant introduit son dard dans le con de sa femme, il invita Suzanne à se fourrer le godmiché qu'il s'était attaché aux fesses dans le trou divin de son con...

Mme de Bréval, toute rieuse, se rendit à ce désir et Maurice s'empressa de venir boucher le seul trou qui lui restât de libre...

Ces postures nouvelles et si curieuses obtinrent un plein succès, par cela même que les mouvements et les manœuvres passionnées de chacun de nos personnages contribuaient à augmenter la jouissance des autres...

Quelque peu fatigués, ils demeuraient étendus sur les sofas, les yeux clos, les lèvres muettes... Les deux hommes ne bandaient plus ; quant aux deux femmes, leurs natures ardentes les incitaient à poursuivre leurs

voluptueuses occupations... Couchées l'une sur l'autre, elles se baisaient passionnément à pleine bouche, leurs seins s'écrasaient dans des pressions folles, et leurs cuisses se liaient...

Mais bientôt elles en furent réduites à la même lassitude que subissaient les deux hommes...

De Rieuse proposa de coucher tous les quatre dans le même lit...

On acclama cette proposition du capitaine. Et, le lendemain étant un Dimanche, le sergent-major crut devoir rester à la villa...

\*  
\*\*

Huit jours se passèrent ainsi... Le sergent-major avait demandé et obtenu du colonel une permission d'un mois qu'il avait déclaré vouloir passer à Alger...

Cette existence jouisseuse avait quelque peu contribué à diminuer les qualités intellectuelles du jeune homme...

Il ne devinait point ce qui se passait autour de lui ; il ne voyait pas les sourires de ses confrères ; il n'entendait point leurs chuchotements, lorsqu'au milieu de quelque partie de manille, le soir, aux *Trois Avenues*, il se levait, saisissait son sabre, s'excusant de ne pouvoir demeurer plus longtemps...

D'abord, on avait cru à quelque exigeante maîtresse...

Maurice avait toujours été quelque peu surnois et ce n'est pas à lui qu'on pouvait reprocher un excès de confiance...

Il avait une maîtresse, c'était évident...

Mais quelle pouvait-elle être ?...

Une grande dame, sans doute, car si c'eût été une vulgaire coquine, le sergent major n'eût pas eu, à l'égard de ses confrères, le même sujet de discrétion !...

On avait remarqué que le jeune homme maigrissait, devenait blême, les yeux cernés de bistre...

Et les commentaires d'aller leur train...

— Certes ! il devait lui en falloir à cette bougresse !...

— Ce type-là s'éreintait !...

— Sûr, s'il continuait ainsi, on ne lui en donnait pas pour deux mois !...

— N'importe ! Il avait de la chance !...

Foutre ! il le gagnait bien assez !...

— Toujours pourri de *pognon*, l'animal !...

Et, de fait, Maurice avait toujours les poches pleines d'argent...

Il recevait de tous les côtés...

Habitué, depuis beau temps, à ces amoureuses aumônes, Maurice ne savait point refuser les différents cadeaux de Suzanne et de Fernande... Des bagues ? Il en avait à tous les doigts... Et il les portait toutes, très fier d'épater ses condisciples ne réfléchissant point que cet étalage de richesses le déconsidérerait dans l'esprit de ses meilleurs amis...

Au fond, on le jalousait ferme et le grand Chauchard, le chef de la 3e du 2, la plus belle barde du régiment, avait résolu de trouver la solution de cette vivante énigme...

À cet effet il avait adroitement interrogé le fourrier et les scribes de Maurice...

Parfois, ce dernier rentrait à des heures impossibles et, à peine en sa chambre, se flanquait tout habillé sur son lit, après avoir pris la précaution de placer en permanence un planton le devant avertir de l'arrivée des officiers...

Aussitôt ceux-ci partis, il se recouchait et roupillait jusqu'au soir ; on ne le voyait plus à la cantine où il ne prenait plus ses repas... Du bureau, il n'en avait cure... Il eût certes été bien incapable de donner des renseignements, de quelque nature qu'ils fussent, sur la comptabilité qu'il était chargé de surveiller... Mais le fourrier ne s'en plaignait pas... Un jour, Maurice se ferait sûrement pincer à découcher... C'était même extraordinaire qu'il ne l'eût pas déjà été... Et alors, comme son livret matricule était déjà agrémenté de punitions à ce sujet, il serait démoli et le fourrier prendrait sa place... Il était sûr du capitaine, un bon bougre pas fier qui se foutait du tiers comme du quart et qui, lui aussi, se détachait complètement des intérêts de la compagnie...

En attendant, on était franchement heureux au bureau de la 4e du 2...  
Jamais personne sur le dos... On travaillait juste ce qu'il fallait pour ne pas  
donner l'éveil et ne point faire réprimander le capitaine sur son manque de  
surveillance...

Chauchard n'apprit rien de plus...

Par exemple, lorsque Maurice demanda et obtint une permission d'un  
mois pour en jouir à Alger, chose qui ne s'était peut-être jamais vue, les  
suppositions prirent un autre chemin, et Chauchard s'étant écrié un jour que  
Maurice devait se faire faire ça par le colon, on rit beaucoup et l'on déclara  
qu'il devait certainement y avoir quelque chose de louche dans tout cela...

Chauchard promit de ne quitter Maurice pas plus que son ombre et  
d'obtenir par la ruse ce que l'amitié et les quolibets les plus audacieux  
n'avaient pu leur apprendre...

Le jour où Maurice quitta la caserne, sa permission en poche, Chauchard,  
en civil, était sur ses traces <sup>[2]</sup>...

À la porte d'Isly, le sergent-major prit un fiacre et se fit conduire à  
Mustapha...

Chauchard, à ce moment, était assez rapproché de son confrère pour  
avoir distinctement entendu cette dernière adresse...

— À Mustapha, se dit-il... Nom de Dieu ! Est-ce que mes soupçons se  
transformeraient en certitude... Cette étrange amitié qui l'unit au capitaine  
de Rieuse... Cette femme qui, m'a-t-on dit, le venait chercher jusqu'au  
Sahel... Ah ! ça... Est-ce que Maurice baiserait la femme et enculerait *le*  
*vieux* ?... Auquel cas, il vaudrait évidemment mieux ne pas être plus  
curieux, car je ne sais trop où la possession d'un pareil secret pourrait  
m'entraîner...

Chauchard retourna à la caserne, fit part à ses camarades de la découverte  
qu'il avait faite...

Mais quelqu'un écoutait à la porte de la chambre du sergent-major...

C'était le brosseur de Chauchard...

Justement étonné par cette mystérieuse entrevue, le zouave avait fait  
mine de sortir mais ne s'était pas éloigné...

C'était un Parisien, affreux voyou de la Vilette, engagé à vingt ans par vanité du costume, et dont les antécédents n'étaient point absolument excellents...

Il entendit toute la conversation des sergents-majors et résolut d'en tirer parti...

\*  
\*\*

C'était donc à la villa de Mustapha, ce paradis bien musulman, comme le disait le capitaine, que le sergent-major devait passer le congé d'un mois que, grâce à M. de Rieuse, le colonel n'avait pas su lui refuser...

Depuis deux jours déjà, Maurice n'avait point quitté un seul instant ses compagnons de plaisirs et de débauches...

Il ne les eût pas quittés pour tout au monde...

Suzanne de Bréval et Mme de Rieuse étaient bien belles ; leurs savants enlacements étaient absolument le dernier cri de la volupté ; leurs formes, enfin, étaient parfaites ; mais malgré tout cela, Maurice éprouvait le besoin de se retremper dans un amour jeune de belle vierge mûre pour les amoureux travaux...

À table, dans le jardin, sous la tonnelle, le sergent-major ne pouvait se lasser de contempler Gabrielle, la nièce de Mme de Bréval...

Dix-huit ans à peine...

Et jolie ! oh ! jolie !...

Et le petit frison qui descendait de sa chevelure jusqu'entre ses deux yeux songeurs avait quelque chose d'agaçant, de solliciteur...

Grande, Gabrielle avait la taille d'une sveltesse incroyable ; et quand, avec un sourire câlin les deux mains campées autour de cette taille, elle déclarait qu'elle ne servait pas et qu'elle était très à l'aise dans son corset, ses hanches surgissaient, magnifiques, larges, indices d'un joli fessier bien développé...

De son côté, Gabrielle ne demeurerait point insensible aux œillades enflammées du sergent-major...

Elle devinait que cet homme avait couché avec sa tante ainsi qu'avec Mme de Rieuse...

Un soir, elle avait surpris le sergent-major et les deux femmes, dans le plus galant tête-à-tête...

Maurice était assis dans une causeuse, et, pendant que Fernande, seins au vent, lui embrassait les yeux, Mme de Bréval, à genoux devant le jeune homme, lui branlait le membre en se mettant le gland dans sa bouche...

Gabrielle n'ignorait donc rien...

Et elle se désespérait, la mignonne, de ne pouvoir prendre part à ces voluptueux ébats...

Elle n'en continuait pas moins de sourire au jeune homme, l'enveloppant de regards passionnés où elle mettait tout ce qu'il y avait de violents désirs au fond de son pauvre cœur ulcéré...

Maurice n'osait faire part de sa découverte à ses deux amantes...

Il redoutait la jalousie de ces dernières, seul sentiment qui aurait pu les pousser à éloigner Gabrielle de leurs ébats...

Mais le jeune homme se promettait bien de les tromper toutes deux quand l'occasion s'en présenterait...

Cette occasion lui fut offerte certain soir que, prétextant un malaise soudain, il était demeuré dans la salle à manger, tandis que les deux dames, en compagnie de Rieuse, allaient prendre l'air du soir sous la tonnelle...

Gabrielle avait quitté la table quelques instants auparavant...

Où était-elle allée ?...

Maurice chercha par les appartements et il venait de prendre la résolution de monter à la chambre de la jeune fille, lorsque celle-ci parut soudain, plus jolie que jamais, et toute rougissante de bonheur en se voyant enfin seule avec celui qu'elle désirait avec tant d'ardeur...

Ils ne se dirent pas un mot, et pourtant ils se comprirent...

Leurs lèvres se rencontrèrent, humides, et Maurice sentait tout son être tressaillir au contact béni de ses lèvres fraîches et douces...

Elle lui glissait sa langue et il la lui suçait voluptueusement...

Puis il la colla contre son ventre, passant ses deux bras autour des fesses de la jeune fille qu'il sentait vibrer, toute émue...

— Je t'aime, fit-il... Veux-tu ?...

Elle ne répondit pas...

Alors il souleva ses jupes et lui mit la main sur le ventre...

Elle brûlait...

Il la saisit dans ses bras et, affolé, la transporta dans sa chambre...

Le lit n'avait pas été défait...

Il jeta l'édredon à terre, revint à Gabrielle qu'il se mit à déshabiller ; ses mains tremblaient, agitées nerveusement par une intense émotion...

— Voyons, ma chère âme, dit-il en voyant que la jeune fille mettait une certaine obstination à ne pas lui laisser retirer sa chemise... Ne craignez pas de me dévoiler vos charmes... Ce n'est pas la première fois que je verrai une femme toute nue...

Enfin, elle se la laissa retirer et elle jaillit, dans sa splendide nudité de vierge aux contours fermes...

Il me faudrait accorder quelque luth harmonieux, vierge de toute souillure, pour chanter les splendeurs de ce beau corps !...

Mais les vers les plus caressés, les expressions les plus voluptueuses seraient insuffisants à vanter les richesses de cette belle fille énamourée mais encore timide, de cette timidité des pucelles, profondément hypocrite qui sollicite et se révolte...

Oh ! ses deux jolies pommes d'amour !...

Elle était d'une beauté un peu mièvre mais délicieuse...

Et quoi de plus échauffant, pour un blasé habitué depuis beau temps aux conquêtes faciles, que la charmante lutte de cette pudeur sacrifiée vaincue ?...

Quoi de plus excitant que ces mots échappés aux lèvres frémissantes :... « Ne me touchez pas là ! » ou bien : « Retirez votre main, vous me chatouillez ? » Quoi de plus irritant que ces cuisses qui se serrent inconsciemment l'une contre l'autre, défendant le mignon temple des voluptés, tout en brûlant secrètement de s'ouvrir, très larges, comme les

colonnes de quelque palais mystérieux laissant passer le pèlerin voyageur ?...

Maurice avait l'âme inondée de joie...

Enfin ! il éprouvait une sensation nouvelle !...

Et il se sentait tout disposé aux voluptés les plus extraordinaires...

Je t'aime, je t'adore, disait-il... Chère Gaby, combien tu es belle... mais tes cuisses... oh ! ouvre les... Laisse mes mains errer sur ta jolie fente rose...

— Non, faisait-elle... Si on venait...

— Les femmes ont toujours peur qu'on vienne, se dit Maurice...

Et tout haut, il ajouta...

— On ne viendra pas... Et, puis, quand même... Tu es là, toute nue, entre mes bras... Qui donc aurait la puissance de t'en arracher ?...

Gabrielle s'enhardissait et ses cuisses se desserraient...

Maurice avait enfoui un doigt dans le con de la mignonne et la branlait doucement...

De son autre main, il lui tâtait les fesses, excitant le petit trou du cul...

Mais tout à coup, Gaby se prit à soupirer bien fort...

— Oh !... oh !... fit-elle...

— Tu jouis ?...

— Oui, fit-elle...

— Oh ! mon amour... laisse-moi te sucer le clitoris... Il est si mignon, si raide !...

Il lui fit minette et bientôt ses lèvres quittaient le rouge clitoris pour venir recueillir un peu plus bas l'aumône de la volupté...

Mais cette première décharge n'avait nullement fatigué la jeune fille qui, très en chaleur et très excitée par l'énergique pelotage auquel se livrait le sergent-major, avait sorti la queue du pantalon de ce dernier et s'en promenait le gland sur la motte brûlante...

Maurice tenta de l'y enfoncer...

— Non, fit-elle : vous n'auriez qu'à me faire un enfant...

— Mais, folle ! répliqua-t-il, je me retirerai de ton con au moment psychologique !...

— Non, insista-t-elle... Je vais me branler la motte avec le bout de votre queue... Mais je ne veux pas l'enfoncer...

— Maurice poussa un profond soupir et fut obligé d'en passer par où elle voulait ; les brutalités et les violences lui répugnaient...

Ils allaient jouir tous deux lorsqu'on entendit au dehors un bruit de voix...

— Mon Dieu ! s'écria Gaby, c'est la voix de ma tante !... Oh ! laissez-moi, Maurice...

— Sacredieu ! jura celui-ci, pourvu qu'elle n'ait point l'idée de venir par ici !...

On frappait à la porte...

Le sergent-major avait oublié, dans sa précipitation de mettre le verrou et Mme de Bréval suivie de sa cousine entrèrent dans la chambre, étonnées de n'avoir reçu aucune réponse...

— Pincés ! s'écria Suzanne !...,

— Ce n'est pas un homme, déclara Fernande, c'est un volcan qui jette sa lave !...

— Mesdames, balbutia Maurice, très embêté...

— Oh ! ma tante, ma tante ! s'écria Gaby, à genoux, en tendant vers cette dernière des bras suppliants...

— Inutile de me demander un pardon que je n'ai pas le droit de te refuser, répliqua Mme de Bréval, je comprends que ton petit con devait bien souffrir de l'isolement où je le tenais...

— Est-elle jolie ! faisait Mme de Rieuse en relevant la jeune fille qu'elle pressait tendrement dans ses bras...

— Maurice aura sans doute facilement triomphé de tes dernières hésitations... reprit Mme de Bréval... Je ne lui en veux pas, car nous avons justement l'intention de te faire dépuceler par lui...

— Bonne, chère tante !... s'écria Gaby, rouge de plaisir ; vraiment, tu avais songé à moi ?...

— Mais bien sûr ; n’entendais-je pas vos soupirs à tous deux ? n’ai-je pas compris les secrets désirs dont vous étiez animés ?... Mais maintenant, je ne m’oppose plus à vos ébats... Seulement, Maurice aura la soin de nous faire assister à ce dépuçelage...

— Sacré bougre ! s’écria de Rieuse qui, en ce moment, effectuait son entrée, nu comme un ver...

C’est décidément l’homme de toutes les situations !...

Mais je bande furieusement, savez-vous ? Les conversations et les attouchements de ces dames m’ont quelque peu surexcité, je l’avoue, et il me semble qu’une petite partie de jambes en l’air ne serait point mal reçue de tous...

Or çà, déshabillez-vous, mesdames, et mettez-vous dans cet état de nudité dans laquelle nos yeux amoureux aiment à vous contempler...

Durant ce temps, je rendrai tous les services en mon pouvoir à mon ami Maurice... Je tiendrai la chandelle... j’étais né pour cela...

Ah ! petite Gaby que vous êtes jolie !... je n’eusse jamais soupçonné d’aussi jolies petites fesses !...

Et depuis le jour béni où il me fut donné de vous surprendre en compagnie de votre tante, j’avoue que j’ai beaucoup songé à vous !...

Mais Maurice, pendant que les deux dames se mettaient dans un complet état de nudité, avait saisi Gaby à la taille et la portait sur une chaise longue...

Il allait lui enfoncer son dard lorsque Mme de Bréval lui cria de se servir d’un préservatif...

À ce propos, qu’on me permette une courte digression en faveur de l’inventeur de ce petit appareil...

Ne mérite-t-il pas, mieux que tout autre philanthrope, le prix Montyon ?... N’est-il pas le protecteur déclaré des vertus les mieux assises ?... N’est-ce pas grâce aux perfectionnements qu’il ne cesse d’apporter dans la fabrication de ses intéressants joujoux qu’il est permis à la femme aussi bien qu’à l’homme de se livrer sans crainte d’accidents... fâcheux aux plus intimes voluptés ?... Cet homme est bien le plus modeste

bienfaiteur de l'humanité... énamourée, et je ne saurais trop rendre justice à sa philanthropie fin de siècle, la meilleure et la plus utile, à coup sûr...

Mais revenons à nos moutons, ou plutôt à nos jouisseurs, et remarquons, en passant, que Mme de Bréval, qui s'y connaissait, avait fait *revêtir* à Maurice une merveilleuse capote anglaise...

La pauvre Gaby saigna bien quelque peu, mais après quelques nécessaires ablutions, le membre du sergent-major laboura fort galamment son joli petit conin...

— Arrêtons-nous ici !

chanta de Rieuse d'une voix abominablement fausse et puisque les chemins de Cythère ont daigné s'ouvrir sans trop de difficulté, tu voudras bien, mon cher Maurice, ne point précipiter ton amoureux et intéressant voyage... Bordel de Dieu ! qu'elle a le cul dur ! s'interrompit-il en palpant les fesses de Gabrielle... et un trou du cul !... Oh ! mesdames, venez voir, pas l'ombre d'un poil !... En vérité, c'est à tenter le plus saint des saints... Nom de Dieu ! je bande comme un carme...

— Et nous donc ! dirent Suzanne et Fernande...

— Adoncques, fit le joyeux capitaine, laissez-moi prendre mes dispositions de combat...

— Moi je veux baiser Gaby, déclara Maurice...

— C'est entendu, fit de Rieuse... Reste lui donc sur le ventre, mais ne remue pas avant que je donne l'ordre de te mettre en branle...

De Rieuse se glissa, la tête sous les fesses de Gabrielle qu'il embrassait et palpait avec passion...

Son dard se trouvait ainsi placé à un centimètre à peine du trou du cul du sergent-major...

Fernande se l'enfonça dans le derrière, ses belles et dures sphéricités contre celles de Maurice ; Suzanne vint se placer contre sa compagne, ventre contre ventre et, à l'aide d'un godmiché qu'on plaçait dans une inclination nécessaire, elle baisa sa cousine, debout, tandis que celle-ci, la

main sous les testicules du membre factice, branlait le con de la chaude Suzanne...

— Chérie ! murmura le capitaine...

— Que te fait-il donc ? interrogea Suzanne...

— Il... il... comment dirais-je ? Il me lèche le trou du cul... Avec deux doigts, il me l'a écarté et il m'y plonge sa langue que je sens toute tiède !...

— Est-il salaud !...

— Oh !... oh !... faisait Gaby... monsieur, je vous en prie... cessez... J'ai envie de... j'ai... je ne peux pourtant pas... Oh ! qu'il me fait bien... Sainte-Vierge que c'est bon !... Et Maurice, qui m'enfoncé cela au plus profond du conin... Oh ! mon Dieu ! je vais jouir... ne me léchez plus le cul, M. de Rieuse... je vais péter... Oh ! je pète... pardon... je pète... je pète !...

Son petit trou du cul, excité et très agréablement chatouillé, laissait, en effet, passer de jolis pets sonores...

— Oh ! pète, pète, mon joli trou, faisait de Rieuse en le couvrant de baisers, la face radieuse, les yeux hors de la tête... Ne te retiens pas, petite Gaby... pousse au contraire... c'est si joli de t'entendre péter... Ça sent bon... cette odeur vous grise... Oh ! joli cul, joli trou noir... Et ma femme que j'encule... Oh ! quelle jouissance !

Et sa langue entière disparaissait dans le cul de la belle jeune fille...

Celle-ci, affolée, déchargeait, inondant littéralement la queue de Maurice qui n'avait pas voulu jouir, réservant ses forces ; et son dard nageait dans un lac, ajoutant, à chacun de ses coups, une goutte de plus à ce lac d'amour...

— Allons, dit de Rieuse, pour une première initiation Gaby n'aura point à se plaindre... Avez-vous joué, mesdames ?...

— Non, mon cher de Rieuse, répondit Mme de Bréval, ma cousine s'est retenue, je l'ai bien senti ; tant qu'à moi, je n'ai pas été loin de la décharge... Fernande branle si bien... Mais combien Gaby est extraordinaire quand elle jouit !... Voyez-vous pas qu'elle vous pète sur le visage... Elle est plus cochonne que nous tous !...

— Que ç'a été bon, murmura Gaby ; il m'a semblé voir le ciel s'entr'ouvrir !... Jamais je n'éprouverai tant de bonheur !...

— Jusqu'à la prochaine fois, ma chère... Mais tu dois te sentir fatiguée ?...

— Que non pas, dit Gaby ; c'est extraordinaire comme je me sens toute remplie d'ardeurs !... Je suis toute prête à recommencer...

— Bordel de Dieu ! à la bonne heure ! exclama le joyeux capitaine en embrassant avec sa fougue habituelle les jolis tétons de la jeune fille... Quant à moi, j'ai du foutre plein les couilles et, ne serait-ce que pour ma santé, il serait imprudent de l'y laisser séjourner...

— C'est comme moi, dit Maurice, je me sens la force d'enculer ces dames dix fois de suite...

— Il ne ment pas, dit Fernande ; regardez son nœud, ma chère Suzanne, il se dresse comme un mât de cocagne !...

C'est vrai ! répliqua Mme de Bréval, et il serait vraiment cruel de notre part de ne pas être satisfaites des bonnes dispositions de ces messieurs...

— Oui, mais, fit de Rieuse, j'aurais besoin de quelques instants de réflexion, le temps de trouver une posture inédite qui puisse nous satisfaire tous les cinq !...

Inutile, dit Maurice ; pour cette fois, je vous viendrai en aide...

— Tu as quelque chose ?...

— Vous allez voir !...

Et semblable à un général qui, sur le champ de bataille, grave et sévère au sein du carnage, indique d'un geste bref les mouvements à opérer, le jeune homme se plaça au milieu de la chambre et distribua à chacun le rôle qu'il avait à jouer...

— Voyez, fit-il, je m'étends à demi sur ce sofa, de façon à ce que mes fesses soient complètement libres de manœuvrer comme elles l'entendront... Gaby va venir s'asseoir sur ma figure de manière à ce que son beau derrière soit un peu en delà de mon nez... je puis ainsi pomper jusqu'à la dernière goutte le jus divin qui l'a intérieurement inondée... Là... c'est ça, petite Gaby... Dieu ! que vous êtes cochonne... Voyons, ne me mettez point le trou de votre cul sur la bouche... Vous m'avez l'air d'avoir envie de faire caca car je crois voir une pointe d'une petite crotte noire se

montrer à l'orifice de votre charmant anus ; je vous aime bien, Gaby, mais je ne voudrais tout de même pas que vous me fassiez caca dans la bouche...

— Oh ! ni moi, M. Maurice, dit Gaby...

— Là, c'est cela, reculez-vous un peu en arrière...

Ah ! je le tiens, ce joli con rose... Bon Dieu ! son clitoris est déjà long de deux centimètres... Quelle jouissance !... Ne me le posez pas encore sur les lèvres, vous m'empêcheriez de donner mes ordres...

Maintenant, ma belle Fernande, venez carrément vous asseoir sur mon nœud... Vous aurez là un siège fort agréable... C'est cela !... Dieu ! que vous avez le con étroit... c'est presque comme votre cul... Enfoncez doucement... là... ah ! ah !... que cela rentre bien ainsi... Hein ? Fernande, vous devez être heureuse de presser dans vos bras la jolie Gaby... Vous êtes l'une en face de l'autre ; vous pouvez par conséquent faire langue fourrée tout en vous pelotant les tétons...

Mais ceci est votre affaire et je sais que vous n'avez point le besoin de mes conseils...

— Mais nous autres, fit Suzanne, qu'allons-nous faire ? Je ne prétends pas rester inactive...

— Et vous auriez bien tort, charmante Suzanne... Attachez vous un godmiché au bas de ventre ; et comme vous vous intéressez particulièrement à la jouissance de votre adorable cousine, vous lui mettrez votre godmiché dans le trou du cul... Quant à M. de Rieuse, il vous branlera et se livrera sur vos incomparables fesses à sa passion favorite...

— Bravo ! fit de Rieuse ; je n'eusse pas mieux trouvé...

Allons, Suzanne, en position... Je vais donner le signal... Houp ! je crois que mon nœud entier vous est rentré dans l'anus... Nom de Dieu ! il n'y a que mes couilles à dépasser... Attention !... Un deux... Commen...cez !...

Ce qui se passa alors ne peut se traduire que par des onomatopées. Ils jouirent furieusement, avec cette fougue voisine de la folie...

— Oh ! oh ! fit Maurice... le foutre de Gaby me coule dans la bouche... Jamais je n'ai vu si ample décharge...

Quelques instants après, le sergent-major avait pris la jeune fille sur ses genoux et, bandant toujours, il lui avait fait écarter les cuisses et lui avait

plongé son dard dans le con, — pour le tenir au chaud, prétendait-il...

Quant à M. de Rieuse, il avait sa femme à cheval sur un genou et Mme de Bréval sur l'autre. Les mains ne pouvaient se fatiguer de tâter les croupes grasses et polies des deux dames...

— Il faut que Gaby vous raconte quelque histoire bien cochonne, fit de Rieuse...

— Oui, dit Maurice, elle nous le doit et j'espère qu'elle ne se fera pas prier...

— Ma foi ! fit Gaby, je ne vois pas pourquoi j'aurais honte de vous faire part de certaine aventure dont je fus l'héroïne, il y a deux ans...

— À la bonne heure, s'écria de Rieuse... Mais je ne prétends écouter qu'à la condition que Suzanne et Fernande me laisse leur mettre un doigt dans le trou du cul...

— Faites, mon beau sire, répondirent les deux femmes en se prêtant, de la meilleure grâce du monde au désir exprimé par le capitaine...

Et Gabrielle de commencer ainsi :

— Bon Dieu ! combien je suis de l'avis de ma chère tante, laquelle, comme vous le savez, n'a jamais pu sentir les prêtres ! Je ne sais rien de plus hypocrite et de plus fourbe que ces ensoutanés !... Mais, hélas ! je n'ai pas toujours éprouvé pour ces messieurs le même dégoût... Il y a deux ans encore, tout mon être frémissait d'indignation lorsque M. de Bréval ne craignait pas de dire, devant moi, sa façon de penser... Même, il m'arrivait de prendre la défense de mon confesseur, M. Briard, un charmant garçon qui avait un talent tout particulier pour me faire avouer les gros péchés que mon amour-propre et ma pudeur se refusaient parfois à déclarer... Mais un jour, je fus cruellement désabusée... Je croyais à tout ce que l'Église enseigne ; je prenais pour des vérités indiscutables ce qui me semble aujourd'hui un tissu d'in vraisemblables absurdités, j'étais aveugle, en un mot, et je vivais dans un rêve mystique, célébrant la gloire du Très-Haut et reconnaissant la puissance consolatrice de ses ministres...

» Un jour, donc, je me rendis à confesse...

» Je ne savais, en vérité, ce qu'avait, ce jour-là, mon directeur...

» M. Briard, le teint enluminé, les yeux brillants, les lèvres humides, me couvrait de luxurieux regards, détaillant mes charmes, scrutant mon corsage ; et, quelquefois, les paupières closes, un sourire aux lèvres, la main sur son front, il semblait repaître son esprit de quelque insaisissable mais bien chère vision...

» J'avais d'abord dit mes petits péchés sans importance, débitant rondement ce chapelet d'aveux...

» Mais quand j'en arrivai au difficile, je m'arrêtai n'osant plus, comme de coutume, aller plus loin...

» — Voyons, ma chère enfant, me dit le beau curé en me couvrant d'un doux regard, parlez, soyez sans crainte... Je sais si bien les défauts d'une jeune fille de votre âge...

» — C'est que... fis-je, très embarrassée...

» — Auriez-vous encore commis quelque impureté ?...

» — Hélas ! mon père !... répondis-je, je ne sais, en vérité, à quels effroyables tourments je suis en proie, mais le soir, quand je me couche, je sens, sur certaine partie de mon corps, des démangeaisons très bizarres...

» — Et quelle partie de votre corps, mon enfant... Voyons, ne rougissez pas... Dites-moi ? serait-ce sous le ventre ?...

— » Précisément, mon père...

— » Le diable vous visite, ma fille... Le malin connaît l'endroit sensible et devine le point vulnérable... Mais quand ces démangeaisons vous prennent, que faites-vous ?...

— » Je me sers de mon doigt, mon père...

— » Et vos démangeaisons ne se transforment-elles point alors en une véritable jouissance ?...

— » Oh ! oui, mon père...

— » Dieu permet donc que vous réagissiez efficacement contre les terribles entreprises du malin, fit le prêtre d'un air grave... Mais dans quelle position vous chatouillez-vous, ma fille ?...

— » Debout ou couchée, mon père ; mais je me mets toute nue, je rougis de vous l'avouer, et j'éprouve une sensation très bizarre à m'admirer dans la

glace...

— » Ma fille, il ne faut plus que le malin vous visite... J'ai le pouvoir, donné par le Très-Haut à son ministre, de vous épargner l'affreux abîme où vous couriez... Un prêtre est un être surnaturel... Rien en lui ne rappelle l'homme vulgaire... Le Très-Haut nous a donné ce qu'il faut pour sauver les âmes... Voyez, ma fille, dit-il en relevant sa soutane par dessus ses cuisses et en me montrant ce que je sus plus tard être l'instrument avec lequel on plante les hommes, voyez ce bâton, insigne de ma puissance... Je n'ai qu'à le promener dans les endroits les plus mystérieux de votre corps et jamais, partout où il aura passé, ne renaîtront ces coupables chaleurs auxquelles votre doigt souvent doit mettre un terme... Sinon, les flammes éternelles seront votre partage ; déjà, du fond de son antre illuminée de feux diaboliques, Lucifer vous guette et prépare ses tentations les plus irrésistibles... Oh ! ma fille, ma fille, je vous vois perdre... Oh ! Seigneur, Seigneur, donnez-moi la force et le pouvoir de remettre en bon chemin cette jeune âme égarée... Mais touchez à ce bâton, ma chère fille... Posez votre main sur les deux outres que vous voyez après... Et vous vivrez alors dans une paix réelle...

» J'obéis et, passant mon bras par le guichet qu'il avait ouvert, je lui saisis son bâton à pleine main...

» Il me posa sa main sur la mienne et se mit à opérer un mouvement de bas en haut...

» Bientôt, un liquide blanc s'échappa du trou de son bâton ; mais je ne pus l'examiner davantage, mon directeur ayant mis un mouchoir sur son étrange instrument...

» — Venez, demain soir, à huit heures, à la sacristie, me dit-il alors... J'opérerai sur vous le miracle que Dieu m'a suscité pour votre relèvement... Ne mettez pas de pantalon ni de corset, car mes heures sont comptées et j'ai d'autres âmes à sauver... Cette nuit, restez en prières... Et l'essentiel, c'est que vous ne parliez à personne de ce que je viens de vous révéler... Vous détruiriez le charme et je ne pourrais plus rien faire pour votre salut...

» Je promis le silence le plus absolu et je partis...

» Le lendemain, je fus exacte...

» Comme le huitième coup de huit heures tintait à l'horloge de l'Église, j'entrais dans la sacristie...

» Il y régnait une demi-obscurité ; mais il faisait assez de clarté pour que je puisse distinguer, agenouillé sur un prie-dieu, un prêtre qui rêvait...

» C'était mon Directeur...

» Au bruit que je fis, il se leva, me prit par la main et, sans mot dire, me fit passer dans une petite salle basse où il y avait un autel parfaitement illuminé...

— » C'est bien, ma fille, me dit alors mon directeur ; vous avez la foi des vrais croyants, vous serez sauvée... Mais n'avez-vous parlé à personne de notre entretien ?...

— » Vous me l'aviez défendu, mon père...

— » Ceci m'étonne, ma fille ; car le bâton que Dieu a voulu me confier pour opérer votre salut n'est pas dans son état normal...

» Et, relevant sa soutane, il me montra son membre, son gros dard qui ne bandait pas...

— » Vous le voyez, me dit mon directeur, vous avez dû causer, cela est certain, sans quoi mon bâton ne serait point dans cet état...

— » Oh ! je vous jure, mon père, protestai-je...

— » Écoutez, ma fille : je veux bien vous croire... Palpez ce bâton de chair ; s'il devient dur, c'est que je me serai trompé dans mes conjectures...

» Je palpai à outrance et, en un clin d'œil, le membre était dressé orgueilleusement...

— » Grâce à Dieu ! dit alors le prêtre, vous serez sauvée !... Allons, ma fille, commencez par me montrer vos jeunes mamelles... Ne vous effrayez point... il le faut... Là, c'est cela... déboutonnez votre corsage... Oh ! les jolis tétons !... qu'ils sont déjà gros !... Agenouillez-vous devant moi, ma fille et mettez ce bâton dans leur fente... Oui, vous y êtes... maintenant, rapprochez-les l'un de l'autre avec vos deux mains et laissez-moi pousser du ventre...

» Il se mit alors à pousser, joignant les mains, en extase, prononçant des mots latins dont je ne m'expliquais pas le sens...

» Au bout de deux ou trois minutes, il me dit de relever ma jupe et de mettre le bâton dans la fente de mes fesses...

» J'obéis et lorsqu'il m'eût empoigné ces dernières il recommença à pousser du ventre...

» Alors, il me fit tourner, m'examinant le ventre et, m'ayant introduit un doigt dans le conin, il recommença ses invocations, tout en me branlant...

» — Nous allons voir si Dieu pardonne, me dit mon directeur... ce que vous faisiez avec votre doigt, faites-le avec la tête rouge du bâton sacré... Si bientôt il s'humecte et si surtout vous vous sentez intérieurement humectée vous-même, c'est que vous n'aurez plus rien à craindre du malin et serez désormais la fille sacrée du Seigneur...

» Je me mis à cheval sur ses genoux, debout, les jupes troussées, et me branlai la motte avec la tête de son nœud... Pendant ce temps, le curé m'avait introduit un doigt dans le trou du cul et comme je lui manifestai mon étonnement de cette pénétration :

» — Celui-là aussi a péché, me répondit-il, il faut qu'il soit puni... Ne lâche-t-il pas parfois, des bruits... impurs ?...

— Cela ne vous arrive donc jamais ?...

— Non, ma fille...

— Comment ! faire des pets est un péché ?...

— Énorme, ma fille...

— Comme il disait cela, il me déchargeait sur les cuisses... J'avais joui deux fois et je me retirai après avoir promis le plus absolu silence, en murmurant :

La pénitence est douce  
Ron ron ron, petit patapon,  
Nous recommencerons !...

» Et le plus fort, c'est que je n'avais rien soupçonné et ne soupçonnais rien de la perfidie de mon directeur...

» Vous allez avoir une bien triste opinion de votre petite Gabrielle ; j'étais assez simple, en effet, et vous pouvez justement vous étonner de ma naïve candeur... Un pareil défaut d'instruction est si étrange, si rare, chez les jeunes filles de notre époque !... Mais je vous prierai de considérer la façon dont j'avais été élevée... Mon père, ma mère, étaient d'une dévotion parfaite, et lorsque ma chère tante me recueillit je n'avais certes pas le soupçon de ce qui peut différencier les sexes...

» Par exemple, je fus fort étonnée que la « grâce » n'opérât pas en moi... Bien au contraire, j'étais plus surexcitée qu'avant, s'il est possible, et quand je me branlicottais, le soir, je pensais sans cesse au gros et ferme bâton de mon confesseur...

Certain soir, venant de visiter mon confesseur, je vis quelque chose qui me frappa :

» Ma tante était sur les genoux de mon oncle... et je distinguais fort bien, entre les jambes de M. de Bréval, un bâton semblable à celui de mon directeur...

» Ma tante s'étant un peu soulevée, je vis le dard qui lui rentrait dans le trou de ses grosses fesses...

» — Et elle disait :

» — Oh ! mon cher mari... que c'est bon !... oh ! branle-moi bien fort... enfonce-moi ta pine jusqu'au fond des fesses... ah ! je jouis... je décharge...

» — Et lui aussi... oh ! j'en ai plein le troufignon !

» Je demeurai pensive, comprenant vaguement que j'avais été dupe de quelque incroyable machination...

» Et toujours je voyais ma tante... et toujours je l'entendais...

» Plus que jamais, j'avais recours à mon doigt pour me soulager...

» Et un jour où le prêtre avait voulu m'enfoncer son dard dans le con, j'eus si peur que je me sauvai à moitié nue et vins tout raconter à ma tante qui ne fut pas longue à me désillusionner...

» Depuis cette époque, je ne suis plus retournée à confesse... et mon oncle étant mort prématurément, ce fut ma chère tante elle-même qui se

chargea de me sauver des tentations du malin en me plongeant nuit et jour dans les délices de la volupté... »

— Et vous ne pouvez pas dire non, Suzanne, fit le capitaine en astiquant le trou du cul de cette dernière...

— Nom de Dieu ! fit Maurice, Gaby a le talent de me faire bander comme je n'ai jamais bandé !... Mon nœud remplit tout son conin...

— Oh ! jouissons encore, s'écriaient Suzanne et Fernande qui se pelotaient en se suçant les seins...

— Bordel du pape ! jura le capitaine, je crois que j'enculerais un chien si je n'avais devant moi tant de fesses appétissantes... Viens, mon Maurice, que je te baise... J'en crève d'envie depuis une heure... Gaby me gênait... Mais, ma foi ! tant pis ! je n'en puis plus !...

— Qu'allons-nous faire pendant ce temps ? demanda Suzanne...

— C'est juste, fit Maurice : capitaine, voilà que vous oubliez vous-même les conventions que vous nous avez proposées et que nous avons acceptées d'enthousiasme... Je ne veux pas que vous m'enculiez si ces dames ne doivent point jouir...

— Et qui a dit cela ? s'écria de Rieuse... Je n'oublie rien... Au contraire ; pendant que Gaby parlait, j'ai trouvé une nouvelle posture qui nous satisfera tous...

— Et quelle est-elle ? interrogèrent curieusement les trois femmes en s'enlaçant voluptueusement...

— Mais d'abord, laissez-moi plonger mon dard dans le trou divin du plaisir, dit de Rieuse en exécutant une manœuvre savante sur le croupion de son sergent-major... Hioup !... je suis à mon poste... Maintenant, mesdames, prenez les vôtres... Je n'ai encore procuré aucun plaisir à la jolie Gaby... il est donc tout naturel que je songe à son petit conin... Et puis Gaby est légère... elle ne fatiguera pas trop de son poids notre cher Maurice... Quant à lui, qu'il s'agenouille, le dos horizontal, les mains l'aidant à supporter cette position... Gaby s'étend sur son dos et me présente son joli petit croupion... Tenez, regardez si elle s'y entend, elle me met ses mollets sous les aisselles et je les y maintiens énergiquement... Oh ! quelle ivresse... j'ai mon nez dans cet entrefesson vierge de poils...

j'admire en même temps son conin et le trou noirâtre de son cul... oh ! que je les baise tous deux... Là !... Maintenant ma chère Fernande, mettez un godmiché sans couilles dans la bouche de Maurice... Ah ! ah ! c'est drôle, n'est-ce pas ?... Vous vous glissez horizontalement sous Maurice, vous exhaussez vos fesses jusqu'à ce que votre con sente le godmiché y pénétrer... C'est bien, vous comprenez à merveille... Mais jetez vos jambes à Gaby qui vous maintiendra ainsi sans trop de fatigue... Mon Dieu ! que mes discours sont superflus !... Elles le faisaient au moment où j'indiquais le mouvement... Ah ! Suzanne, attachez solidement un gros godmiché au con de Fernande... Cela va-t-il bien ?... Oui ?... Je l'avais deviné... Mettez-lui en un autre dans les mains... Ah ! Suzanne, vous vous êtes déjà mise à cheval sur la figure de Fernande... Les godmichés vous bouchent les deux trous... Ah ! que c'est bon, n'est-ce-pas... En avant ; je commence à pousser...

Il poussa, en effet, et tous les autres de l'imiter...

Gabrielle gigotait follement tant la langue du capitaine, en sortant de son conin pour rentrer dans son cul lui procurait de plaisir... Quant à Maurice, que de Rieuse branlait, il avait déjà inondé le tapis de son foutre tant la vue du con de Fernande, de ce con où pénétrait le membre factice qu'il avait dans la bouche, le mettait en rut... Le branler eût été inutile... Cette volupté nouvelle était suffisante à le faire décharger...

Bientôt, Suzanne et Fernande devinrent folles... Elles s'agitaient, les seins gonflés, les fesses frémissantes, en proie à une jouissance indescriptible...

Quant à de Rieuse, on eût dit un effroyable satyre... Il enculait toujours, emplissant de foutre la raie du cul de Maurice, suçant avec frénésie le cul et le conin de Gaby, déchargeant, reprenant, déchargeant encore jusqu'au moment où, éreinté, fourbu, débandant, les jambes manquèrent sous lui et il s'affala sur le tapis, la barbe et la figure pleine de foutre...

— Ah ! je meurs ! faisaient Fernande et Suzanne...

Épuisés, les cinq acteurs de cette scène lubrique se laissèrent aller sur le sol et ils y restèrent, anéantis, sans mouvement...

Le sommeil, un sommeil de plomb s'empara d'eux et vint clouer leurs paupières...

Dans cette salle, il régnait une odeur innommable... Odeurs de femmes, relents de foutre et d'éjaculations nombreuses qui portaient à la peau et agissaient sur les sens plus sûrement qu'un aphrodisiaque...

Tout à coup, les portières furent soulevées et un homme apparut, complètement nu...

Il s'arrêta, frappé par le spectacle étrange qu'il avait sous les yeux...

Cet homme c'était le brosseur de Chauchard, le voyou de la Vilette !!...

Il n'avait pas craint d'escalader les murs de la villa, certain de trouver dans cette dernière la clé du mystère dont il avait entendu les sergents-majors s'entretenir... Il s'était enfui de la caserne vers onze heures et une heure ne s'était pas écoulée qu'il avait découvert la villa...

Sans hésiter, il avait escaladé les murs du jardin, comme nous l'avons dit, et, lorsqu'il fut dans ce dernier, le drôle fut quelque peu embarrassé...

Où allait-il se cacher ? Quelle retraite choisirait-il ? Il lui fallait un refuge d'où il put tout voir sans être découvert...

Le zouave rôda dans le jardin...

Il y faisait très clair, la lune, dans cette nuit d'été inondant de clarté les recoins les plus éloignés...

Tout à coup, il tressaillit...

Au premier étage, filtrant, sans doute par l'entrebâillement de volets mal fermés, il avait distinctement vu de la lumière...

Sans hésiter, le zouave s'engagea dans l'escalier et s'arrêta, certain d'avoir entendu du bruit...

Il ne s'était, en effet, point trompé...

En rut, nos cinq personnages menaient grand tapage...

Le zouave colla son oreille à la porte de la salle où se passaient les scènes que nous avons décrites...

Ce qu'il entendit ne lui laissa plus aucun doute sur les occupations des gens qui s'y trouvaient à l'abri...

— Nom de Dieu ! se dit-il, on baise, là-dedans à couilles rabattues... J'entends parfaitement les voix du sergent-major et du capitaine... si je pouvais me rendre compte... Je pourrais alors les faire chanter très

agréablement... Bordel de Dieu ! je crois qu'ils jouissent... Si je poussais la porte... Oui... c'est cela...

Doucement il tourna le bouton de cette dernière qui s'ouvrit...

Le zouave se trouva à l'abri des portières et, les ayant craintivement et prudemment écartées, il put alors contempler l'incroyable débauche de nos cinq personnages...

— Il eut peine à retenir un cri...

---

1. <sup>↑</sup> Le godemiché ou olisbos existe en fait depuis l'antiquité, cf. [Wikipedia](#). (*Note de Wikisource*).

2. <sup>↑</sup> Historique...

## Troisième Partie.

---

Polyte, — c'est ainsi que se nommait le brossier de Chauchard, restait là, bouche bée, abruti par la surprise...

Il était venu avec l'intention de se rendre compte, *de visu*, de la liaison anormale existant entre de Rieuse et son sergent-major...

Et voilà qu'au lieu de deux ou trois personnages, il en découvrait cinq !...

Vraiment ! Polyte ne songeait plus à tirer parti de l'infamie qui unissait les jouisseurs...

Elles étaient si belles, ces femmes !...

Nom d'un nom de Dieu ! elles étaient dégottées, les rondes garces des boulevards extérieurs !...

Quels tétons ! quelles cuisses ! quelles paires de fesses !...

Et tout cela s'étalait impudemment sous ses yeux !...

Oh ! ces voluptueuses femmes nues, que n'eût-il pas donné pour les enserrer dans ses bras vigoureux d'Hercule forain !...

Une fièvre agitait le sang de Polyte...

Il oubliait, dans son délire sensuel, la présence de ses supérieurs hiérarchiques...

Il ne voyait que ces femmes nues, aux ventres affamés, aux seins bondissants, aux fesses contorsionnées par une ardente jouissance, et jamais, dans son existence aventureuse de maquereau, il ne lui avait été donné de contempler pareilles choses...

Polyte bandait comme un carme...

Il avait sorti son nœud et se branlait, dévorant, des yeux, les nudités voluptueuses...

Deux fois il souilla les portières de ses éjaculations et plus que jamais il bandait...

Lorsqu'il vit nos personnages s'affaler sur le tapis, éreintés, fourbus, et qu'il eut pu entendre leurs respirations oppressées soulever leurs poitrines, il se déshabilla en un tour de main, inconscient, jeta ses vêtements derrière la porte et pénétra hardiment dans la salle de jouissance...

Alors, il palpa les chairs nacrées de ces trois superbes femmes...

Ses mains palpaient les tétons et les fesses, la tête de son nœud disparaissait parfois dans les trous adorés... Puis il se couchait sur le ventre de Suzanne et lui suçait les mamelles...

Ces seuls pelotages le faisaient décharger...

Mais il bandait toujours, inassouvi...

Il prit Suzanne dans ses bras et, ivre de volupté, la descendit dans une salle de rez-de-chaussée...

Là, les persiennes n'étaient point fermées et la lune éclairait suffisamment la salle pour que le zouave n'eût point besoin de l'éclairer autrement...

Polyte avait déposé la belle Suzanne sur un sofa, et l'embrassait avec fureur...

Mme de Bréval poussa bientôt un profond soupir...

— Encore ! encore ! murmura-t-elle...

Polyte lui suçait le con...

— Non... pas ça... fit-elle... j'ai la matrice fourbue... Encule-moi... Maurice, mon petit Maurice, encule-moi...

— Oh ! ma belle garce, murmurait Polyte, qui lui fourrait son nez dans le trou du cul... donne-moi tes grosses fesses que je te fasse feuille de rose...

— Encule-moi... puisque tu bandes encore ! Attends... je vais me retourner... Là... Oh ! mets-moi ton nœud dans l'anus... et endormons-nous ainsi... je suis lasse, mon Maurice... je suis exténuée... Oh ! comme tu bandes dur... Il me semble que ton vit s'est enflé démesurément... Aïe !

âie !... oh ! Maurice, tu me défonces le fondement... Mon Dieu ! que c'est drôle !... Oh ! quel gros nœud ! j'en ai plein le cul !... Eh ! quoi ! tu décharges déjà... Ouf !... Ah ah !... ton sperme brûlant s'épand en moi... Il pousse toujours... Oh ! Maurice, quel jouisseur tu fais !...

Sans retirer son membre des fesses de la belle voluptueuse, Polyte déchargea trois ou quatre fois...

Suzanne s'était endormie de nouveau, le cul en l'air et Polyte ne tarda point à en faire autant...

. . . . .  
. . . . .

Quand Suzanne se réveilla, il faisait grand jour...

Toute échevelée, frissonnante dans sa nudité, elle jeta autour d'elle un regard circulaire...

Elle se souvint... Oh ! comme on avait joui... Elle ne pouvait encore remuer sans sentir une sorte de gloussement au fond de son cul et de son con... Mais qu'étaient donc devenus ses autres compagnons ?... Elle ne les voyait point et, chose bizarre, ce n'était point là la chambre de Gabrielle... Ah ! Maurice était là étendu, nu, sur le sofa... C'était lui, sans doute qui, dans son érotique délire, l'avait transportée là, afin de se repaître à l'aise des splendeurs de sa nudité de belle femme...

— Maurice, appela-t-elle doucement en secouant le dormeur...

Polyte se réveilla en sursaut...

— Hein ? quoi ? qu'y a-t-il ?... J'vas vous « poser un marron » si vous m'laissez pas « roupiller ! »...

Mme de Bréval poussa un cri...

Quel était cet intrus ?...

— Ah !... nom de Dieu !... pardon... balbutia Polyte hébété... c'est que, voyez-vous, madame... Ah ! foutre ! que vous êtes une belle garce et que vous avez le cul étroit !...

— Mais comment se fait-il ?...

— Ah ! oui... êtes étonnée... comprends ça... Pas malin, cependant... Ai suivi Maurice... savez ? le sergent-major... ai escaladé les murs et ai tout

vu... Nom d'un foutre j'ai bien joui !...

— Mais qui êtes-vous ?...

— Moi ? Polyte, de la Vilette, zouave de 2e classe pour vous lécher le con quand vous voudrez... Tout à votre service... Ah ! nom de Dieu ! quels tétons !...

— Eh bien ! M. Polyte, vous n'avez pas l'air de redouter ma colère...

— Au fait... oui... c'est vrai... pourriez bougrement bien me faire baiser par le camapistron... Ah ! je m'en fous, nom de Dieu !... j'vous aurai tout de même enulée, belle dame !...

— M. Polyte...

— Ah ! quoi... vous êtes à poils... pas faire de manières, p't'être...

— Quel être !...

— Suis comme ça, moi, voyez-vous... Vous me bottez, là, vrai, sans phrases... Et si vous me faites foutre au bloc, vous en voudrai pas, nom d'un nom de Dieu !... L'aurai pas volé, au moins...

— Vous êtes un audacieux. M. Polyte, et je ne suis pas éloigné de vous pardonner...

— Voilà que je rebande !...

— En a-t-il un nœud !... Et gros !...

— C' pas ?...

— Laissez-moi le patiner un peu...

— Comment donc !...

— Quelles vastes couilles !... Dire qu'il m'a mis cela aux fesses, cette nuit... Jolies couilles !... Mais a-t-il un gros nœud !... jamais je n'en ai vu de pareil !... Ce n'est pas étonnant si j'en avais plein le troufignon...

— Vous allez me faire décharger, si vous le patinez comme cela !...

— Est-il chaud !...

— Dame ! je n'ai pas vu souvent de femmes à poils... Mais vos seins... ah ! que je suce ces grosses mamelles... Dures comme du bois... Auprès de vous, vrai, on ne peut pas débander !

— Je suis belle, n'est-ce pas ?...

— Plus que belle, épatante !... Et moi qui n'ai jamais sucé le cul d'aucune garce, je crois que je vous fourrerais ma langue dans le foiron...

— Oh ! passez-la moi, votre langue...

— Avec ivresse, belle dame !...

— Laissez-moi mettre les fesses sur votre visage... Là... Dieu qu'il lèche bien...

— Ça sent diablement la merde !...

— Dame !...

— Mais je m'en fous !... Ah ! dites donc, je sens quelque chose de dur...

— Ah ! ah !...

— Qu'est-ce donc ?...

— J'ai envie de...

— De chier ?... Nom de Dieu, je le crois ; je sens la crotte... Oh ! poussez... poussez...

— Vous êtes fou !...

— Non, poussez... chiez-moi dans la bouche, nom de Dieu !... Ah ! je voudrais crever de cela !... Oh ! elle pète... Cré nom !... Le pet m'est entré au fin fond de la gorge... Oh ! les merdes de femme !!... Mais chiez donc !... Là... je vois la crotte... Elle est toute noire... Bon Dieu que ça pue !... Prout ! prout !... voilà qu'elle vesse, maintenant... Ah ! nom de Dieu ! elle a chié sur le tapis !...

— Torchez-moi le cul, maintenant...

— Oh ! quelles fesses ! quel trou !... j'ai le nœud plein de merde... Foutre, ça rentre comme dans du beurre... Ah ! laissez-moi vous branler le con...

— Oh ! que tu astiques bien !... Polyte !... ah ! je jouis, je meurs... ah ! ah ! mon pauvre cul, mon pauvre con... ah ! ah !... je décharge !... Et lui ! Oh ! son sperme me brûle l'anus<sup>[1]</sup>...

Mais tout à coup, la porte de la salle où se passait cette scène révoltante, s'ouvrit toute grande, laissant passer de Rieuse et le sergent-major...

— Un homme ici ! s'écria le capitaine...

— Nom de Dieu ! jura Maurice... mais oui... je ne me trompe pas... c'est bien lui !...

— Qui, lui ?...

— Polyte, le brosseur du sergent-major Chauchard !... C'étaient les vêtements de ce salaud que nous avons trouvés sur le seuil de la chambre de Gabrielle...

— Chef ! balbutia Polyte...

— Ah ! cochon, tu vas me payer celle-là, s'écria le capitaine...

— Grâce pour lui ! implora Mme de Bréval ; c'est un si bon fouteur !...

— Comment ! Polyte vous a...

— Enculée, oui, mes maîtres ; et fort convenablement, même... Est-ce qu'il pouvait en être autrement ? J'étais là complètement nue ; vous avouerez que c'était un trop forte tentation pour y résister !...

— Mais comment ce vaurien s'est-il introduit dans la villa ? questionna de Rieuse...

— Capitaine, grâce, je suis un misérable, balbutia Polyte, à genoux, suppliant...

— Ah ! c'est ainsi que tu épies tes chefs !...

— Oh ! je ne dirai rien de ce que j'ai vu capitaine...

— Et tu auras raison, car cela pourrait te coûter plus cher que tu ne le penses !...

— Polyte est de la classe, observa Maurice ; il ne parlera pas...

— Je vous le jure, affirme le zouave... Mais, dans mon délire, j'ai découché... je suis sous le coup d'une punition sévère... Il faut que je rentre...

— Non pas, dit de Rieuse... tu as commencé la bombe, il faut que tu la finisses...

— Au fait, dit Polyte, je ne serai pas plus baisé pour vingt-quatre heures que pour cinq jours d'absence... Je suis donc à vos ordres, capitaine... je vous suis dévoué corps et âme... Si vous avez besoin de ma peau, je suis prêt à vous en faire le sacrifice...

— Peste ! remarqua de Rieuse en adressant à Mme de Bréval un amical sourire, vous avez le secret d’ensorceler les hommes, ma chère cousine... Voilà un gaillard qui ne vous connaît... à fond que depuis deux ou trois heures à peine, et déjà il parle de vous sacrifier sa vie... Allons, Polyte, relève-toi, mon fils... Tu n’as plus devant toi que l’aimable et joyeux débauché que je me plais à reconnaître en moi... Quitte cet air de merlan frit et souviens-toi que tu vis le jour à la Villette... Mme Suzanne a demandé ta grâce et comme tu me plais par ton audace et ton aventureux caractère, je veux bien t’accorder le pardon le plus large et le plus solennel...

— C’est égal, fit Maurice, le diable m’enlève si j’eusse jamais soupçonné pareille chose !...

Il questionna alors longuement Polyte et apprit ainsi la curiosité que ses allures mystérieuses avaient éveillé dans l’esprit de ses collègues...

Le sergent-major se prit à rire...

Que lui importait, en effet, l’opinion qu’on avait pu concevoir de sa personne ?...

M. de Rieuse invita le joyeux Polyte à reprendre ses vêtements, ce que le zouave fit sans se regimber, se trouvant très bête devant ces deux hommes dans une tenue si primitive...

Il était dix heures du matin et Mme de Rieuse, suivi de Gabrielle, descendaient à la salle-à-manger, prendre le chocolat préparé par les soins d’une robuste mauresque découverte par le capitaine dans je ne sais quel cloaque immonde...

Polyte fut présenté aux deux dames comme un ami de Maurice...

Un type, ce Polyte, disait de Rieuse... Noceur et buveur, comme pas un, il s’était fait casser de son grade de sous-officier parce qu’il avait pris l’habitude de découcher six fois par semaine...

Mme de Rieuse et Gabrielle firent au zouave un charmant accueil...

Polyte gonflait le dos, ronronnait comme un chat dont on flatte le gorgeron ; il avait d’indescriptibles ronds de jambes et, la bouche en cœur, la mine radieuse, il ne se trouvait nullement dépaysé au sein de cette société qui n’avait jamais été la sienne...

Par exemple, quand il voulut se mettre au diapason de ses compagnes et faire des phrases, de Rieuse et Maurice éclatèrent franchement de rire et avouèrent alors le mensonge qu'ils avaient fait aux deux femmes...

— Mon Dieu ! monsieur, s'écria Mme de Rieuse, je vous en conjure, soyez muet sur les incidents que vous avez pu surprendre cette nuit !...

— Ah ! madame, fit Polyte, pour qui me prenez-vous ?...

— Songez un peu au scandale dont vous seriez la cause !...

— Je serai muet comme un poisson, belle dame...

— L'enfant de garce ne sortira pas de ses attributions, dit de Rieuse à l'oreille de Maurice...

En ce moment, Mme de Bréval entra dans la salle-à-manger, vêtue d'une délicieuse matinée...

— Bon Dieu ! fit-elle, que vous êtes pressés... Je crois qu'un bon bain serait nécessaire après les petites occupations qu'on nous a données, cette nuit...

— Parbleu ! dit de Rieuse ; ma cousine parle d'or... or ça, mesdames, veuillez me suivre ; au fond du jardin, il y a un bassin de marbre où nous pourrons, en commun, prendre nos ébats... J'avoue qu'un bon bain ne peut que ranimer nos ardeurs endormies... quant à moi, je suis fourbu et j'en ai le plus pressant besoin...

On se leva et les trois hommes offrirent le bras aux dames...

Polyte avait donné le sien à Gabrielle et le drôle se complaisait à scruter le corsage de la jeune fille...

Tout en se dirigeant vers le bassin, Polyte lui disait :

— Sacristi... non, là, vrai, avec des yeux aussi candides que ceux-là, j'ai peine à croire... ah ! nom de Dieu ! si on ne dirait pas plutôt une jolie petite nonnain... Une petite frimousse qui nous émoustille en diable... Pas possible que vous ayez le courage de vous foutre à poils devant un homme !...

— Et pourquoi donc ?...

— Dame !... j'sais pas... des idées, quoi !...

— Quand l'homme est joli garçon...

— Fichtre !...

— Et qu'il sait s'y prendre...

— Foutre !...

— C'est, au contraire un plaisir, pour moi, que de lui laisser admirer ce que j'ai de plus beau...

— Ah ! nom de Dieu, là, vrai...

— Eh bien ! quoi ?...

— Je bande comme un cerf !...

— Laissez-moi vous tirer le nœud du pantalon... ce sera très drôle...  
Là... oh ! qu'il est gros !...

— Je m'en flatte !...

— Et chaud !... oh ! il brûle... Tout en marchant, je vais vous branler, voulez-vous ?...

— Ne me touchez pas le dard, vous allez me faire décharger...

— Tante ! tante ! appela Gabrielle... Regarde donc, voilà Monsieur qui jutte encore ?...

Les deux couples s'étaient détournés et riaient aux éclats...

— Quelle salope que cette Gaby, fit Mme de Bréval, voilà qu'elle fait jouir les hommes en plein air, maintenant...

— Oh ! vous me la fourrez entre les cuisses cette belle queue ? disait Gaby au chaleureux Polyte...

— Pour sûr, répondait celui-ci... Et même que je vous ferai bien autre chose encore... Vrai !... vous me chieriez dans la gueule que je prendrais cela pour de la confiture...

— Est-il sale !...

— Me ferez-vous pipi dans la bouche...

— C'est trop dégoûtant... J'aime mieux que vous me léchiez le trou de mes fesses...

— Comme vous devez avoir un joli conin...

— Pas un poil après, pas un, pas un !...

— Voilà que, je rebande... Ah ! nom de Dieu ! j'attraperai trente jours de caisse, mais je m'en fous !... je ne les aurai pas volés... Tiens ! voilà vos parents qui se déshabillent... Bordel du Pape ! je vais pouvoir examiner encore les gros tétins de ces dames... Il y a de quoi perdre la boule, parole !...

Les deux couples s'étaient déjà déshabillés et Mmes de Bréval et de Rieuse s'étaient plongées dans l'eau, nues complètement, et elles s'amusaient à se jeter de l'eau sur les fesses et sur la figure...

Gabrielle et le zouave ne furent pas longs à se dévêtir...

Et Polyte, restait plongé dans l'admiration la plus profonde, tant la gracieuse Gaby répandait autour d'elle un inévitable charme...

— Qu'elle a les fesses rondes, faisait le Parisien en se passant goulûment la langue sur les lèvres... Pas trop grosses, mais épatantes, là, vrai !...

Regardez donc, ma chère cousine, disait Mme de Rieuse, ce monsieur est évidemment de feu !... Il redresse encore !... Et après la nuit que vous lui avez fait passer, cela peut paraître extraordinaire...

— Pas tant que ça, belle dame, répliqua Polyte, voilà deux mois que je n'avais pas dérouillé...

— Dérouillé ! exclama Mme de Bréval en éclatant de rire, il appelle cela dérouiller !...

— Ben oui, quoi, fit, Polyte, très étonné que cette expression pût paraître bizarre à ces dames... C'est *Mignon*, du 6 Français qui dit ça...

— Une belle femme, cette Mignon ?

— Oh ! accidentellement, répliqua Maurice qui, en ce moment, se préparait à se mettre à l'eau... Une bonne garce, tout de même... Hélas ! à cette heure, elle est pourrie comme fumier !...

— Quelle horreur !...

— Dame ! il lui en a tant passé sur la peau !...

— Oh ! pour sûr, appuya Polyte... J'en sais quelque chose, moi ; il y a eu des moments où elle me refileait jusqu'à des thunes...

— Des thunes ? interrogèrent les dames...

— Oui, expliqua Maurice, Mignon flanquait parfois des calottes à cet excellent Polyte, lequel était souvent par trop entreprenant... Et dame ! vous savez ces dames sont quelque peu rassasiées !

Mon Dieu ! fit Mme de Bréval, pourvu que M. Polyte n'ait gardé aucun souvenir de ses relations avec cette Mignon ?...

— Quels souvenirs ? questionna l'obtus Polyte...

— Vous me comprenez bien...

— Foutre, non !...

— Vous n'avez jamais rien attrapé ?...

— Pour ça, non... Sain comme l'œil de l'enfant qui vient de naître... On peut juger...

Passons lui la visite ! exclama Mme de Rieuse...

Et les trois femmes de se mettre à la poursuite de Polyte, lequel, très amusé de cette chasse peu ordinaire, fuyait, dans l'eau, de toute la vitesse de ses jambes, éclaboussant de Rieuse et Maurice qui paraissaient s'amuser beaucoup de cette scène burlesque...

— Je vais le prendre en sens contraire, déclara Suzanne en s'arrêtant au milieu du bassin ; comme cela, il ne nous échappera pas !...

Et Mme de Bréval vint croiser Polyte qu'elle saisit aux hanches...

Le drôle se démenait, riant aux éclats...

Fernande et Gaby qui arrivaient se mirent à le chatouiller sous les bras...

— Assez... assez... balbutiait le zouave entre deux fusées de son inextinguible rire... Oh ! je crève... Ah ! ah !... bon Dieu !... Ouf !...

Et il s'affala, de l'eau par-dessus la tête...

Quand il revint à la surface, les trois femmes, le tenaient qui, par une couille, qui par le membre...

— Ne tirez pas si fort, beuglait Polyte...

— Nous allons voir si vous courez aussi bien que tout à l'heure, dit Mme de Bréval qui donna le signal...

Alors elles le traînèrent par le nœud et le pauvre Polyte de frotter ferme, ne cherchant pas, du reste, à se débarrasser de ces étreintes, tandis que de

Rieuse et Maurice s'esclaffaient, se tapant sur les cuisses, jusqu'au moment où Polyte vint s'asseoir sur les marches du bassin, tandis que Suzanne, entre ses jambes, lui décalottait le nœud et lui passait une minutieuse inspection...

— En a-t-il un morceau ! faisait Fernande... Et ce qu'il bande !...

Elle s'approcha, elle aussi, et se mit à chatouiller les couilles du zouave...

— Bon Dieu ! exclama celui-ci en proie à une folle hilarité. Et son foutre vint jaillir jusque sur les mamelles des deux femmes...

— Bon ! voilà qu'il décharge, s'écria Gaby... Mon Dieu ! moi qui m'étais réservé le plaisir de la faire jouir...

— Mais je ne débände pas pour si peu, dit le zouave... Venez plutôt poser votre charmant conin sur mon nœud et vous allez voir si je suis encore assez raide !...

Gaby, très en chaleur, allait obtempérer à cette tentante invitation, lorsque de Rieuse et Maurice s'interposèrent...

Que diable ! Il fallait prendre quelque repos !... On était venu là pour se baigner et non pour faire l'amour. Mais ces sacrées femmes ont toujours le feu au cul... Il fallait le croire... Le bain était nécessaire et il fallait le prendre tranquillement, quitte à se rattraper dans la journée...

— Ah ! fit Gaby, comme on voit bien que ces messieurs sont épuisés par les amourettes de cette nuit...

— Mon Dieu ! que de mollesse dans leurs membres ! s'écria Fernande... On dirait qu'ils n'ont plus la force de se redresser !...

Les deux hommes avouèrent qu'en effet l'exposition complaisante des sexes des trois femmes, si suggestive qu'elle fût, ne leur inspirait pas, pour le moment, toutes les ardeurs désirables...

Une demi-heure après, on sortait du bain, et nos six personnages reprenaient leurs vêtements...

Sous la verte et ombrageuse tonnelle, on déjeuna gaiement...

La mauresque servait, très heureuse des saillies qu'on ne se gênait nullement de lâcher sur son compte, riant aux éclats, sa vaste gorge

secouée, et montrant, dans l'éclatante blessure de ses lèvres, des dents pointues de bonne chienne...

Ces dames, en présentant leurs conversations et en l'émaillant de mots outrageusement obscènes, essayaient de communiquer leur généreuse chaleur à M. de Rieuse ainsi qu'au sergent-major...

Peine perdue !...

En vain Gaby agaça-t-elle les pines débandantes de l'irritation de ses cheveux formés en fines mèches, suivant le procédé de l'excellente et bonne garce marquise de la Motenfeu... En vain promena-t-elle ces irritantes mèches sous la calotte de ces membres tombés !... En vain Mme de Rieuse les branla-t-elle, entre ses beaux tétons nus... Ce fut aussi en vain que Mme de Bréval, jupe troussée, s'astiqua le con avec le goulot d'une bouteille de champagne !...

Peines perdues, bien perdues !...

Les deux hommes ne redressaient nullement et se contentaient de se laisser faire, très amusés, mais sans désirs, semblant quelques bons pachas habitués, depuis beau temps, à ces inappréciables caresses...

Quant à Polyte, momentanément délaissé, par les trois femmes, lesquelles savaient fort bien que de semblables procédés étaient inutiles à son endroit, la queue raide, nue, pelotait la mauresque, laquelle, bonne garce, en desservant, se laissait passer les mains au cul, qu'elle avait extraordinairement gras, disant au zouave qu'elle ne pouvait pourtant pas se laisser baiser devant tout le monde...

— Et pourquoi pas ! s'écria Suzanne... Qu'il la baise, au contraire, et devant tous... Ce spectacle amènera peut-être quelque résultat...

— Allons ! Zovaïda, dit de Rieuse, flanque-toi à poils, ma fille... et laisse-toi enculer par Polyte... Le gaillard a de quoi te remplir le fion, va... Du reste, tu peux le voir...

— Nom de Dieu ! dit Polyte, sortirai pas du foiron... Je veux lui foutre ça par devant... Allez, la fille, abats ton pantalon et bâille-moi ton large trou !...

Polyte défit la ceinture de la Mauresque et son falzar de dégringoler sur ses talons, livrant au libidineux zouzou ses grasses fesses et son beau ventre

blanc...

— Nom de Dieu ! quelles miches ! exclama Polyte... On pourrait faire les grandes manœuvres dans la raie de son cul... ! Ça, foutre, laisse-moi t'ouvrir le con... Mets-toi à cheval sur mes genoux... Là... Bon Dieu ! on dirait que je nage... quel con large !...

Et les autres personnages, groupés, regardaient cet émouvant tableau... La queue de Polyte disparaissait tout entière dans le lac des amours et c'était très drôle de voir ainsi les couilles du fouteur s'agiter immédiatement au-dessous du derrière de la Mauresque...

Bientôt celle-ci se mit à jouir, contorsionnant ses fesses, s'asseyant sur le membre qui l'empalait... Quant à Polyte, il ne jouissait nullement, très ennuyé de ne sentir aucune caresse sur le gland...

— Ouf ! fit-il, décharge, garce... branle-toi avec mon nœud, si tu veux... Quant à moi, je ne bouge plus... Tu m'esquintes, parole...

Après avoir déchargé, la Mauresque voulut continuer... Mais Polyte n'entendit pas de cette oreille...

— Des nèfles, fit-il... J'suis pas un cheval et tu n'as pas le trou assez étroit pour moi...

— Quand je pense que ces messieurs ne bandent pas ! exclama Suzanne avec dépit... Oh ! c'est désespérant... Quant à moi, j'ai le feu au con et je brûle de sentir une belle pine m'en caresser le fin fond !...

— La mienne, belle dame, si vous voulez, fit Polyte...

— Ah ! non pas, intervint Gaby ; je me la réserve...

— Petite coquine ! dit Fernande... Mais alors, comment allons-nous faire, ma chère Suzanne ? Nous allons être obligées de nous passer réciproquement des langues...

— Maîtresses, fit la Mauresque, on pourrait faire bander maîtres...

— Et comment, Zovaïda ?...

— En leur donnant la fessée !...

— C'est vrai ! s'écria de Rieuse... je n'y avais pas pensé !...

— Ça produit vraiment de l'effet ? questionna Maurice...

— Parbleu ! s'écria Suzanne...

— Alors, nom d'un foutre, allons à la villa !...

On se leva et nos sept personnages se rendirent dans la salle du rez-de-chaussée...

Pendant que la Mauresque allait chercher des verges, tous nos personnages se déshabillaient, ne conservant point le moindre voile...

Polyte avait pris la jeune Gabrielle et s'occupait, dans un coin, à lui passer des langues dans le conin et dans le trou du cul... La jeune fille gigotait de belle manière, ne se prêtant qu'aux postures qui lui permettaient d'agiter la grosse verge du zouave...

La Mauresque revint... Elle avait retiré son large pantalon mais avait conservé la petite taille courte sous laquelle on voyait frémir ses énormes mamelles ; et elle était si drôle ainsi, les fesses et les cuisses nues, que ces dames éclatèrent de rire...

— Mais que nous apportes-tu là ? questionna de Rieuse...

— Dame ! fit la Mauresque, j'apporte ce que j'ai trouvé, maîtres... Ces petites balayettes rempliront fort bien les fonctions auxquelles je les ai destinées... Voyez, ajouta-t-elle, en s'en frappant le derrière, ça cingle dur... Ah ! ah !... quel drôle d'effet cela fait...

Donnez-nous en une, à madame et à moi, dit Fernande en s'emparant d'une des balayettes d'alfa...

— Allons messieurs, dit la cochonne Suzanne en faisant tournoyer ses verges... Présentez-nous vos postérieurs que nous les fustignons d'importance...

— Un instant, dit Maurice... Je crois qu'en vous présentant nos culs, de Rieuse et moi, nous ferions bien de nous serrer l'un contre l'autre... Zovaïda pourrait ainsi nous embrasser et nous peloter le nœud, tour à tour, ce qui hâterait notre retour à l'existence...

— La bonne idée, dit de Rieuse ; allons Maurice, en position... Et toi, Zovaïda, manœuvre avec ardeur, ma fille !...

Les verges s'abattirent sur le derrière des deux hommes, cinglant dur et déchirant l'air de leurs sifflements aigus...

Fernande et Suzanne frappaient avec une énergie féroce s'animant aux cris de douleur des deux mâles qui se contorsionnaient, en proie à une

extraordinaire souffrance...

Zovaïda chatouillait les couilles des deux martyrs de la volupté, et, en esclave soumise, elle léchait les membres engourdis, tenaillés de désirs soudains...

Et les deux femmes frappaient toujours, un éclair de folie dans le regard, les seins gonflés de désir, tressautant, voltigeant littéralement de droite et de gauche, les ventres en rut, les fesses ouvertes, lâchant des pets sonores...

— Ah ! s'écria Fernande, ils bandent ! Suzanne... voyez : leurs nœuds se redressent...

— Ah ! ah ! faisaient les deux hommes, relevant...

Leurs souffrances se transformaient en une jouissance inqualifiable... Leurs nœuds étaient cramoisis et le canal se gonflait de sperme, en lançant parfois quelques gouttes qui venaient humecter les mamelles de la Mauresque...

— C'est inouï, balbutiait le capitaine... Quelle jouissance... Ce sont des épingles qui vous entrent dans le cul... Quelle brûlure exquise... Ah ! ah ! frappe plus fort, ma Fernande, ma femme,... ma chérie... Oh ! que je jouis, seigneur, que c'est bon, que c'est délicieux... Mais cingle dur, Fernande, ma belle femme... aux fesses dures... aux gros tétons... Et toi, Zovaïda... ma garce... tes mamelles que je les suce... Ah ! ah ! Dieu du ciel !... je jutte... je décharge !...

Les deux hommes déchargeaient, en effet, et leur foutre vint inonder les tétons de la Mauresque...

Mais ils ne débandaient plus...

Cette fessée mirifique, en fouettant leur sang, avait enflammé leurs sens...

C'étaient des satyres affreux, ruisselants de luxure, mâchant des obscénités de brutes...

Ils avaient empoigné Suzanne et Fernande et se roulaient sur le tapis, masse grouillante de chair à laquelle la Mauresque se mêla...

Pendant quelques minutes ce furent des pelotages indescriptibles...

Les cinq corps n'en formaient qu'un... Parfois, dans une éclaircie, un membre pénétrait dans le cul de l'une de ces trois femmes, puis il en sortait pour pénétrer dans un con ou même dans quelque bouche impatiente de crapuleux baisers...

Pendant ce temps, Polyte manœuvrait fort agréablement, en compagnie de l'exquise Gaby, laquelle plus cochonne que jamais, prenait les postures les plus extraordinairement excitantes, livrant les plus secrètes intimités de son corps potelé aux caresses libertines du zouzou en chaleur...

Elle lui avait sucé le nœud et le lui avait branlé entre ses seins mignons... Et lui, inassouvi, la léchait dans la fente des fesses, la suppliant de lui lâcher un beau pet sur le nez...

Mais les cinq fouteurs s'étaient relevés...

Suzanne et Fernande voulaient être fouettées...

Les deux hommes s'y opposaient...

Martyriser de si belles fesses !...

Ensanglanter des chairs si dodues !...

Non ! jamais ! ils s'y opposaient !... Mais maintenant qu'on était en chaleur, il fallait jouir jusqu'à extinction de force humaine... On était sept !... Le foutre devait couler en ruisseau !...

— Ah ! baisons ! s'écria Suzanne, je suis brûlante et mon con bâille comme une carpe... Enculez-moi, de Rieuse !...

— Ah ! je n'ai point besoin de vos sollicitations, s'écriait le capitaine... en enfonçant son dard dans la grotte jaune... Et vous, mes amis, mes amours, prenez place, de grâce, autour de moi... À quatre pattes, Suzanne... Là, merci, ma chérie, vous êtes d'une docilité parfaite... Votre gros pétard est là dans toute sa splendeur...

— Et où vais-je fourrer mon con ? Fernande, Fernande...

— Un instant ! que vous êtes pressée... Maurice s'occupe pourtant fort agréablement avec vous... Nom de Dieu ! il vous branle le trou avec une véritable frénésie... Mettez-vous ici, ma Fernande...

— Où cela ?...

— Debout, les cuisses écartées, au-dessus de Suzanne... J'ai vos fesses sur la figure de cette façon... très bien... Maurice va se coucher par terre... comme cela, oui... vous lui saisissez les jambes et vous les attirerez à vous jusqu'à ce que son nœud vous rentre dans le vagin...

— Ah ! ça y est, dit Fernande... son nœud est enfoui dans mon con... Ah ! je brûle de manœuvrer...

— Un instant...

— Ah ! ma chère Suzanne, fit Maurice, mes vœux se trouvent exaucés... je puis, dans cette posture, promener ma langue sur vos lèvres et sur les rigides boutons de vos tétons, tandis que ma pine s'enfonce dans l'entrecuissettes de ma belle Fernande... Ah ! la charmante posture !...

— N'est-ce pas ? dit de Rieuse ; allez donc dire, après cela, que je ne suis pas aussi fort que de Sade lui-même !... Mais ces deux salauds se niquent tout seuls, là-bas, ajouta-t-il en s'adressant à Gaby et au zouave... Approchez-vous de la table d'amour... et de communion, mes agneaux...

— Bordel du pape ! s'écria Polyte, j'étais pourtant bien en train de la branler, campistron...

— Est-il mal embouché ce vaurien-là, reprit ce dernier en souriant... Ça, mon fils, attache-toi un godmiché au cul, et mets-le moi dans le foiron, mon fils... À la bonne heure... Ah ! ah ! ça t'intéresse, sacripant !...

— Mais Gaby ? interrogea Polyte...

— Parbleu ! Gaby, j'y pense bien...

— Où qu'elle se flanque, la p'tiote ?...

— Laisse-la faire... Elle trouvera sa place...

En effet, Gaby vint se placer sous le ventre du zouave, lui entourant le dos de ses belles cuisses...

— Quand je vous le disais ! s'écria de Rieuse... Eh ! bien ! la Vilette, es-tu au chaud, maintenant ?...

J'vous crois, capitaine, même qu'elle a le con plus brûlant que le feu, parole !...

— Ah ! maître, maître, geignit Zovaïda, à quoi vais-je donc être employée ?...

— Nom de Dieu ! je n’y pensais plus, fit de Rieuse...

Dame, ma pauvre bougresse, trouve à te caser par là ; mais je doute que tu découvres un nœud pour ta fente !...

— Si Mad’moiselle voulait, murmura la Mauresque...

— Quoi donc, grosse mère ? interrogea la jeune fille...

— Vous vous attacheriez un de ces jolis instruments au bas des fesses, comme votre amant l’a fait lui-même pour le maître... Et alors... je... — C’est cela ! s’écria Gaby en battant des mains...

Et, en moins de temps qu’il ne nous en faut pour l’écrire, elle se dressa et s’ajusta un suppléant sur le cul...

Puis, à genoux, comme son amant, elle se rapprocha de ce dernier qui la pénétra, tandis que Zovaïda accroupie au-dessus de Gaby se fourrait le godmiché de cette dernière dans son vaste trou...

— En avant-deux ! s’écria alors le joyeux capitaine... Et nos sept personnages de partir en même temps...

Est-il nécessaire de fatiguer encore le lecteur par une bien faible et bien inutile description des jouissances de nos sept personnages ?...

Nous ne le croyons pas car on comprendra sans peine ce quelles purent être après avoir successivement vu nos fouteurs venir prendre place dans cette chaîne humaine...

Seulement, il se produisit un incident...

Au moment où la volupté verse en nous ses ineffables prodigalités, de Rieuse, effrayant, cria à la Mauresque qu’elle eût à déconner et à se saisir des verges...

— Frappe à tour de bras sur tous les culs que tu peux voir ! s’écria le libidineux capitaine...

Esclave, la Mauresque s’empara des verges et accomplit silencieusement l’ordre qui lui était ainsi donné...

Les fesses nues se marbraient de lignes rougeâtres... Le sang était près de jaillir...

Et la Mauresque, en véritable démon, fustigeait follement, les yeux brouillés, tapant au hasard, mais avec une force et une rage qui faisaient

pousser des hurlements aux jouisseurs...

Quelques instants après, le foutre coula...

Le calme, mais un calme tout relatif, succéda à cet emportement excessif...

Et après s'être réconfortés, on s'endormit dans le salon, chair contre chair, se promettant de recommencer le lendemain...

\*  
\*\*

Mais hélas ! la Vilette, autrement dit Polyte, était arrivé au terme de son voyage ou plutôt de sa bombe...

Il y avait cinq jours qu'il était à la villa et ce qu'il y avait éparpillé de foutre était assurément chose extraordinaire... Il avait bel et bien baisé ou socratisé ses six compagnons de débauches ; il avait bu à la coupe des voluptés les plus effroyables : et le zouzou n'était pas repu...

Et pourtant, il fallait quitter cet ineffable paradis ; fuir loin de ces belles femmes qui livraient avec tant de docile impudeur leurs intimités de joueuses hystériquement étalées !... Fuir cette existence emparadisée, peuplée de frénétiques et cochonnes houris, pour aller se plonger dans l'insipidité abrutissante de la vie de caserne... Lâcher le ciel pour retomber prosaïquement et stupidement sur la terre ! Ah ! le rêve avait été beau et la réalité n'en semblait que plus terriblement décevante au pauvre la Vilette !...

— Et pourtant, nom de Dieu ! faisait le capitaine qui comprenait les hésitations de son zouave, tu ne peux pourtant plus désertier... Tu es de la classe... Dans six mois tu seras libre comme l'air... Ce n'est pas le moment de faire des sottises !...

Malgré toute cette morale, la Vilette n'était pas encore convaincu...

Demeurer et il était désertier...

Désertier ? Ah ! nom de Dieu... quel cheveu !...

Et quand Polyte quitta ses compagnons, après leur avoir renouvelé l'assurance de sa discrétion la plus absolue, il sentit son cœur se déclarer et un grand vide se fit en lui...

À la caserne, dès son arrivée la Vilette fut collé au bloc...

Deux jours après, le général avait « statué sur son cas » et lui avait généreusement offert trente jours de prison...

Le capitaine qui, chaque matin, pour la forme, faisait de courtes apparitions à la caserne, apprit la chose aux trois femmes, lesquelles furent très émues de cette malencontreuse décision...

Trente jours de prison !...

Suzanne de Bréval en pleura...

Être privée, durant trente longs et éternels jours de cette belle pine qui, seule, entre toutes les pines, était capable de lui boucher complètement le large trou de ses fesses !...

Il y avait là, il faut en convenir, de quoi faire couler de vraies larmes à plus d'une femme !...

De son côté, Polyte n'était pas à la noce, quoiqu'on lui fit faire *le bal*, six heures par jour, sac au dos !...

Il écrivait au capitaine des lettres désespérées...

Ce sale *pied* qui dirigeait le *peloton* de chasse, était un affreux Corse qui s'ingéniait à découvrir de nouvelles et effroyables tortures...

Ah ! non, la Vilette n'avait jamais été un *coltineur*. Il avait plein le cul de cette existence-là... Il fallait que le capitaine parlât au *pied* afin qu'il eût pour lui quelque considération et ne le fit pas tant *barder* !...

Ces lettres avaient le don d'irriter Mme de Bréval contre son cousin...

Il ne pouvait donc pas protéger ce pauvre Polyte ?...

Eh bien ! puisqu'il en était ainsi, elle irait le consoler dans sa prison, le pauvre bougre !...

M. de Rieuse et ses compagnons essayèrent en vain de la dissuader de cette folle idée...

Rien n'y fit et le soir-même, Suzanne écrivit deux lignes au prisonnier, lui annonçant qu'elle s'introduirait le lendemain dans sa prison...

Ce soir-là, vers huit heures, Mme de Bréval s'habilla dans les vêtements de Maurice...

Elle avait vraiment fort bon air dans les vêtements du sergent-major — lequel avait pris le soin d’effacer le compromettant matricule — et le large pantalon, en dissimulant ce que les fesses de la jeune femme avaient un peu de trop gros et le capuchon, jeté sur les épaules en déroband à la vue l’ampleur des beaux tétons serrés sous le gilet, donnait la parfaite illusion d’un beau zouave bien nourri...

Mme de Bréval prit une voiture et se fit conduire à la caserne...

Quand elle y arriva, il faisait nuit pleine...

Elle pénétra gravement dans le quartier, ayant eu le soin de rabattre son capuchon sur son visage...

Dans la cour, le premier zouave qu’elle rencontra fut arrêté...

Psst ! fit Suzanne, grossissant sa voix, viens ici, toi...

Et quand le soldat fut près d’elle :

— Dis au cabot de garde qu’il vienne parler de suite...

Deux minutes après, le caporal de la Police était là...

— Tenez, fit Suzanne, à voix basse ; voici deux louis pour vous...

— Deux louis, chef ?...

— Oui... et deux louis encore si vous m’enfermez à l’instant dans la prison et si vous venez m’ouvrir demain matin à trois heures...

Le caporal ne demanda pas mieux, comprenant que ce sergent-major là, qui ne montrait pas son visage à dessein, voulait très probablement aller retrouver quelque *giron*...

Quelques instants après, Suzanne était enfermée dans la prison...

— Polyte ! appela-t-elle doucement, remarquant que les *bagneux* ronflaient à poings fermés...

— Nom de Dieu ! fit Polyte... C’est vous... c’est toi !... Ah ! mince... Ah ! chic, alors... viens sur le lit de camp... j’étais en train de m’astiquer à ta santé... Vois... j’ai le nœud dehors et je bande... Ah ! bon Dieu ! déculotte-toi que je te foute ça aux fesses !...

Il l’encula, bel et bien, deux ou trois fois... Mais les cris des deux jouisseurs réveillèrent les autres prisonniers...

De suite, ils comprirent que Polyte enculait un *giron*.

Ce salaud ! Il y en avait que pour lui... Ah ! mince, on allait voir...

Et, dans l'obscurité, les cinq compagnons de la Vilette s'étaient dressés...

Polyte, essayait de les écarter...

L'un d'eux le cramponna à pleines mains et comme la Vilette était plus solide que son adversaire, deux autres zouaves arrivèrent à la rescousse lui donnant des coups et le ligotant avec leurs ceintures...

Effrayée à juste titre, Mme de Bréval s'était tapie dans un coin...

Elle fut déculottée et des mains se promenaient sur ses fesses, et un nœud s'enfonça dans celles-ci...

Le lendemain matin, vers trois heures, lorsque, fidèle à la consigne, le caporal vint ouvrir la porte de la prison, Suzanne ébouriffée, pantelante, à-demi morte, eut à peine la force de se traîner jusqu'au dehors de la caserne...

En la voyant revenir ainsi faite, ses amis la pressèrent de questions. Elle leur raconta tout. Le capitaine entra dans une violente fureur, mettant cette aventure sur le dos de ce malheureux Polyte, lequel était cause de tout...

Le lendemain, de Rieuse recommandait le zouave au sous-officier du peloton...

Et les punitions de pleuvoir, dru comme grêle, sur la tête de Polyte...

Un jour, exaspéré, ce dernier lança un coup de baïonnette en pleine poitrine du Corse... Celui-ci tomba... Il allait mourir... Il avoua que le capitaine de Rieuse l'avait soudoyé, demandant en échange de l'or qu'il lui avait donné, qu'il trouvât le moyen de faire passer Polyte au conseil de guerre...

Lorsque le pauvre diable eut connaissance de cet aveu, il entra dans une rage violente...

Ah ! le campistron voulait se débarrasser de lui !... Ah ! c'est ainsi qu'il avait traîtreusement médité de l'envoyer pourrir au fond de quelque pénitencier... Oui ! il comprenait tout, maintenant ! Le lâche enculeur avait eu peur d'être vendu et c'était à cette crainte que Polyte devait cette infâme machination de laquelle il avait failli être victime !...

Ah ! bien, on allait voir ! On ne le connaissait point encore !...

Vendu ! oui, nom de Dieu ! il le serait, ce salaud-là !...

Et pas plus tard que tout de suite, encore... Il fallait aller chercher le capitaine adjudant-major...

Non... pas celui-là... Une vache qui se foutait de lui et ne l'écouterait pas... Le colon, nom de Dieu, il fallait qu'on le porte au rapport du colon...

Et Polyte y alla, au rapport du colonel...

Et il lui raconta tout, tout...

Le brave officier supérieur n'en pouvait croire ses oreilles... Le capitaine de Rieuse !... Ah ! nom de Dieu de nom de Dieu !... Un salaud pareil dans le régiment... Mais ce n'était pas possible... Non, de pareilles choses dépassaient l'imagination !... Pas possible !... — Qu'on fasse une enquête, s'écriait Polyte et l'on verra !...

L'enquête fut faite... Le capitaine de Rieuse ne se rendit point à l'ordre du colonel...

Tout s'écroulait du même coup autour de lui... C'était la ruine, c'était la honte, c'était la mort !...

Sans prendre le temps de la réflexion, la tête perdue, littéralement affolé, le capitaine s'était brûlé la cervelle...

Quant à Maurice, il s'enfuit en Espagne, accompagné de Fernande, de Suzanne et de Gabrielle et, il y a quelques années, l'ancien sergent-major épousait Mme de Rieuse, à Barcelone, où ils s'étaient retirés...

Ici se termine cette étrange et très voluptueuse histoire...

Ce qui prouve bien, une fois de plus que, sur ce prosaïque et très sale grain de boue, qu'on nomme la terre, si la vertu est parfois récompensée, le vice... n'est jamais oublié.

GEORGES DE LESBOS.



1. [↑](#) Rigoureusement historique.

# À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)<sup>[1]</sup>. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)<sup>[2]</sup> ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)<sup>[3]</sup>.

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)<sup>[4]</sup>.

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Cunegondel

---

1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>
2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>
3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>
4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) [http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler\\_une\\_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)